

Cet État a des droits que nul ne lui dispute ;  
 Le plus foible sujet souvent le persécute.  
 Son Prince est le premier d'entre les Potentats ;  
 Il en est le dernier, s'il n'a de grands États ;  
 S'il n'est assez puissant pour soutenir son titre,  
 C'est en vain, qu'il se dit & le Maître & l'arbitre  
 De divers Souverains qui dépendent de lui,  
 Et qui font cependant sa force ou son appui.  
 Sans eux il ne peut rien : mais il est redoutable,  
 Dès qu'il fait s'appuyer d'un cercle formidable (1),  
 De même tout faisceau, dès qu'il est divisé,  
 Par la main la plus foible est aussi-tôt brisé ;  
 Au plus petit effort jamais il ne résiste,  
 Ce n'est qu'en l'union que sa force consiste.  
 Les Peuples de ces lieux, sous le nom de Germains,  
 Ont jadis résisté, tenu tête aux Romains,  
 Ce Peuple fondateur du plus célèbre Empire,  
 Qui, croulant sous son poids, s'est enfin vu détruire :  
 Le nom de Germanie a changé maintenant,  
 Et celui d'Allemagne est son nom dominant.

SUCCEDE à cet État la fertile Italie,  
 Par le plus beau Soleil tous les jours embellie ;  
 Le Jardin de l'Europe, & dont l'heureux séjour  
 Est le centre des arts & celui de l'amour.

---

(1) Cette expression de *Cercle*, quoique au singulier, est prise collectivement ; j'entends par-là tous les Cercles des *Electeurs* & autres Souverains qui composent l'*Empire*, même les Villes *Impériales* & *Archives*.

Autrefois elle dût, à de tels avantages,  
 Et leur doit même encor d'innombrables ravages;  
 Exercés par tous ceux qui s'en sont disputés,  
 Et les riches faveurs, & les rares beautés.  
 C'est un climat riant, un sol inépuisable,  
 Où l'on ne voit régner qu'un printemps agréable;  
 Tout charme, tout invite en ce lieu sans défaut,  
 Si l'on n'y respiroit un air un peu trop chaud;  
 Mais aux seuls étrangers il se trouve contraire,  
 Et ce n'est point un mal qu'il soit leur cimetièr.  
 Le Français entre tous, y creuse son tombeau;  
 Il voudroit y fonder un Empire nouveau:  
 De ce Peuple guerrier l'ardente convoitise  
 Lui fait renouveler souvent cette entreprise;  
 Né sous un Ciel plus froid, les chaleurs de l'été;  
 Renversant son projet, l'ont bientôt arrêté.  
 La peste n'a jamais causé plus de misères,  
 Que n'en ont ressenti les Français téméraires,  
 Sous un fatal climat qui leur donne la mort,  
 Et contre qui, sans cesse, ils redoublent d'effort.  
 Ils y rencontreront leur entière défaite,  
 S'ils n'en font pour toujours une prompte retraite;  
 S'ils ne renoncent point à désoler des lieux  
 Dont ils ont éprouvé l'effet pernicieux.

C'EST à ce Ciel charmant que je dois la naissance,  
 Dans une République où regne l'imprudence,  
 Qui, fière des succès d'un commerce puissant,  
 N'a pour tous ses voisins qu'un mépris offensant,  
 Aussi se liguient-ils pour punir sa folie !

Je me suis vu contraint de quitter ma Patrie,  
 Et de me reléguer sous un Ciel étranger,  
 De peur d'être compris dans cet affreux danger.  
 Ce n'est point sans regret que j'ai changé de Maître :  
 J'aimois & j'adorois les lieux qui m'ont vu naître :  
 Il n'a pas moins fallu que de telles raisons,  
 Afin de me priver d'abondantes moissons,  
 Que, dans des lieux si beaux, si chers à la nature,  
 La terre nous fournit sans presque de culture,  
 Elle excita long-temps de fâcheux démêlés,  
 Et bien d'autres que moi s'en sont vus exilés !  
 Le reste des États que comprend l'Italie,  
 Dont le nombre infini s'augmente & multiplie (1),  
 Ce qui ne fait que nuire à sa tranquillité,  
 Voit troubler son repos & sa félicité :  
 Tous semblent concourir, par une destinée,  
 A fuir leur liberté déjà trop enchaînée.  
 Regretteroient-ils donc ces fiers Républicains,  
 Dont je vous ai parlé sous le nom de Romains ?  
 Que des siècles nombreux ont vu porter la guerre,  
 Et la flamme & le fer aux deux bouts de la Terre ;  
 Qui, désolant l'Afrique & l'Asie à la fois,  
 De l'Univers entier s'étoient couronnés Rois,

---

(1) Ce fut à-peu-près en ce temps-là, que se formèrent toutes ces petites Républiques, *Florence, Luques, Pise, &c.* Que de petits tyrans soulevoient à leur gré ; mais qui n'en étoient guere plus libres, pour vivre dans une prétendue indépendance. Alternativement déchirées par des Vainqueurs, hors d'état de les défendre, il est constant qu'elles devoient regretter les anciens Romains.

Faisant par-tout tomber des millions de têtes ?  
 Quel funeste fléau que l'esprit de conquêtes !  
 L'Europe ne fut pas moins en butte à leurs coups,  
 Tout devoit succomber sous ces Maîtres jaloux :  
 Mais la division & les guerres civiles  
 Eurent bientôt vengé les Peuples & les Villes,  
 Que de si grands tyrans soumettoient, détruisoient ;  
 Toutes les Nations vainement s'épuisoient,  
 Pour tâcher d'arrêter cet horrible incendie,  
 Qui vint, enfin, contr'eux à tourner sa furie.

L'ÉVANGILE du Dieu que je vous ai dépeint,  
 Commençoit à paroître ; il étoit déjà craint :  
 La superbe Italie, à ses Maîtres fatale,  
 Enfermoit dans son sein leur riche Capitale ;  
 Elle n'étoit pas moins celle du Monde entier !  
 Le Souverain des Rois fut se l'approprier :  
 Il y voulut poser ses divins Tabernacles,  
 Le lieu d'où ses enfants recevoient ses Oracles ;  
 Ainsi Rome jadis le rempart des Païens,  
 Devenue à présent l'asyle des Chrétiens,  
 Est le trône visible où regne sur la Terre,  
 Celui qui de tout temps a lancé le tonnerre ?  
 Le Chef du Sacerdoce, établi de sa main,  
 Y domine delà sur tout le genre-humain :  
 C'est l'heureux successeur de l'un de ses Apôtres (1),  
 Que l'adorable CHRIST choisit entre les autres,

---

(1) S. Pierre, à qui J. C. dit : *tu es Petrus, & super hanc petram  
 ædificabo Ecclesiam meam.*

Qui devoient comme lui prêcher la vérité,  
A l'Église attachant l'infailibilité.  
Il l'en nomma le Chef, Prince de cette Église,  
A qui bientôt la Terre alloit être soumise;  
Mais il lui prescrivit ses augustes devoirs,  
Il remplit ici-bas les plus amples pouvoirs,  
Des Clefs en ont été l'ingénieux emblème,  
Il porte sur sa tête un triple diadème;  
Et la pourpre des Rois jointe à l'humilité,  
Entre tous les Chrétiens conserve l'unité.  
Il est de nous connu sous le titre de Pape.  
D'anathêmes souvent sa justice nous frappe:  
Mais ce Pere commun, que le zele conduit,  
Ne cherche, en nous frappant, que cet unique fruit,  
Celui de ramener ses brebis égarées,  
Vers le sentier étroit des célestes Contrées.  
Nommé Pasteur pour paître & non pour dévorer,  
A sa tendresse seule il se fait admirer:  
Chacun de nous a droit à son ame attendrie,  
Et le pécheur est même une brebis chérie:  
Le Dieu qu'il représente est comme ces oiseaux,  
Toujours pour leurs petits remplis de soins égaux;  
Voyez comme entre tous cet amour se partage?  
La foiblesse de l'un redouble leur ramage.  
Nos Princes ont toujours le plus profond respect,  
Ils ne sont, devant lui, que d'un air circonspect;  
A ses pieds abattus, ils voient en sa personne,  
Le Maître des États, qui les ôte, ou les donne,  
Sans rien appréhender d'un si sublime rang.  
L'Église a défendu l'effusion du sang:

Et, quoiqu'on ose dire en certaines Provinces (1),  
 Il ne sauroit toucher au temporel des Princes.  
 Dieu ne s'est réservé que l'empire des cœurs,  
 Il garde pour la mort ses châtimens vengeurs.  
 Les foudres que sur nous lance le Chef visible,  
 Sont pour nous avertir d'une chute nuisible,  
 De notre infraction à la divine Loi,  
 Et c'est à quoi se borne un salutaire emploi.  
 Ce Royaume Chrétien est une République,  
 Qui s'étend sous le nom d'Église Catholique;  
 Elle a déjà percé dans tout cet Univers,  
 Et, comme je l'ai dit, tient les démons aux fers,  
 Son Chef ne combat point; & sa sainte milice  
 Doit prêcher les vertus & faire horreur du vice:  
 Elle est, pour cet effet, répandue en tous lieux,  
 Nos Temples sont soignés, entretenus par eux,  
 Ministres des Autels, leur état respectable,  
 Joint au cœur le plus pur, est à tout préférable.  
 Mais, ainsi que le souffle a terni vos miroirs,  
 S'ils viennent à pécher contre un de leurs devoirs,  
 Dieu les livre, pour lors, à l'esprit de vertige,  
 Et de sa sainte Paix il n'est plus de vestige!

---

(1) Les Pays d'au-delà des *Alpes*, c'est-à-dire, l'*Italie*, où l'on tient  
 là-dessus des opinions que nous avons raison d'appeler *ultramontaines*.  
 Cependant, les Peuples n'y pensent pas tout-à-fait comme les *Eccle-*  
*siastiques*, sur-tout des Terres appartenantes aux *Papes*; c'est ce qu'ont  
 montré différentes fois, & le Sénat de *Venise*, & celui de *Gènes*.  
 Un Citoyen de cette dernière Ville, *Colomb*, pensoit trop bien pour  
 n'être point de cet avis.

Je me suis étendu sur ce digne sujet ,  
Qui, fixant votre esprit, doit être votre objet :  
Il est de mon devoir de frapper vos organes ,  
Plutôt de ces leçons, que de choses prophanes ;  
C'est l'unique moyen de vous voir prospérer.  
Car la Religion nous fait tout espérer !  
Sans elle, vos efforts deviendroient inutiles :  
Source de tous les dons, ses lucurs sont subtiles ;  
Elle touche le cœur, elle éclaire l'esprit.  
On ne s'égare point sur les vrais pas du CHRIST.

*Fin du quatorzieme Chant.*




 ARGUMENT

DU

## QUINZIÈME CHANT.

*L'AMIRAL, fatigué d'un si long discours, s'arrête pour reprendre haleine. Embarras du Cacique, qui montre assez ce qui se passe en lui. Colomb, s'étant remis, continue de lui rendre compte des divers États de l'Europe. Il lui parle du commerce & de ses avantages; des deux Mers; de l'Isle de Rhodes, où habitoient pour lors les Chevaliers de S. Jean de Jérusalem, & de leurs guerres continuelles avec l'Empire Ottoman. Tout de suite, il passe aux Régions septentrionales, dont il lui donne la connoissance, & fait le détail des saisons dont l'Europe est favorisée. Description de l'Angleterre, du Portugal, de l'Espagne.*


 CHANT XV.

DE même qu'une course & longue & fatigante  
 Rend toujours du repos la douceur séduisante,  
 Que, malgré soi, le corps est forcé d'y céder,  
 Et que les sens alors ne sauroient s'en garder;

Épuisé d'un récit qu'il n'acheva qu'à peine,  
Pour un instant Colomb voulut reprendre haleine :  
Mais le Cacique ardent qui le crut terminé,  
Fit paroître, combien il étoit étonné.  
Son visage annonçoit une extrême surprise,  
Et l'admiration dont son ame est éprise ;  
Dans un silence morne, énergique, confus,  
Son esprit s'exprimoit en sentimens diffus :  
Il rouloit en lui-même un nombre de pensées,  
Qui troubloient, à coup sûr, ses facultés sensées,  
Qu'il ne pouvoit comprendre, & qu'il laissoit trop voir :  
Ses regards en étoient le fidele miroir.  
Ce qui surprend ainsi nos foibles connoissances,  
D'un tumulte secret offre les apparences.  
On rejette d'abord ce qu'on ne conçoit pas,  
Il excite en nos sens mille & mille combats ;  
De mouvemens divers l'ame trop agitée  
Est long-temps à nous rendre une paix contestée ;  
Que l'esprit & le cœur combattent tour-à-tour,  
Dont on n'obtient encor jamais l'entier retour.  
Combien les préjugés sur nous ont-ils d'empire ?  
Qu'il faut d'efforts sur soi pour chasser ce délire !

AVANT que le Cacique eût quitté cet état,  
Et qu'il ait pu sortir de cet affreux combat,  
Colomb, ne sentant plus aucune lassitude,  
Fournit encor matiere à son inquiétude :  
Tel, au milieu du Cirque un Athlete s'abat,  
Sous l'extrême longueur d'un vigoureux combat ;  
Mais, contraint de quitter pour un moment l'arene,

Une nouvelle force aussi-tôt l'y ramene.  
 Reprenant un discours qu'il voyoit réussir : —

CE n'est pas tout, dit-il ; je vous donne à choisir :  
 Il est des Potentats dont je dois vous instruire ,  
 Et qui voudront sans doute, ou vous plaire, ou vous nuire ?  
 Leurs pavillons un jour paroîtront à vos yeux ;  
 Vous en verrez ici le concours glorieux :  
 Car , dès qu'on apprendra la rare découverte ,  
 Que pour notre bonheur , ou bien pour notre perte ,  
 Le Ciel m'a préparée en ces nouveaux climats ,  
 Il est sûr que chacun y portera ses pas.  
 De nos Peuples , telle est l'humeur industrieuse !  
 Leur ame fut toujours inquiète , envieuse ;  
 Aussi-tôt que l'un d'eux fait le moindre progrès ,  
 Tous veulent avoir part à ses heureux succès.

LE reste de l'Europe aussi considérable ,  
 Mais , à ces trois Pays , rien moins que comparable ,  
 Offre divers États étendus & nombreux.  
 Je vais vous rapporter les principaux d'entr'eux.  
 Une Mer , qui n'est point celle qui vous arrose ,  
 Moins grande , entre l'Afrique , entre l'Europe enclosée ,  
 Baigne une infinité d'Isles & de Pays ,  
 Que l'on ne sauroit voir sans en être surpris :  
 Elle porte le nom de Méditerranée.  
 Nous appellons la Mer dont votre Isle est baignée ,  
 Et qui semble entourer cet immense Univers ,  
 Faite pour engloutir les Fleuves & les Mers ,  
 L'Océan ! profond , vaste , étonnant à la vue ,

Et dont j'ai seul encor pénétré l'étendue.  
 Ces Isles, ces Pays, cultivés en tout temps,  
 Y présentent aux yeux des milliers d'habitants;  
 Avec eux, avec tous, regne un négoce utile,  
 Dont le produit certain n'est jamais infertile:  
 L'Europe entière y trouve à fournir ses besoins,  
 Et redonne à ceux-ci ce qui manque à leurs soins.  
 C'est l'avantage sûr qu'on rencontre au commerce,  
 A quoi, dans nos climats, chaque Peuple s'exerce:  
 Il a l'art de nous rendre humains, industrieux,  
 Supplée au nécessaire, & le verse en tous lieux,  
 Nos Peuples, différents de mœurs & de langages,  
 Sur cet amour du gain composent leurs visages;  
 Les plus durs ont un air affable, poli, doux,  
 Et jamais l'on ne doit redouter leur courroux,  
 Aussi-tôt qu'il s'agit d'assurer ces échanges,  
 Qui souffrent parmi nous de singuliers mélanges:  
 Le commerce a fait naître entre tous un Traité,  
 Utile, avantageux à la société,  
 Vous participerez à tous ses avantages,  
 Il pourra désormais enrichir vos Sauvages.

UNE Isle de la Mer dont je vous entretiens,  
 Possède des soldats braves, & vrais soutiens  
 De la Religion que je vous ai prêchée:  
 La noblesse du sang, à leur grade attachée,  
 Autant que la valeur qui les distingue tous,  
 Les rend du nom Chrétien protecteurs & jaloux.  
 Un rocher fait en tout leur unique défense (1).

(1) L'Isle de Rhodes, qu'habitoient alors les Chevaliers Hospitaliers

Toute la Chrétienté fournit à leur dépense ;  
 C'est elle qui recrute un peuple de héros,  
 Qui ne doit s'occuper que de notre repos.  
 De cette Église sainte, & l'honneur, & le lustre,  
 Son Chef Religieux n'a rien de plus illustre ;  
 Ils font vœu d'obéir à ses commandements,  
 Et de faire la guerre aux Peuples Ottomans.  
 C'est une Nation que l'Asie enveloppe,  
 Qui, pour notre bonheur, n'a qu'un pied dans l'Europe ;  
 Aveugle en ses excès, elle suit une erreur  
 Que lui souffla jadis un avide imposteur (1) ;  
 Cherchant à s'ériger une Église nouvelle,  
 Il affecta long-temps l'apparence du zèle,  
 Et se donnant par-tout, pour Saint, illuminé,  
 Il parvint à surprendre un Peuple efféminé (2) :  
 L'erreur qu'il lui glissa, depuis ce temps accrue,  
 Fait que toujours ce Peuple & se jette & se rue  
 Sur ceux de nos Chrétiens voisins de son séjour,  
 Qu'il mene en servitude, ou qu'il prive du jour,  
 Dieu le convertira. Mais cette heure est encore  
 Un secret du Très-Haut, que le Chrétien ignore !  
 Sans doute, nos péchés attirent ce fléau ?  
 Ces vaillants Chevaliers le poursuivent sur l'eau,

---

de *S. Jean de Jérusalem*, qui en furent chassés quelques années après par les *Turcs*.

(1) *Mahomet*, dont la secte s'est si fort étendue en peu de temps : c'est qu'elle flattoit les passions qui nous maîtrisent !

(2) Le Peuple *Asiatique* ; de tout temps livré à la mollesse qui corrompt tout,

Lui livrent en tous lieux une guerre éternelle,  
 Et punissent souvent son ardeur criminelle.  
 Leur Isle pour ce Peuple est un fort boulevard,  
 Qu'il voudroit renverser, détruire tôt ou tard ;  
 Mais nos Princes jamais ne souffriront l'insulte  
 Que ce projet hardi feroit à notre culte (1).

JE passe d'un climat à l'autre en ce moment :  
 Le froid de celui-ci fait notre étonnement.  
 Un hiver rigoureux y répand la froidure,  
 Et dépouille les champs de toute leur verdure.  
 Les trois quarts de l'année, en ces tristes climats,  
 La terre & les maisons se couvrent de frimats ;  
 Les arbres n'ont alors que des têtes chenues.  
 Ce sont des nouveautés qui vous sont inconnues ;  
 Un printemps éternel paroît régner ici ;  
 De ces objets nouveaux, soyez donc éclairci.

DE différents climats la Terre est composée :  
 Le divin Créateur ainsi l'a disposée.  
 Le Soleil qui nous luit, l'ame de l'Univers,  
 N'échauffe pas toujours tant de Pays divers :  
 Il en est, il est vrai, que sans relâche il soigne ;  
 Mais il en est aussi dont souvent il s'éloigne.  
 Son cours périodique est réglé tous les ans ;  
 Il porte, loin de nous, ses feux étincelants,

---

(3) Ce fut *Soliman*, qui s'empara de l'Isle de *Rhodes*, sous le Grand-Maître de *l'Isle-Adam*, dont nous avons vu un des descendants à *S. Domingue* : l'Empereur *Charles-Quint* donna à l'Ordre celle de *Malthe*, dont les Chevaliers ont depuis pris le nom.

Quand, traversant le point marqué pour ses limites,  
 Il visite de près ses Terres favorites,  
 Celles qui dans le Sud brûlent de ses chaleurs,  
 Et qu'il rechauffe encor de nouvelles ardeurs:  
 Celles qu'il abandonne, & dans le Nord placées,  
 Par un autre accident sont tout-à-coup glacées.  
 Plus il est éloigné, plus un froid violent  
 S'empare du climat qu'il quitte en s'éloignant.  
 Ce changement, pour vous, doit être peu sensible:  
 Vous êtes au milieu de ce cercle invisible,  
 Par où nous figurons le mouvement des Cieux,  
 Sur un simple instrument, mais juste & curieux (1);  
 Je vous en montrerai l'adroite expérience,  
 Et vous mettrai bientôt au fait de sa science.

LES lieux trop rapprochés du Pole glacial,  
 Au départ du Soleil sentent ce coup fatal;  
 L'hiver & ses glaçons y plongent la Nature,  
 Dans un profond sommeil, dans une nuit obscure:  
 Quant à notre climat, au Ciel où nous vivons,  
 L'hiver n'est presque rien qu'un soin que nous bravons;  
 Il fait plus: il engraisse & féconde la Terre,  
 Répand un doux repos sur tout ce qu'elle enferme.  
 La neige & les frimats naissent d'un air trop frais,  
 Qui congele la pluie, en fait un tout épais;

---

(1) Une sphere: l'Isle de *S. Domingue* est située entre les deux Tropiques; ce qui rend son climat fort tempéré, par rapport aux vents réglés qui y regnent.

L'eau même de la Mer durcit à sa surface,  
Et porte des fardeaux ; ce que nous nommons glace.  
Mais pour nous cet hiver n'est qu'une des saisons  
Dont le concours heureux enrichit nos moissons.  
Les climats fortunés en reconnoissent quatre.  
A tout fertiliser elles semblent s'ébattre.  
L'une préside aux fleurs, & l'autre veille aux fruits,  
Il n'en est point qui n'ait ses attraits & son prix.  
L'hiver même nous rend nos demeures aimables,  
Et nous fait inventer des plaisirs sociables ;  
Mais, lorsque le printemps vient fondre ses glaçons,  
C'est pour lors que la joie enfante nos chansons ;  
Que, livrés au plaisir d'admirer la verdure,  
Nous nous plaisons à voir s'embellir la nature :  
Les arbres dépouillés de feuilles & de fleurs,  
S'ornent, en moins de rien, des plus vives couleurs.  
L'été, qui lui succede, annonce d'autres charmes ;  
Le Moissonneur content a recours à ses armes,  
Et la faucille en main recueille tous les dons,  
Que le Ciel nous accorde, & que nous demandons :  
Car nous n'oublions point d'adresser nos prieres  
A l'Être qui peut tout & force les barrières.  
L'automne n'a pas moins ses attraits séduisants,  
Malgré son bruit affreux, ses tonnerres bruyants ;  
Il reste encor, par-tout, bien des moissons à faire :  
Tous les fruits alors mûrs demandent qu'on les serre.  
Mais celui qui de tous veut le plus de façon,  
Est ce vin pétillant qui fait notre boisson ;  
Le Vendangeur joyeux & le foule & le presse,  
Et pour le seconder tout le monde s'empresse :

Des plaisirs innocents chassent tous les ennuis ;  
Ce temps est la saison & des jeux & des ris.

NE vous figurez pas que ces Pays arides  
Tarissent d'habitants, qu'ils en soient jamais vuides ?  
La nature paroît, pour se dédommager,  
Avec profusion les vouloir propager.  
Les arbres sont moins drus sur toutes ces montagnes,  
L'herbe ne croît pas plus dans vos vertes campagnes,  
Que les hommes formés sous un Ciel rigoureux,  
Mais qui ne les produit que sains & vigoureux.  
Il n'est point de Contrée, où notre espece égale  
Le nombre qu'en fournit la Septentrionale :  
La Terre ne sauroit suffire à les nourrir ;  
Aussi vers nos climats les voit-on accourir.  
Quelquefois il en sort des peuplades entières,  
Qui franchissent toujours nos plus fortes frontieres ;  
Qui, comme des torrents contraints, impétueux,  
Viennent rouler sur nous leurs flots tumultueux.  
L'Europe trop souvent s'en est vue inondée !  
Dans la France autrefois leur foule est abordée,  
Pillant & ravageant tous les lieux d'alentour.  
Il en fallut fixer dans un charmant séjour,  
Accorder à leurs vœux les plus fertiles Terres,  
Et terminer ainsi leurs courses & leurs guerres.  
Sous le nom de Normands, mais devenus Français,  
Ils ont dû s'applaudir d'un aussi beau succès.  
Ils sont mieux contenus dans leurs froides Contrées,  
Et n'infestent plus tant nos Villes rassurées.  
Il s'éleve chez eux des royaumes naissants,

Civilisés, polis, aimables & puissants ;  
 Les Arts ont commencé d'enchaîner leur génie,  
 Ils en vont tout-à-fait bannir la barbarie :  
 C'est l'ordinaire fruit de leur commerce doux ;  
 Ils en feront un jour, j'espère, autant chez vous.

MAIS je ne puis finir, sans vous parler d'une Isle,  
 Où regne un Peuple fier, industrieux, habile :  
 Cette Isle tient au Nord, mais sous un Ciel moins dur ;  
 Elle en fut de tout temps le rempart & le mur.  
 De la fameuse France, & rivale, & voisine,  
 Elle travaille encor à causer sa ruine.  
 Ces deux Peuples jamais ne vivront en repos,  
 Leur sein enfante trop de Guerriers, de Héros.  
 D'anciens démêlés pour toujours les divisent ;  
 Et, pour les assoupir, il faudra qu'ils s'épuisent.  
 L'Angleterre est le nom de cette Isle du Nord,  
 Presque sans nul écueil & d'un facile abord ;  
 Elle savoit jadis à peine se défendre  
 Contre ceux qui vouloient tenter de la surprendre :  
 Sa force un jour viendra de ses nombreux Vaisseaux,  
 Qui la rendront puissante & fiere sur les eaux :  
 Elle en saura former de rares fortereffes,  
 Plus sûres que ne sont des murailles épaisses,  
 A ces châteaux mouvants, transportés à sa voix,  
 Donnera-t-on pour frein l'équilibre des loix ?  
 Qui régira la Mer, commandera la Terre :  
 Je crains trop d'en ouvrir la funeste barriere ;  
 Et que, si bien postée à leur forger des fers,

Cette Ile ne produise un fléau pour vos Mers (1) !  
 Chez elle tout abonde : elle y vivroit tranquille,  
 Sans son ambition qui lui rend tout facile.  
 En trois divers États, séparée autrefois,  
 Et l'Irlande & l'Écosse avoient aussi leurs Rois ;  
 Mais l'Anglais envieux ne veut point de partage :  
 La première a déjà passé sous l'esclavage ;  
 L'autre, d'un joug si dur ne se sauvera pas ,  
 Quoiqu'elle ait donné l'être à de vaillants soldats,  
 Qui pourroit résister à la subtile ruse  
 Dont l'Anglais fait se faire une trompeuse excuse ?  
 C'est un Peuple, pourtant estimable d'ailleurs !  
 Oui, je le placerois dans le rang des meilleurs,  
 Si son dessein n'étoit d'envahir & soumettre  
 Ce que l'orgueil lui veut inspirer ou permettre.

ENFIN le Portugal, dans un climat plus chaud,  
 Présente une puissance où rien n'est en défaut (2) ;  
 Qui joint à la richesse une force majeure  
 Propre à tenir en paix sa tranquille demeure.

---

(1) Ceci tombe sur la puissance redoutable de la *Nouvelle-Angleterre*, dont la Grande-Bretagne n'a pas moins à se plaindre que les autres Nations qui ont des Colonies en *Amérique*. Ses accroissements sont si prodigieux, qu'ils méritent l'attention de la Métropole, comme de toutes les Puissances maritimes.

(2) Le Portugal étoit alors très-florissant, & sa gloire peu après monta à son plus haut période, par l'étendue de ses possessions aux *Indes Orientales* : ce lustre avoit beaucoup décliné ; mais le grand Prince qui gouverne maintenant cette Monarchie, la rappelle à sa première splendeur.

Trop voisin de l'Afrique, il n'a de démêlé,  
 Qu'avec le Maure fourbe, adroit, dissimulé;  
 Mais il redoute peu son extrême finesse,  
 Témoignage certain d'une grande foiblesse!  
 Le Maure n'est point craint dans l'Europe aujourd'hui,  
 Où son culte insensé s'éleve contre lui:  
 Il osa s'attacher à la secte Ottomane,  
 Et Dieu, presqu'aussi-tôt, l'oublie & le condamne;  
 Lorsque le Portugais, dans sa foi raffermi,  
 Vit sans crainte, au milieu d'un si foible ennemi.

L'ESPAGNE à l'Africain est encor plus en butte;  
 Mais elle le poursuit, le pousse vers sa chute:  
 Il en avoit conquis la plus superbe part,  
 Où de son faux Prophète il planta l'étendard.  
 Un glorieux Monarque, à qui l'on ne résiste,  
 Sans cesse l'y combat, le désole, l'attriste:  
 Ses remparts les plus hauts commencent à tomber,  
 Ses plus forts bataillons viennent de succomber;  
 Et, quand je suis parti, ce Prince magnanime  
 Achevoit d'étouffer le monstre qui l'opprime.  
 C'est à ce digne Roi qu'à présent j'appartiens,  
 Le vengeur de l'Europe, & l'ami des Chrétiens,  
 Chrétien lui-même; & Prince en qui l'on voit reluire  
 Les plus rares vertus dont je viens vous instruire.  
 Les États usurpés par ces fiers Africains,  
 Avoient eu ses aïeux jadis pour Souverains;  
 Ainsi, lorsqu'il leur ôte une telle conquête,  
 A venger Dieu, les siens, à la fois il s'apprête:  
 Un si noble dessein est déjà consommé,

Et l'illustre vainqueur en est plus renommé.  
 Mais il prisera moins sa célèbre victoire,  
 Que l'honneur d'ajouter votre nom à sa gloire;  
 Non pas comme vaincu ! ce n'est point son projet :  
 Il vous veut pour son frere, & non pour son sujet.  
 Il voudroit partager sa gloire avec la vôtre,  
 Policer votre Peuple, & le rendre tout autre ;  
 Par le moyen des Arts qui nous illustrent tous,  
 En faire un Peuple heureux & riche comme nous.  
 Il enverra par moi ces Ministres fideles,  
 Qui vous enseigneront & seront vos modeles ;  
 Tandis que d'ouvriers remplissant le Pays,  
 Vos ordres & les siens seront en tout suivis :  
 Vous verrez s'élever de superbes murailles,  
 Creuser par-tout la terre & fouiller ses entrailles  
 Pour la contraindre enfin à vous combler de dons,  
 Qui vous étonneront par leurs belles moissons.  
 Si l'on ne la cultive, elle est toujours ingrate ;  
 Son sein est fécondé par la main qui la grate,  
 Et qui fait à propos semer & recueillir :  
 Bientôt de ce bonheur je vous ferai jouir.  
 J'apporterai d'Europe une utile abondance  
 De tout ce qui vous manque & flatte l'espérance,  
 Je m'attends que sous peu vous bénirez le jour  
 Où j'aurai mis le pied dans votre heureuse Cour.

LE Prince que je fers, est l'appui nécessaire  
 Que vous a ménagé l'Éternel sur la Terre ;  
 Car l'État qu'il occupe, outre ceux qu'il reprend,  
 L'enrichit encor plus qu'il ne peut être grand.

Deux Royaumes déjà rentrés dans sa famille,  
 Et celui de Léon, & celui de Castille,  
 En font, depuis long-temps, un Potentat fameux;  
 Du reste de l'Espagne il réunit les vœux:  
 Et bientôt on verra cette Contrée immense  
 Obéir, toute entière, à sa vaste puissance.  
 Les Maures abattus, les Peuples soulevés,  
 M'annoncent que ces jours sont peut-être arrivés,  
 Que l'heureux FERDINAND expulse tous ces traîtres (1)  
 Qui s'étoient emparé du bien de ses Ancêtres;  
 Et que sa rare épouse, en secondant son bras,  
 Vient enfin de livrer le dernier des combats!

APPRENEZ à connoître une illustre Princesse,  
 Digne de votre amour, en qui tout intéresse;  
 Que l'Univers admire & respecte encor plus,  
 Et que le Ciel doua de toutes les vertus:  
 De sa Religion protectrice & jalouse,  
 Elle n'est d'un tel Roi la compagne, l'épouse,  
 Que pour faire en tous lieux fleurir le nom Chrétien;  
 Aux dépens de ses jours elle en est le soutien.  
 Tout est surnaturel dans l'auguste ISABELLE (2),

---

(1) Ferdinand d'Arragon, surnommé le Catholique, fut un Prince heureux, mais moins digne de louanges que ne semblent le mériter ses succès: il eut une politique qui n'étoit qu'une véritable fourberie; Souverain trop ambitieux, il se brouilla toujours avec ses voisins, surtout avec la France qu'il priva de la haute-Navarre, dont il s'empara contre tout droit. C'est ce Monarque qui jeta les fondemens de la puissance formidable que Charles-Quint porta depuis au plus haut degré.

(2) Isabelle de Castille, Princesse née pour être une parfaite Héroïne,

L'esprit & la vertu, les graces & le zele;  
 Au-dessus de son sexe elle porte l'honneur:  
 Le Maure a bien des fois éprouvé sa valeur!  
 Vous & moi lui devons la célèbre entreprise,  
 Qui va vous réunir aux drapeaux de l'Église;  
 C'est elle que le Ciel a chargé de ce soin,  
 J'en ai toute sa Cour pour preuve & pour témoin,  
 L'État, trop obéré par des guerres coûteuses,  
 Laissoit un peu languir mes démarches douteuses:  
 D'un courage héroïque elle en a fait les frais,  
 Pour ne point retarder plus long-temps des progrès  
 Dont elle prévoyoit l'avantage & la gloire.

CETTE action, gravée au Temple de Mémoire,  
 Fera passer son nom à la Postérité,  
 Autant qu'il étoit fait pour l'Immortalité. —

*Fin du quinzième Chant.*

---

Épousa Ferdinand d'Arragon, & ne contribua pas moins que lui à chasser les Maures de l'Espagne; vêtue en Amazone, elle combattoit à la tête des armées; rien n'échappoit à sa pénétration & à sa sagacité. Sans elle, l'Amérique seroit peut-être encore à découvrir. Il ne pouvoit naître d'elle qu'un grand homme; aussi fut-elle l'aïeul de Charles-Quint, n'ayant laissé qu'une fille disgraciée de la nature.



## A R G U M E N T

D U

## SEIZIEME CHANT.

**L'**ÉTONNEMENT du Cacique ne cessa, que pour raconter à Colomb des choses qui le surprirent à son tour ; à ce détail extraordinaire , il s' imagine que ce Chef des Barbares veut le tromper. Satan lui prépare d'autres épreuves. La Discorde, par son ordre, se revêt d'une figure humaine : elle prend les traits & la ressemblance d'un vieux Cacique défunt, va parler aux Chefs de chaque bourgade à la faveur des ombres de la nuit, leur souffle l'esprit de trouble & de haine. Assemblée de tous les Guerriers opposés aux Espagnols. Le résultat est d'envoyer un Ambassadeur vers le Cacique allié de l'Amiral. On le renvoie avec une réponse haute & fiere. Entretiens entre Colomb & le Cacique son ami, après cette démarche de la Nation ; celui-ci y rend compte de l'état du Pays : nouvelles inquiétudes dans lesquelles cet entretien jette l'Amiral. Cependant, on se dispose au départ. Description de l'armée combinée des Espagnols & des Sauvages leurs alliés, des lieux que l'on traversa, & des forces de l'ennemi. L'apparition subite des Blancs fait changer de sentiment aux ennemis, qui, avant de les voir, vouloient attaquer ;

*mais ils ne pensent plus qu'à se défendre, & même à écouter les propositions de paix qu'on voudra leur faire.*



## CHANT XVI.

LE discours de Colomb, secondé de la Grace,  
 Auroit-il pu jamais manquer d'être efficace ?  
 Le Barbare docile en fut si pénétré,  
 Qu'en lui-même long-temps il sembla concentré.  
 L'Amiral, trop surpris, ne fut d'abord qu'en croire :  
 Mais il le vit sur lui remporter la victoire :  
 Le Sauvage, sortant d'un si profond sommeil,  
 L'eut bientôt rassuré par le plus doux réveil ;  
 Il ne déguisa rien. Sa voix entrecoupée  
 Montroit assez, combien son ame étoit frappée. —

Si vous ne m'aviez point fait connoître un seul Dieu,  
 Ce qui, me dites-vous, vous attire en ce lieu,  
 Je vous adorerois ; j'adorerois les vôtres ;  
 Vous seriez tous, mes Dieux : je n'en aurois point d'autres.  
 Quels hommes !... Se peut-il que vous me disiez vrai ?...  
 Je me perds, à présent, dans tout ce que je sai !...  
 Hé quoi ! cet Univers, cette nature entière,  
 Ont pu nous dérober si long-temps leur lumière ?... —  
 S'écria-t-il, d'un ton qu'accompagnoient ses yeux ;  
 Son agitation le peignoit encor mieux. —

Mais d'où vient, reprit-il, est-ce que je m'étonne ?  
C'est en vain sur ce point que mon esprit raisonne !  
Pourquoi me refuser à tant de vérité ?  
Ne me souvient-il plus de ce qu'on m'a conté ?  
Hélas ! voilà ce fait transmis par tous nos pères ;  
Je ne puis plus douter de leurs récits sincères.  
Les miens m'ont raconté ce qu'ils tenoient des leurs,  
A titre de secret & d'insignes faveurs :  
Qu'un Naturel d'ici, de cette ingrante Plage,  
Surpris dans son Canot d'un furieux orage,  
Au loin fut emporté par la Mer & les vents :  
Qu'il se vit sur des bords inconnus & vivants  
Où des hommes vêtus le prirent, le lièrent,  
Puis, dans de nombreux bourgs, ensuite le menerent.  
Mais qu'au fond du Pays ayant été conduit,  
Ses sens furent frappés du tumulte & du bruit :  
Qu'un Village étendu, dont les maisons de pierre  
Dans le milieu des eaux représentoient la terre,  
Regorgeoit d'habitants superbement parés ;  
Qu'au sable de la Mer il les a comparés ;  
Et qu'il fut enchanté de l'éclat magnifique  
Qui s'offroit à ses yeux dans ce séjour unique.  
Il fut assez de temps en ce lieu plein d'attraits,  
Pour s'instruire à loisir de différents secrets.  
Revenu dans l'endroit où l'on fit sa capture,  
Dans le fond de son cœur il sentit un murmure  
Qui, le jour & la nuit, le laissoit sans repos,  
Le rappelloit encor sans cesse sur les flots :  
Il n'y put pas tenir. Enfin il se rembarque,  
Et le cours du Soleil lui servit de remarque.

Après bien des périls qu'on devine aisément,  
Il fit presque, en ces lieux, naître un soulèvement.  
Les faits qu'il détailla parurent incroyables:  
Ce que seul il savoit réalisa ces fables.  
Le grand nombre voulut rechercher ce Pays;  
Nos Caciques prudents ne furent obéis,  
Qu'en saisissant le Chef de tant de téméraires,  
Et dérochant sa vue à tous nos Insulaires.  
Un tel événement fut bientôt oublié;  
De Cacique en Cacique il s'est vu confié:  
L'homme jusqu'à sa mort, dans une solitude,  
A nos Caciques seuls fit part de son étude,  
Et c'est de ce canal que nous tenons le Dieu,  
Que jusques à ce jour on fête dans ce lieu.  
Il fut en expliquer le culte & les mystères;  
Mais on en rejeta des fureurs sanguinaires,  
Que remplace l'encens qui vous a révolté,  
Comme étant peu d'accord avec l'humanité.  
*Ces hommes, disoit-il, de sang humain avides,*  
*Le versoient à grands flots sur leurs autels perfides.*  
Nous en eûmes horreur! en place de ce sang,  
On employa le suc extrait de notre flanc,  
Qui, sans être cruel, inhumain, sanguinaire,  
Satisfait cependant à cette loi sévère.  
J'en ressens aujourd'hui toute l'indignité:  
Mais peut-elle approcher de l'inhumanité!  
Cet homme nous apprit, aussi, d'autres usages;  
De l'or, que nous avons, il dit que ces gens sages  
Font une infinité d'ouvrages curieux:  
Il ne fut pas, sans doute, assez industrieux,

Puisqu'il n'a pu jamais parvenir à rien faire  
 D'un aussi dur métal, d'une telle matière.  
 Ce que vous en voyez, seulement applati,  
 Démontreroit assez qu'il nous auroit menti ;  
 Car nous venons à bout des pierres les plus dures,  
 A qui nous imprimons les diverses figures  
 Que dictent nos besoins, ou notre volonté,  
 Sans avoir pu de l'or vaincre la dureté.  
 Mais il nous enseigna l'art de cuire la terre (1),  
 Secret qui vaut celui de travailler la pierre :  
 Aussi, n'est-ce qu'à nous qu'il doit être permis (2),  
 D'apprendre ce secret où nous sommes commis.  
 Nous faisons des présents de ces rares ouvrages,  
 Et de notre amitié ce sont les témoignages :  
 Je vous en aurois fait ; si je n'eusse aperçu,  
 Que cet art singulier vous est bien mieux connu,  
 Et que vous l'emportez comme en toute autre chose :  
 Car quel est le secret dont votre œil ne dispose !  
 Jusques à ce moment j'étois dans l'embarras ;  
 Que pouvoir vous offrir de nos tristes climats !  
 Voyez ce que pour vous il peut m'être possible ?  
 Aux soins de votre Roi, je suis plus que sensible ;

---

(1) Dans la plupart des fouilles qui se font à *S. Domingue*, on rencontre encore des morceaux de plats ou de pots cassés ; fragments de ces ouvrages grossiers que les *Sauvages* cachotent, tandis qu'ils laissent l'or en proie à leurs farouches Vainqueurs. Tout n'est qu'opinion chez les hommes !

(2) Aux *Caciques*.

J'accepte de bon cœur l'alliance avec lui :  
 Mais que puis-je ? & que dois-je ? Offrez-moi votre appui,  
 Dites ; parlez : est-il , dans cet affreux parage  
 Où vous m'avez appris que regne un air sauvage,  
 De quoi dédommager & vous & votre Roi ,  
 Des peines & des soins que vous prêtez pour moi ?  
 Je veux être Chrétien ; & mon impatience  
 Vous est un sûr garant de ma reconnoissance :  
 Je veux de plus , je veux tout ce que vous voudrez ;  
 J'épouse le parti , le seul que vous prendrez. —

AINSI se termina l'étonnante harangue ,  
 Dont Colomb , à son tour , sentit glacer sa langue ;  
 Effet de la surprise où son esprit plongé ,  
 Dans un nouveau cahos se voyoit engagé.  
 Quel étoit ce Pays , si peu semblable aux nôtres !  
 Il rêvoit en lui-même : en est-il encor d'autres ?  
 L'Univers seroit-il beaucoup plus étendu ?  
 Dans cet abyme obscur me ferois-je perdu ?  
 Ce sang humain versé par de noirs sacrifices ,  
 Ces pierres qu'on emploie à tous les édifices ,  
 Cet or dont on connoît la nature & le prix ,  
 Ces hommes policés & revêtus d'habits ,  
 Étoient pour l'Amiral autant de caractères ,  
 Dont il cherchoit en vain à percer les mystères.  
 L'esprit le plus profond se perd à raisonner ,  
 Lorsqu'il creuse le Ciel , ou croit le deviner !  
 Colomb avoit en tête une erreur capitale ;  
 Il retrouvoit , dans tout , son Inde Orientale :  
 Jamais de cette erreur il ne seroit sorti ,

S'il n'eût eu du hasard un formel démenti (1).  
Un point plus délicat l'embarraçoit encore :  
Il venoit d'entrevoir dans ce Chef qui l'honore ,  
Non pas le Souverain de ce Pays entier ,  
Mais, peut-être, celui du plus petit quartier ;  
C'étoit, pour ses desseins, une foible alliance.  
Faut-il recommencer sa rude expérience ?  
De quartier en quartier lui faudra-t-il courir ?  
C'est ce point important qu'il cherche à découvrir.  
Il eût fait expliquer le modeste Cacique ,  
Quand l'Enfer fit agir sa noire politique.

JE l'ai dit : son pouvoir s'armoit contre le fort,  
Sa colere expira par ce dernier effort.  
Mais il fut douloureux à l'Amiral sensible ,  
Et pensa rendre enfin son projet impossible.  
Ce fort en moins de rien venoit d'être achevé ,  
Sous les yeux du Cacique il s'étoit élevé,  
Et l'on y travailla d'un concert unanime.  
Par admiration, autant que par estime ,  
Les Sauvages aidoient nos gens dans leurs travaux ;  
Ils disputoient entr'eux pour porter les fardeaux.  
Eût-on cru que si-tôt, atdents à le produire ,  
Ces Barbares en foule iroient pour le détruire ?

SATAN avoit trop bien concerté son dessein,

---

(1) Il eut occasion de voir, peu après, qu'il s'agissoit là du *Mexique*, dépeint dans ce portrait. Il est aisé d'y être emporté par les courants, & par le vent d'Est qui souffle le plus ordinairement,

Il falloit mettre en œuvre un pouvoir plus qu'humain,  
 Afin de résister aux traits de sa colere,  
 Colomb avoit toujours sa ressource ordinaire,  
 Le Ciel! qui ne cessoit pour lui ses tendres soins,  
 Lors même qu'en dormant il y pensoit le moins.

CELLE qui met, par-tout, la fureur & la guerre,  
 Et qui par tant d'excès a désolé la Terre,  
 La discorde aux cheveux hérissés de serpents,  
 Dont Colomb connoissoit les affreux sifflements,  
 Qui l'eussent arrêté, ruiné dans sa course,  
 Sans le pouvoir divin qui faisoit sa ressource;  
 Cette hydre qui fait prendre autant qu'il lui convient,  
 De formes, de couleurs, & que rien ne retient:  
 La discorde, prenant une figure humaine,  
 Dans l'Isle, à gros flocons, fut répandre sa haine.  
 D'un Cacique défunt, craint, estimé, chéri,  
 Elle vêtit le corps sous les rides flétri,  
 Et s'alla présenter, en ce morne équipage,  
 Aux Caciques, aux Chefs de chaque bourg sauvage.  
 Les ombres de la nuit, avec leur voile épais,  
 Couvroient en cet instant ses horribles forfaits:  
 Elle leur tint à tous à-peu-près ce langage. —

CACIQUE infortuné, qui te croyois si sage,  
 Tu dors tranquillement? Tandis qu'un Étranger  
 Te va faire courir le plus mortel danger!  
 Il veille avec les siens, armés d'une industrie  
 Qui ne sera que trop fatale à ta patrie!  
 Caciques malheureux! ces infames Chrétiens

Ne s'occupent ici qu'à forger vos liens!  
Oubliez-vous déjà , que nos Dieux & nos Maîtres  
Vous en ont informé par l'organe des Prêtres?  
Hélas! que de mes jours , ces traîtres étrangers  
Ne fussent-ils venus de leurs bords mensongers!  
Ils auroient vu , comment tous leurs rusés prestiges  
Eussent pu m'offusquer par de honteux prodiges,  
Et comme j'aurois su dévoiler au moment  
L'éclat insidieux d'un faux enchantement!  
Cet heureux temps n'est plus ; tous nos foibles Caciques  
S'endorment maintenant dans des soins léthargiques.  
Que va donc devenir leur chere liberté?  
Soleil ! leur ôtes-tu ta brillante clarté ?  
Quelque crime , sans doute , attristé ta colere ?  
Par où ces lieux chéris ont-ils pu te déplaire ?  
Mais il est encor temps de fléchir ton courroux :  
Au pied de nos Autels , que tout tombe à genoux ,  
Et que les habitants de toute la Contrée  
De corbeilles de fleurs parfument ton entrée (1) ;  
Sinon , je leur prédís tous les maux à la fois.  
Ils se verront subir de tyranniques loix ;  
Sous des Maîtres cruels , chassés de leur Patrie ,  
La beauté de ces lieux sera pour eux flétrie....  
Terrible extrémité , que l'on peut encor fuir !

---

(1) C'est une coutume religieuse , d'offrir des corbeilles de fleurs au Soleil levant , que les Voyageurs n'attribuent qu'aux Peuples de la Floride ; mais que l'on songe que j'entends peindre toute l'Amérique : quant à l'adoration du Soleil , ce culte étoit très-commun parmi toutes les Nations du Nouveau-Monde.

Je me réveille exprès pour vous en avertir.  
 Dans les bras du repos, un Dieu, pour vous défendre,  
 Est venu ranimer & réchauffer ma cendre.  
 En me chargeant pour vous de ses ordres divins,  
 Il veut que vous marchiez contre ces inhumains,  
 Que vous alliez détruire un asyle funeste,  
 Et que vous n'en laissiez, ni vestige, ni reste;  
 Que jusques au dernier, vous procuriez la mort  
 A des gens provenus d'un impudique bord,  
 Où l'on verse le sang avec effronterie,  
 Et dont vous connoissez déjà la barbarie.  
 Rappelez le récit qu'un des nôtres a fait:  
 Hé! n'est-ce point assez pour craindre ce forfait?  
 Le Roi du MARIEN, oubliant la justice,  
 D'un dessein aussi noir s'est rendu le complice;  
 Ces hommes furieux ont abordé chez lui,  
 Il s'en est déclaré le soutien & l'appui:  
 Qu'il rentre en son devoir; ou vengez sur sa tête,  
 Les maux & les revers que son erreur apprête. —

A la trompeuse voix, les Caciques séduits  
 Se levent à l'instant, consternés, interdits;  
 Aucun ne soupçonna que ce fût un mensonge,  
 Et n'osa rejeter un aussi triste songe.  
 Le Conseil assemblé sur un si beau rapport,  
 Aux plus cruels effets on procéda d'abord:  
 Les jeunes Conseillers fougueux, pleins de courage,  
 Vouloient que l'on partît, sans tarder davantage;  
 Les Vicillards, plus prudents, comme par-tout ailleurs,  
 Ouvrirent des avis doux, simples, & meilleurs.

Il fut donc résolu , malgré tout le murmure ,  
D'avertir ses voisins , avant de rien conclure.  
Le résultat commun , par la crainte dicté ,  
Fut de faire partir un sage Député.

DÉJA la Renommée avoit prôné dans l'Isle ,  
Les secrets merveilleux d'un Peuple plus habile  
Que tout ce qui s'étoit jusqu'à ce jour montré :  
Ce bruit dans toute l'Isle eut bientôt pénétré ;  
Et comme il n'a jamais affoibli ses merveilles ,  
De prodiges divers il frappoit les oreilles :  
Ils augmentoient toujours en parvenant plus loin.  
Chaque récitateur est chargé de ce soin.  
Les dons & les bienfaits d'une importance extrême ,  
Tomboient , au moindre mot , de la voûte suprême ;  
Il commandoit aux Cieux , trouvoit les éléments  
Prêts à le servir , prompts à ses commandements ;  
Il gouvernoit la Mer selon sa fantaisie ,  
Il savoit enchaîner jusques à sa furie :  
Et , différemment fait que les autres mortels ,  
Il paroïssoit devoir exiger des autels.  
Mais ce qui plus servit au Héros maritime ,  
Ce qui l'empêcha d'être une triste victime ,  
Qu'on eût aisément pu sacrifier alors ,  
Fut d'être envisagé sous de plus grands rapports ,  
Comme enfant du Soleil , que le climat révere ;  
Le feu de ses canons lui procura ce pere.  
Il s'en étoit déjà vu prodiguer l'honneur ;  
C'est ce qui lui valut cette insigne faveur :  
La Nation entiere en fut si prévenue ,

Qu'il ne faut point ailleurs chercher sa retenue;  
 Tel est du préjugé l'avantage ou le mal,  
 Utile quelquefois, mais quelquefois fatal;  
 En l'un ou l'autre cas nous sommes ses esclaves;  
 L'homme seroit-il né pour porter des entraves?

L'AMBASSADEUR arrive, au moment que Colomb  
 Préparoit au Cacique un discours assez long :  
 Il exposa d'abord le sujet qui l'amène,  
 Sans employer en rien cette éloquence vaine  
 Dont les autres climats se sont fait une loi,  
 Qui déguise souvent l'austère bonne-foi ;  
 De cet art séducteur il ignoroit l'usage.  
 Sans farder son maintien, composer son visage,  
 L'objet de son emploi, nettement expliqué,  
 Parut à l'Amiral un malheur compliqué :  
 Il fut long-temps muet, sans savoir que répondre ;  
 Tout ce qu'il entendit, servoit à le confondre.  
 Les menaces que fait toute une Nation,  
 Sont bien propres, hélas ! à faire impression ?  
 Mais bientôt, retranché dans tout son héroïsme,  
 Cet appareil pour lui ne fut qu'un fanatisme :  
 La froide allusion des Dieux dont on parloit,  
 Le courroux qu'à ses yeux la foiblesse étaloit,  
 Tout ce vain attirail d'étalage frivole  
 Lui rendit, sur le champ, le cœur & la parole.  
 Il sentit qu'il ne faut que de la fermeté,  
 Avec un ennemi qui n'a rien médité.

LE ROI du Marien, ce généreux Cacique,

Quoique d'un naturel tout-à-fait pacifique,  
 L'avoit pris sur un ton hautain, impérieux,  
 Qui dans son sentiment l'affermit encor mieux.  
 Il vouloit, sans respect pour l'auguste Ambassade,  
 Faisant de son amour un peu trop de bravade,  
 Que l'Envoyé fût pris, & qu'on le mît à mort,  
 Colomb lui fit sentir, combien il avoit tort;  
 Qu'on respecte chez nous un pareil caractère,  
 Qu'il est toujours sacré, quoiqu'il puisse déplaire,  
 Qu'on est libre pour lors de le congédier,  
 Mais qu'il ne faut jamais avec lui s'oublier.  
 Il le fut en effet, chargé de cette annonce:  
 Que l'on iroit porter soi-même la réponse;  
 Et que s'il s'agissoit d'en venir aux combats,  
 On verroit que l'Europe a formé des soldats.

L'AMIRAL, cependant, n'étoit point si tranquille,  
 Qu'il ne craignît l'effort de ce Peuple imbécile:  
 La superstition agit sur tous les cœurs,  
 Son zele furieux change jusqu'aux humeurs;  
 Il n'a que trop souvent fait de Peuples paisibles,  
 Des Lions aux combats, & des Guerriers terribles.  
 L'amitié du Cacique étoit bien un appui;  
 Mais son Peuple étoit-il aussi zélé que lui?  
 En faveur d'inconnus, voudra-t-il tenir tête  
 A ses Concitoyens qui forment la tempête?  
 Défendra-t-il jamais, contre ses propres Dieux,  
 Des étrangers venus pour en purger ces lieux?  
 Justement inquiet sur de si forts obstacles,  
 Il n'avoit plus d'espoir qu'en de nouveaux miracles!

Sans troubler la nature & sans rien déranger,  
Dieu, qui le conduisoit, applanit le danger.

COLOMB voulut d'abord se faire rendre compte,  
De ce qui devoit être, ou sa gloire, ou sa honte;  
Du nombre de ces Rois; de l'état du Pays;  
Si, craints de leurs sujets, ils étoient obéis;  
Si leur puissance, enfin, étoit si redoutable;  
Sur-tout, si leur génie au sien étoit semblable,  
A celui de l'ami dont il voyoit l'esprit  
Voler bien au-delà de tout ce qu'il lui dit.  
Si l'on pouvoit compter, qu'ils recevroient le culte  
Qu'il leur annonçeroit au milieu du tumulte,  
Et qu'il ne pouvoit pas s'empêcher d'annoncer,  
Au hasard de déplaire, ou de les offenser:  
Que cette mission doit faire son refuge;  
Que sans elle il ne peut complaire au juste Juge;  
Dont il feroit puni par d'éternels tourments,  
S'il manquoit d'obéir à ses commandements.

GOACANARIC (c'étoit le nom du Roi Sauvage)  
Lui parla sans détour, d'une manière sage:—  
Cinq Caciques, dit-il, occupent ce Pays,  
Et nos sujets nous sont également soumis;  
Chacun a pour son Chef l'amitié la plus forte,  
Mais la Religion certainement l'emporte.  
Ces deux points réunis pourroient embarrasser:  
Je pense qu'aisément nous les ferons cesser,  
Dès que de votre Dieu la puissance infinie  
Voudra faire éclater son sublime génie.

Toute l'Isle déjà connoît votre pouvoit,  
 Et l'on pourra bientôt l'ériger en devoir;  
 Par de rares effets il faudra la convaincre:  
 Je vous la garantis, dès-lors, aisée à vaincre.  
 Tout ce que j'apprehende en ce moment fatal,  
 C'est un Peuple farouche, impoli, dur, brutal,  
 Qui s'est depuis long-temps introduit dans notre Isle;  
 Sorti, pour désoler notre paisible asyle,  
 Des régions du feu que vous nommez Midi,  
 Nos faciles bontés l'ont trop tôt enhardi.  
 Il est vrai, que son corps double presque le nôtre;  
 Sa grandeur est encor au-dessus de la vôtre:  
 Mais il est comme nous dans le reste du corps,  
 Ce qui le fit en paix recevoir sur ces bords (1):  
 Il a su profiter de toute la foiblesse  
 Qu'il entrevit en nous, tranquilles, sans finesse;  
 Et se formant bientôt un Royaume puissant,  
 Il n'y commande plus que d'un ton menaçant.  
 Peut-être, prendrez-vous sur lui le même empire?  
 Voilà ce qu'en mon cœur ardemment je desire!  
 Si ce bonheur jamais pouvoit nous arriver,  
 Je vous répons alors de vous le conserver.  
 Ces étrangers sont craints, mais sans qu'on les respecte;  
 La soif qu'ils ont de l'or, nous est à tous suspecte:  
 Ils ont su s'emparer du lieu qui le produit,  
 Nous n'en approchons plus, qu'en tremblant, & de nuit:

(1) C'étoient des Carâibes venus des Isles du Vent, & originaires de la riviere des Amazones. Tous grands & bien faits, ils conservent encore un air rude & mâle.

Ils en sont tout couverts, des pieds jusqu'à la tête ;  
 C'est leur goût dominant : & , dans nos jours de fête ,  
 Ils brillent d'un éclat, dont nos Peuples jaloux  
 Ont peine à retenir un trop juste courroux.  
 Si vous voulez contr'eux marcher avec vos armes,  
 Nos Peuples satisfaits y trouveront des charmes :  
 Pour moi, dans quelque'endroit que vous daigniez aller,  
 Je vous y conduirai ; vous n'avez qu'à parler. —

L'ESPRIT de l'Amiral, revenu de la crainte,  
 Trouva dans ce discours un nouveau labyrinthe :  
 Qu'étoit-ce, que ce Peuple arrivé du dehors,  
 Qu'il jugea des Géants à leur énorme corps (1) ?  
 A ces obscurs propos il ne put rien comprendre,  
 Fut jusqu'à soupçonner qu'on vouloit le surprendre ;  
 Que le Cacique fin manquoit de bonne-foi,  
 Qu'il vouloit, tout au moins, lui donner de l'effroi.  
 Ainsi nous rejetons ce qui passe nos forces,  
 Et le croyons toujours de trompeuses amorces.  
 Mais l'or dont il parloit, pour qui jusques ici  
 Colomb n'avoit daigné témoigner nul souci,  
 Paroissoit éclaircir cette énigme profonde,  
 Et flatter un espoir que la gloire seconde.

---

(1) L'opinion de ces *Géants* n'est rien moins que de moi. Le P. Charlevoix semble l'avoir adoptée, d'après les *Ecrivains Espagnols*. On croyoit dans ces temps de simplicité, qu'il falloit du merveilleux en tout. Les *Historiens* ne s'en sont point dispensés. Cette Fable n'a pu être fondée que sur les diverses tailles des Sauvages *Américains* : ce qui pourroit bien prouver qu'ils sortent de Peuples différens ?

L'Amiral dit alors au Roi du Marien,  
Qu'ils n'avoient qu'à partir, & qu'il ne craignoit rien;  
Qu'avec ses Espagnols, le Dieu qui les protege,  
Il vaincroit à coup sûr un Peuple sacrilege:  
Qu'on n'eût qu'à lui montrer, indiquer le canton  
Où ce Peuple indomptable oublioit la raison,  
Et qu'il le soumettroit sans employer ses armes;  
Que son unique aspect le rempliroit d'alarmes: —  
Je vais, ajouta-t-il, user d'un tel pouvoir,  
Que vous, que j'en instruis, tremblerez à le voir. —

IL s'assemble aussi-tôt une plaisante Armée.  
Par des motifs divers elle fut animée:  
Le Cacique annonça, qu'on marchoit vers les lieux  
Où régnoit en tyran un Cacique orgueilleux;  
Que le fils du Soleil l'alloit punir des crimes,  
Dont, depuis si long-temps, ils étoient les victimes,  
Et leur rendre en ce jour, la liberté, l'honneur,  
Qu'ils se laissoient ôter par ce fier ravisseur:  
Que, pour convaincre mieux leurs yeux & leurs oreilles,  
Ils verroient éclater de nouvelles merveilles.

L'AMIRAL dit aux siens qu'il avoit enfin su,  
Où croissoit ce métal qu'ils n'avoient qu'aperçu;  
Qu'on n'en vit jamais tant au reste de la terre:  
Mais qu'il faut essayer une cruelle guerre;  
Qu'un Peuple de Géants veille sur ce trésor,  
Qu'après l'avoit vaincu l'on regorgera d'or.  
Qu'ils aient à consulter au plutôt leur vaillance,  
Aucun, à ce discours, ne garda le silence.

Tous étoient dévorés d'un avide desir ;  
 Ils ne firent qu'un cri de joie & de plaisir :  
 L'ardeur dont ils brûloient ne pouvoit se suspendre,  
 Quand on court s'enrichir , rien ne se fait attendre.

COLOMB mit à profit un si soudain transport.  
 Après avoir garni les vaisseaux & le fort ,  
 A peine se vit-il la moitié de son monde ,  
 Déjà bien peu nombreux quand il affronta l'Onde.  
 Mais de pareils Héros valent tous les soldats ,  
 Qu'on traîne , en dépit d'eux , quelquefois aux combats.  
 A l'envi, respirant une ardeur martiale ,  
 Ils sembloient préparer leur pompe triomphale :  
 Dignes d'être loués ; si toute autre raison  
 Se fût mêlée au goût pour la riche Toison !  
 Les Barbares suivoient , en beaucoup plus grand nombre ;  
 Mais de nos Castillans ils étoient moins que l'ombre :  
 Le carquois sur l'épaule , avec l'arc à la main ,  
 Et la flèche en arrêt , ils avançaient chemin ,  
 Comme si l'ennemi qu'ils savoient loin encore ,  
 Comme si le combat eût été près d'éclorre.  
 L'Amiral instruisoit le Cacique en marchant ,  
 D'un art pour quice Chef montrait quelque penchant ;  
 De notre Art militaire il contoit l'origine ,  
 Les loix , l'arrangement , l'ordre , la discipline :  
 Il charmoit cet esprit qui vouloit tout savoir ,  
 Et donnoit à Colomb le plus flatteur espoir.

ON passa des forêts d'une vaste étendue ,  
 Des rivieres, des lacs où s'égaroit la vue ,

En côtoyant toujours des monts d'une grandeur  
 Qui paroïssent du Ciel égaler la hauteur :  
 On ne crut voir jamais le bout de cette chaîne.  
 Il fallut à la fin abandonner la plaine,  
 Gravier sur tous ces monts, par des côteaux moins doux  
 Que n'est l'âpre sommet des Alpes en courroux.  
 Il ne falloit pas moins qu'une telle espérance,  
 Celle d'aller puiser de l'or en abondance,  
 Pour soutenir des gens qui s'étoient rebutés,  
 Avec moins de raisons, sur les flots irrités.  
 A cet amour de l'or est-il rien qu'on préfère ?  
 Tout est d'un poids léger pour quiconque en espère !  
 On traversa long-temps de ces monts sourcilleux,  
 Où l'on ne rencontroit que sentiers périlleux :  
 Pour les pouvoir tirer de ces montagnes hautes,  
 Les Sauvages prêtoient du secours à leurs hôtes,  
 Sans quoi le plus grand nombre y feroit demeuré.  
 Mais enfin on parvint au lieu tant désiré.  
 Jamais en arrivant dans le Péloponese,  
 Cette troupe de Grecs ne se sentit plus aise ;  
 Elle qui fut franchir les plus affreux déserts,  
 Braver la faim, la soif, mille périls divers (1).

Dès que l'on eut atteint la plus haute montagne,  
 On découvrit au pied la riante campagne  
 Où le Roi de MAGUA tenoit sa riche Cour.  
 On voulut contempler un aussi beau séjour.  
 Il n'est point en effet de plaine plus fertile ;  
 C'est un Pays charmant & le meilleur de l'Isle :

---

(1) La fameuse retraite des dix mille de *Xenophon*.

Des rivières sans nombre y répandent leurs eaux,  
 Forment de tous côtés d'agréables ruisseaux.  
 Les Castillans ravis d'un lieu que rien n'égale,  
 Lui donnerent le nom de la *Plaine Royale* :  
 Elle le porte encor ; mais le mérite moins  
 Que quand la barbarie y trouvoit ses besoins,  
 Tant l'Espagnol s'endort au sein de la paresse,  
 Et fait mal profiter d'une telle richesse !  
 Le Français est Colon & né pour cultiver,  
 L'Ibère à ce bonheur ne sauroit arriver.

LE Cacique & Colomb virent une cohue,  
 Qui s'étendoit au loin, jusqu'à perte de vue.  
 C'étoit la Nation, assemblée au hasard ;  
 On en vit déboucher des flots de toute part :  
 Elle accouroit au bruit de la réponse fiere,  
 De l'affront signalé qui la rendoit guerriere.  
 Le signal de la guerre avoit été donné :  
 Déjà Goacanatic, proscrit & condamné,  
 Ne devoit rencontrer, pour lui, ni pour sa race,  
 Asyle, ni pardon, ni retraite, ni grace ;  
 Sa perte étoit jurée, aussi-bien que des siens  
 Qui voudroient soutenir le parti des Chrétiens.  
 Enfin ces étrangers, que l'on haït, qu'on déteste,  
 Devoient encor subir un destin plus funeste.  
 Mais le Ciel qui se rit de projets criminels,  
 Fera bientôt changer des arrêts si cruels !

QUAND on fut descendu dans la plaine féconde  
 Où sans cesse augmentoit ce tourbillon de monde,

La prompte invasion étonna les esprits ;  
On ne s'attendoit point à ces efforts subits :  
La Nation vivoit dans une nonchalance,  
Qui ne quadroit rien moins qu'à tant de vigilance.  
C'est par où commença la surprise & la peur ;  
L'ennemi diligent ne fut plus si trompeur.  
On vint à rappeler ce que la renommée,  
D'un pouvoir sans égal, de sa force charmée,  
Avoit distribué de vif & d'imposant ;  
Cet ennemi cessa d'être si malfaisant.  
La guerre, qui devoit d'abord être offensive,  
A la pluralité ne fut que défensive ;  
Et, si les ennemis n'étoient point indiscrets,  
On convint d'écouter leurs paroles de paix.

C'EST ainsi que, par-tout, à la crainte s'explique ;  
Un ressort décoré du nom de politique.  
La nature en doua toutes les Nations ;  
Au rang des Arts chez nous l'ont mis les passions :  
Dans cet Art dangereux l'Italien excelle ;  
Il est son propre fonds, c'est lui qui le recelle.

*Fin du seizieme Chant.*





## A R G U M E N T

D U

## DIX-SEPTIÈME CHANT.

*ON arrive en présence. Colomb juge au premier coup-d'œil, qu'il n'aura pas de peine à vaincre des ennemis qui tremblent déjà. Il s'avance au-devant du Chef des Géants, nommé Caonabo, qui croit l'intimider par un discours vif & séduisant. Goacanaric y répond avec encore plus de fermeté. Mais l'Amiral, parlant à son tour, acheve de jeter l'épouvante dans le cœur de ces gens simples & peu expérimentés. Il profite de la circonstance d'une éclipse de Lune, qui devoit arriver le soir même, s'en sert comme d'un prodige dont le Ciel usoit pour leur manifester sa volonté; & il finit par abattre d'un coup d'Arquebuse un oiseau perché sur un arbre: ce qui fit fuir toute cette multitude de Sauvages.*



## C H A N T   X V I I I .

*DANS les temps reculés, comme aux siècles récents, Rien ne doit étonner, ni surprendre nos sens:*

Les Peuples aguerris & les Peuples barbares  
Ne fournissent pas moins les traits les plus bizarres.  
L'épouvante se fourre au cœur le moins contrit ;  
Un rien fait trop souvent ce changement subit :  
L'ame reçoit toujours de nouvelles empreintes,  
Tantôt de fermeté , tantôt aussi de craintes.  
Il ne faut point ailleurs rechercher la raison ,  
Pourquoi , tel qui fut brave est aujourd'hui poltron ?  
L'honneur , les préjugés , mille autres circonstances  
Déterminent en nous toutes ces différences ;  
Et l'amour de la vie en est bien moins l'objet ,  
Que l'ascendant suprême à qui l'homme est sujet !  
Tout ce qui frappe en lui le ressort des idées ,  
Les a , malgré lui-même , aussi-tôt décidées ,  
Vers le bien , vers le mal , ainsi qu'il est porté ;  
Ce qui ne détruit point sa triste liberté :  
S'il en fait faire usage , & qu'elle le gouverne ,  
Son esprit entre deux choisit , goûte , discerne ;  
Mais , s'il se livre en tout à de premiers transports ,  
Il est l'unique auteur , l'artisan de ses torts.  
L'erreur , qui le conduit , est un penchant rapide ,  
Que la saine raison n'éclaire , ni ne guide :  
Tout offusque en ce cas ; & , ne raisonnant plus ,  
Les traits les plus saillants deviennent superflus.  
Il ne voit , n'entend rien : la plus foible apparence  
Lui paroît un éclat de force ou de puissance ;  
Le jour n'est jamais clair à ses yeux aveuglés ,  
Et les Cieux pour toujours semblent être voilés.  
Tant de Peuples vaincus , sans presque se défendre ,  
D'autres se défendant aux rives du Scamandre ,

Mais subjugués enfin, par la prévention,  
 Font assez voir quelle est notre condition !  
 Ceux que Colomb soumit, méritent moins de blâmes,  
 Il enchaînoit leurs cœurs, il captivoit leurs âmes ;  
 Par des objets nouveaux pour leurs yeux trop surpris,  
 En Conquérant adroit, il forçoit les esprits ;  
 Et, Vainqueur différent des Vainqueurs de la Terre,  
 Il les assujettit sans leur faire la guerre.  
 De l'Être indépendant dont il suivoit la voix,  
 Il exécutoit l'ordre & remplissoit le choix :  
 Dans les soins généreux où ce grand homme brille,  
 On l'eût pris pour un Père instruisant sa famille.

L'AMIRAL, avançant d'un air qui ne craint rien,  
 Vit ce Peuple trembler & prendre un faux maintien.  
 Il pénétra d'abord ce qu'il avoit dans l'âme.  
 Ce secret découvert le surprend & l'enflamme.  
 Tout ainsi qu'un faux brave aide à se déceler,  
 Il le voit, en criant, se rompre & s'ébranler,  
 L'insulter par du bruit pour toute contenance.  
 Le vrai courage est froid, & n'a point d'arrogance.  
 Il connut à ce trait, qu'il n'eût osé prévoir,  
 Que ce Peuple seroit facile à décevoir ;  
 Et, sans manifester sa prompte découverte,  
 Il prédit que ces gens accouroient à leur perte.  
 Mais, pour mieux rassurer le Cacique allié,  
 Il ajoute, aussi-tôt, qu'ils lui faisoient pitié :  
 Qu'en faveur du Cacique & de son alliance,  
 Il vouloit bien passer toute leur insolence ;  
 Qu'ils alloient, de lui seul, obtenir leur pardon,

Et

Et que de cette foule il lui faisoit un don,

ON étoit en présence, & sans rien entreprendre.  
 Les deux Partis sembloient n'avoir qu'à se défendre.  
 Aucun ne remuoit. La troupe des Géants  
 Fixoit tous les regards de nos Européans,  
 Mais beaucoup moins frappés de cette énorme taille,  
 Que de leur voir ainsi retarder la bataille :  
 Un vain ajustement les étonnoit encor ;  
 Leurs corps étoient ornés de larges plaques d'or,  
 Les rayons du Soleil, y dardant la lumiere,  
 Ajoutoient de l'éclat à cette taille fiere,  
 Sans donner à nos gens, ni crainte, ni terreur :  
 Ce coup-d'œil au contraire, augmentoit leur fureur.  
 Semblables aux soldats, qui dans les champs d'Arbelles,  
 Vainquirent Darius & ses troupes si belles (1),  
 Le fer qui les couvroit, est au-dessus de l'or,  
 Quand sur les pas de Mars il faut prendre l'essor.  
 L'Amiral ennuyé décida de sa gloire,  
 En se précipitant au sein de la victoire :  
 Il s'avance, d'un pas capable d'étonner,  
 Au-devant de celui qu'il voyoit ordonner.  
 C'étoit CAONABO, dont l'air mâle, terrible,  
 N'annonçoit point un Chef qui dût être sensible ;  
 Vieillard déjà cassé, mais altier, menaçant,  
 Et sa taille & son ton marquoient un vrai Géant ;  
 Son corps, quoique courbé sous le faix des années,  
 Ne retenoit que trop de fieres destinées ;

---

(1) Vie d'Alexandre le Grand, par Quinte-Curce.

Il étoit revêtu d'un superbe appareil,  
 Son estomac portoit l'image du Soleil.  
 Colomb voulut parler : mais, d'un air d'assurance,  
 Il lui tint un discours dont voici la substance. —

ÉTRANGER, quel es-tu ! Pourquoi, dans nos climats,  
 As-tu troublé la paix ; viens-tu porter tes pas ?  
 Quelle rage a saisi ta fougueuse manie,  
 Pour nous venir, cruel, charger d'ignominie !  
 Que t'avons-nous fait ? Dis, s'il en est parmi nous,  
 Qui se soit attiré ton funeste courroux ?  
 Pourrois-tu nous citer, que le moindre des nôtres  
 Ait couru ton Pays pour dépouiller les vôtres ?  
 Nous vivions, ignorés des tiens & de tes Dieux ;  
 Qu'es-tu donc venu faire en ces paisibles lieux ?  
 Viens-tu, pour assouvir tes impudiques flammes,  
 Enlever, sous nos yeux, nos enfans & nos femmes,  
 Ou viendrois-tu, comptant sur ton activité,  
 Chercher à nous traîner dans la captivité ?  
 Si ce sont tes desseins, à coup sûr tu t'abusés :  
 Et, pour sauver vos jours, invente des excuses ;  
 Mais ne va point ici croire, te figurer,  
 Que nous baissons les fers que tu veux préparer.  
 Voi cette Nation en grand nombre assemblée ;  
 Juge (ce n'est pas tout) combien l'Isle est peuplée.  
 T'imaginerois-tu que tant de fiers Guerriers,  
 Qui, contre toi, sont prêts à couvrir leurs foyers,  
 Pussent facilement recevoir des entraves,  
 Se laisser enchaîner, devenir tes esclaves ?  
 Avant que ce projet ait pu s'exécuter,

Il faudra se résoudre à tout ensanglanter !  
 Décide, auparavant, de tes forces débiles.  
 Tes hommes peuvent être encor plus forts qu'agiles ;  
 Tu peux être un Héros entre les demi-Dieux :  
 Crois-tu donc que ce soit un titre pour ces lieux ?  
 Sachez que nous sortons d'une illustre origine :  
 C'est ce qu'à notre taille aisément on devine,  
 Nous ne sommes point nés parmi la Nation  
 Sur qui j'ai maintenant la Domination ;  
 Elle nous obéit, nous devons la défendre,  
 Et je la défendrai ; dussé-t-on entreprendre !  
 Rien ne peut retenir mon trop juste courroux,  
 Ce Pays, tout entier, est à présent à nous.  
 Nous sommes avertis, par un Dieu secourable,  
 Qui, d'avance, nous offre un secours favorable,  
 Que vous ne débarquez sur ces bords fortunés,  
 Qu'afin de nous y voir aux fers abandonnés ?  
 Peuples ! vous ne suivrez de telles infortunes,  
 Que lorsque votre cause & la nôtre communes  
 Pourroient cesser d'avoir les mêmes défenseurs !  
 Jusques-là nous ferons toujours vos protecteurs.  
 En vain Goacanaric, cet ami si fidelle,  
 Envers vous & ses Dieux est devenu rebelle :  
 Ne craignez rien ; sous moi l'Étranger & l'ami,  
 Quels que soient leurs efforts, ne nuiront qu'à demi.

Le fastueux Géant, rempli de véhémence,  
 Acheva de la sorte un morceau d'éloquence,  
 Aussi neuf pour le lieu, que propre à fasciner  
 De timides esprits peu faits pour raisonner.

Colomb vouloit parler pour le Ciel qu'il implore;  
Le Roi du Marien l'interrompt encore. —

Tu viens, Caonabo, d'étaler ton orgueil,  
Mais tu touches, je crois, à ton dernier écueil;  
Entre l'espoir, la crainte, on voit trop que tu flottes;  
Si tu veux, j'en appelle à mes Compatriotes ?  
Qu'ils jugent entre nous, où gît la trahison,  
Et quel est de nous deux qui peut avoir raison.  
Tu conviens qu'en ces lieux tu n'as point pris naissance;  
Tu fais le Souverain ; d'où te vient ta puissance ?  
Tu ne l'as que trop dit ! tu regnes en tyran ;  
Combien ressentons-nous, que c'est là tout ton plan !  
Depuis que nos malheurs t'ont introduit dans l'Isle,  
A-t-elle, sous tes loix, pu subsister tranquille ?  
Tu nous prives d'un droit naturel & sacré,  
Notre or est dans tes mains tout entier demeuré.  
Je supprime, à tes yeux, tant d'autres injustices  
Qui naissent tous les jours de tes moindres caprices ;  
Personne n'est ici qui le puisse ignorer.  
Ce sont là tes forfaits ; tu dois les réparer ;  
Alors cette amitié, que tu dis que j'oublie,  
Deviendra le plaisir le plus doux de ma vie.  
Ce n'est que pour toi seul qu'a cessé l'amitié  
Dont tu voudrois te faire un droit à la pitié.  
Voici présentement quel peut être mon crime ;  
De ce Peuple il ne doit m'attirer que l'estime :  
Tu fais que, de tout temps, sa sensibilité  
S'est fait un droit sacré de l'hospitalité ?  
Si je suis criminel, & si j'en suis capable,

A sa fureur , aux miens , je livre le coupable.  
 Le hafard fit tomber ces étrangers chez moi ;  
 En les accueillant tous , j'ai suivi notre loi.  
 J'aurois peut-être dû , fongeant à ton exemple ,  
 Qu'avec horreur en toi tout ce Peuple contemple ,  
 Craindre des inconnus , les repouffer bien loin ?  
 Pour m'en justifier , tu prends aflez de foïn !  
 Nous t'avons recueilli , toi , les tiens , fur nos Côtes ;  
 Nous vous avons traité plus en freres qu'en hôtes ;  
 Ce n'est qu'en ufurpant le fouverain pouvoir ,  
 Que vous vous acquittez d'un auffi faint devoir ?  
 Je ne crains rien de tel des gens que tu déprimes :  
 Qui peut être jamais capable de vos crimes !  
 J'ai fondé l'Étranger que tu vois , & les fiens ;  
 Ils m'ont paru fenfés , chargés des plus grands biens ,  
 Sages & retenus , remplis d'une industrie  
 Qui pourra quelque jour illuftrer ma Patrie ,  
 En cette qualité , je leur ai fait accueil :  
 Je ne crois pas par-là nous préparer de deuil.  
 Leur Chef présentement , va s'expliquer lui-même ;  
 Tu connoîtras qu'en lui brille un éclat fuprême. —

Si fort préconifé par un discours fi vif ,  
 Qui rendit à fon fort tout le monde attentif ;  
 Qui , même en fa faveur , excita du murmure  
 Contre le fier Géant auteur de fon injure ;  
 L'Amiral prit , enfin , la parole à fon tour ,  
 Et fut bientôt gagner le refpect & l'amour. —

PEUPLES qui m'écoutez , & vous , fages Caciques ,

Dont je réclame ici les vertus pacifiques ;  
 Vous décideriez-vous sur des exposés faux ?  
 Mais , non ! votre climat ignore ces défauts !  
 Nous ne sommes rien moins que ce qu'on ose dire.  
 Hélas ! serions-nous faits pour troubler cet Empire ?  
 Un nombre si petit d'hommes sans nul secours ,  
 En bonne-foi ! peut-il attenter à vos jours ?  
 Cette accusation est si déraisonnable ,  
 Qu'elle tombe en naissant , & sort du vraisemblable.  
 C'est nous insulter plus , que nous faire de tort.  
 Il est vrai que le Ciel est avec nous d'accord ,  
 Et que nous ne marchons qu'armés de sa puissance :  
 Mais un si grand bonheur prouve notre innocence.  
 Ce Ciel juste , équitable , a-t-il jamais permis ,  
 Qu'un forfait sous son nom , le crime fût commis ?  
 Que son pouvoir servît de voile à l'injustice ,  
 Ni que sa vérité menât au précipice ?  
 Il nous a fait quitter nos femmes & nos biens ,  
 Pour vous venir prêcher le vrai Dieu des Chrétiens ,  
 Pour arracher ce Peuple aux horreurs de l'abîme :  
 Voilà le seul devoir , l'objet qui nous anime !  
 Nous n'en avons point d'autre ; & ce soin est trop pur ,  
 Pour que votre Pays soit avec nous peu sûr !  
 Aucun de nous n'en veut , à vos biens , à vos vies ;  
 Nous ne connoissons point de telles infamies :  
 C'est en vain qu'on nous prête un motif aussi noir ;  
 Nous pouvons plus encor donner que recevoir.  
 Demandez-le aux sujets du généreux Cacique ,  
 Dont l'esprit , dont le cœur si tendrement s'explique ?  
 Ils ne vous diront point , que , mécontents de nous ,

Nous nous soyons en rien attiré leur courroux :  
Tout ce qui leur a plu de toutes nos richesses,  
A toujours devancé leur espoir, leurs caresses.  
Nous ne nous proposons, dans nos soins hasardeux,  
Que le tendre plaisir de faire des heureux.

POUR remplir ce dessein, qu'à nos yeux rien n'efface,  
Nous avons traversé le plus horrible espace  
De ces immenses Mers qui joignent à vos bords,  
Ceux où le Ciel pour nous a versé ses trésors ;  
Trésors pour vous cachés ! mais dont la riche source  
Doit être désormais votre unique ressource.  
Le premier de ces biens qu'il offre à votre espoir,  
Est un bienfait que l'homme a peine à concevoir,  
L'alliance d'un Dieu descendu sur la Terre,  
Pour rétablir la paix, en retirer la guerre :  
Assez & trop long-temps, les hommes malheureux  
Ont gémi sous le poids des fers les plus honteux !  
Sur nos bords fortunés, comme sur ces rivages,  
L'empire du Démon exerçoit ses ravages,  
Lorsqu'un Dieu plus puissant, en pouvoir, en crédit,  
Est venu nous soustraire à ce regne maudit.  
C'est le Dieu qui créa les Cieux, la Terre, l'Onde,  
Et les êtres divers qui peuplent ce bas-Monde,  
Beaucoup plus étendu que vous ne le pensez !  
Cessez d'avoir recours à des Dieux insensés,  
Peuples, qui m'entendez en ces instants terribles,  
Où je viens démontrer des vérités sensibles !  
Vous & nous périssions, sans le secours d'un Dieu.  
Éternel, immuable, & présent en tout lieu.

S'il cessoit, un moment, ses soins sur la nature,  
 Tout seroit confondu dans une nuit obscure :  
 Les Astres lumineux, qui luisent tour-à-tour,  
 Ne feroient plus qu'un tout, de la nuit & du jour ;  
 Et bientôt le néant, d'où la nature est prise,  
 Que des plus rares dons sa Bonté favorise,  
 D'où nous sommes tirés, comme tout ce qui luit,  
 Nous replongeroit tous dans son épaisse nuit.  
 Mais le Dieu que je prêche, est un Dieu de clémence :  
 Il est vrai qu'il punit, autant qu'il récompense,  
 Et qu'on ne peut enfreindre un seul mot de sa Loi,  
 Manquer pour lui d'égarde, trahir rien de sa foi,  
 Sans s'exposer, un jour, à d'éternels supplices ;  
 Mais il nous fait jouir d'immortelles délices,  
 Lorsque nous persistons à l'aimer sans retour,  
 Et que rien, dans nos cœurs, n'altère cet amour.

CE ne sont point ici d'ingénieuses Fables,  
 Pour vous rendre, à nos vœux, humains & favorables :  
 Songez, Peuples, songez que ce qui luit aux yeux,  
 Ces Terres & ces Mers, nous-mêmes & ces Cieux ;  
 Enfin, tout ce qu'embrasse un Univers immense,  
 Ne peut s'être formé de sa propre substance ?  
 Qu'un Maître a dû produire un tout aussi parfait ?  
 Le Dieu dont je vous parle, est celui qui l'a fait.  
 Ceux que vous adorez ne sont que ses Ministres,  
 De rebelles esprits, farouches & sinistres ;  
 Qu'il a précipités, du haut de son séjour,  
 En des cachots obscurs, d'où s'éloigne le jour.  
 L'homme leur a paru l'innocente victime

Qu'ils pouvoient attirer avec eux dans l'abîme :  
Aussi-tôt, l'attaquant & le jour & la nuit,  
Vers leur crime odieux ils l'ont bientôt conduit.  
Ils avoient étendu, sur sa vue égarée,  
Le voile qui cache la Majesté sacrée ;  
Par l'artifice affreux du Démon séducteur,  
Bientôt il oublia jusqu'à son Créateur.  
Dieu, pour nous retirer de ces horribles pièges,  
Voulut nous faire part des plus beaux privilèges ;  
Il descendit lui-même en ce mortel séjour,  
Et vint ouvrir nos yeux fermés jusqu'à ce jour :  
Il nous dicta ses Loix, sa Religion sainte,  
Dont on n'ose passer la redoutable enceinte,  
Sans manquer aux devoirs que sa bouche a prescrits,  
Et dont les plus grands biens sont toujours d'heureux fruits.  
Depuis que nous vivons sous un si puissant Maître,  
La nature pour nous prend plaisir à renaître ;  
Nos climats embellis par ses soins bienfaisants,  
Sont comblés tous les jours des plus rares présents.

CE Dieu n'exige point de choses impossibles ;  
Son culte est aussi pur, que ses Loix sont paisibles :  
Nous devons fuir le mal, & pratiquer le bien ;  
A ce signe charmant se connoît le Chrétien !  
L'aimer & le chérir, le prier à toute heure,  
Desirer à la mort sa céleste demeure,  
Faire, pour l'obtenir, hommage de son cœur,  
Et ne mettre qu'en lui son unique bonheur ;  
La Foi, la Charité, la flatteuse Espérance  
De vivre & de mourir dans la persévérance,

Et le pardon des maux qu'on nous fait éprouver,  
Sont encor des sujets où l'on doit s'élever.

VOILÀ ce que Dieu demande à ses Fideles,  
De toutes les vertus il les veut pour modeles.  
Du reste il leur ordonne, en tous lieux, en tout temps,  
D'obéir à leurs Rois, sauf ses droits éclatants:  
Ce sont, il nous l'a dit, ses images sur terre.  
Il ne domine lui, qu'au séjour du tonnerre;  
Et c'est là, sans respect pour les rangs d'ici-bas,  
Qu'il juge les mortels à l'heure du trépas.  
Il nous l'a déclaré : celui qui sera juste,  
Recevra sur le champ la récompense auguste,  
Promise à ses Élus qui, constants dans leur Foi,  
N'auront jamais faussé sa respectable Loi:  
Mais aussi, sans pitié pour les cœurs infidelles,  
Il prépare pour eux des flammes éternelles.

VOYEZ présentement, vous tous qui m'écoutez,  
Si de pareils objets doivent être goûtés?  
Vous étiez le seul Peuple, à qui tant de merveilles  
Restoient à se montrer & charmer les oreilles:  
Dieu, pour en enrichir vos climats ignorés,  
Sur ces lieux inconnus nous a tous inspirés;  
Et lui-même, guidant nos pas vers vos Contrées,  
Par une vaste Mer des nôtres séparées,  
Au travers de périls qui vous feroient frémir,  
Nous a mis sur ces bords où l'on vous voit gémir.  
Quoique vous ignoriez le malheur où vous êtes,  
Et la proscription qui menace vos têtes,

Ce n'est pas moins un crime aux regards de ce Dieu,  
 Qui veut qu'on le connoisse & l'adore en tout lieu.  
 Vous en fûtes punis, jusqu'à ce moment même  
 Où je vous viens porter sa volonté suprême;  
 Mais voyez, maintenant, combien vous le seriez,  
 Si vous négligiez trop de tomber à ses pieds?  
 L'Enfer auroit sur vous encor toute autre prise!  
 Ce temps pour les Démons est un instant de crise:  
 Ils attendent, du creux de leurs noirs souterrains,  
 De quel œil vous verrez l'erreur dont je vous plains:  
 Et je ne doute point, que leur haute malice  
 N'ait déjà contre nous employé l'artifice:  
 Que tant de faux rapports qui vous ont été faits,  
 N'émanent de leur rage, & n'en soient les effets.

MAIS, pour vous mieux prouver la Puissance certaine  
 De ce Dieu Tout-puissant qui vers vous nous amène;  
 Peuples! je vous annonce un prodige ce soir (1),  
 Que sa faveur veut bien me laisser entrevoir:  
 Dès que l'Astre du jour, qui baisse sa lumière,  
 Aura fini, pour vous, sa course journalière;  
 L'Astre, qui lui succède & préside à la nuit,  
 Éteindra tout-à-coup la clarté qui le suit,

---

(1) Ce trait d'Histoire n'est point, ni du temps où je le place, ni du lieu où je le mets: les Ecrivains de la vie de *Columb* lui en font honneur plus tard qu'à son premier voyage, & disent que ce fut dans l'Isle de *Cuba*, que, par une présence d'esprit admirable, il employa cette ressource pour s'en attacher les *Naturels*, qui ne paroissent pas si disposés que ceux de l'Isle *Haiti* à recevoir parmi eux des *Européens*.

Et tous ces lieux plongés dans d'épaisses ténèbres,  
Ne présenteront plus que des horreurs funèbres,  
Votre seul repentir lui rendra sa beauté:  
Sinon tremblez, mortels! le Ciel est irrité.

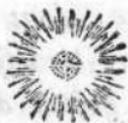
GOACANARIC, instruit de ces divins Mystères,  
Dont je vous trace ici de légers caractères,  
Vous en expliquera les détails précieux,  
Dès qu'il vous verra prêts à recourir aux Cieux;  
Quand vous aurez rompu la chaîne qui vous lie,  
Avec ces noirs esprits, messagers de folie;  
Que vous aurez brisé leurs Autels impuissans,  
Pour ne vous plus livrer qu'au légitime encens,  
Que l'on doit à ce Dieu, dont le culte adorable  
Regne aujourd'hui, par-tout, sur la terre habitable.  
C'est lui que j'ai choisi pour ce dépôt sacré,  
Dépôt qu'à sa vertu le Ciel a déferé;  
Attendant toutefois, qu'il vous vienne des hommes  
Faits pour vous enseigner le chemin où nous sommes,  
Des Prêtres de ce Dieu qui demande vos cœurs,  
Et qui vous conduira de bonheurs en bonheurs.  
Son culte est l'ennemi des querelles, des haines;  
Il abhorra toujours les victimes humaines:  
Ainsi n'allez pas croire, en vos esprits troublés,  
Que, par ce culte saint, ces lieux soient désolés?  
La paix & le repos, l'espoir le plus tranquille,  
Feront de ce climat le plus superbe asyle.  
Nous vous apporterons, en commerce avec vous,  
Les plus riches présents, les bienfaits les plus doux,  
Et, devenus alors nos amis & nos frères,

Vous participerez à nos destins prosperes.

O toi, Caonabo, pour nous intimider,  
 Sur quel hardi dessein as-tu pu te fonder!  
 Penses-tu qu'un discours nous induise en alarmes?  
 Ignorerois-tu donc le pouvoir de nos armes?  
 Je vais t'en faire Juge, en ce même moment.  
 Voi cet oiseau perché : suspens ton jugement. —

FRAPPÉ du plomb mortel, l'oiseau tombe par terre,  
 La multitude croit entendre le tonnerre ;  
 Et, d'une peur affreuse atteinte en cet instant,  
 Elle se met à fuir comme un timide enfant :  
 La plupart, terrassés & saisis d'épouvante,  
 Croyoient sentir en eux le coup qui les tourmente,  
 L'Amiral & ses gens, long-temps abandonnés,  
 Virent leurs Conducteurs eux-mêmes consternés,  
 Et pour les rappeler d'une crainte mortelle,  
 Il fallut que leur Chef s'armât d'un nouveau zele.

*Fin du dix-septieme Chant.*





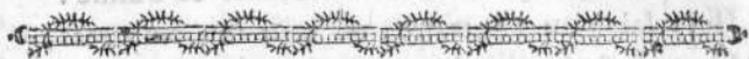
# ARGUMENT

D U

## DIX-HUITIÈME CHANT.

**G**oacanaric eût fui comme les autres, sans l'Amiral qui l'arrêta. Nouvelle épouvante que cause aux Barbares un événement naturel. Ils viennent supplier Colomb de leur faire rendre l'Astre qu'un Dragon vouloit dévorer, selon la ridicule opinion des Sauvages de l'Amérique. Colomb se fait prier jusqu'au temps où il sait que doit cesser le prétendu prodige. En Politique fin, il impose à Caonabo la peine de demander lui-même au Ciel la délivrance de la Lune. Effet de cette supercherie. Le Chef des Géants devient tout autre à leur égard. Il offre aux Espagnols tout ce qu'il possède, les mene chez lui, & paroît d'abord pour eux de la meilleure volonté. Son portrait, & celui de sa Cour. Richesses que son Palais offre à la vue, dont tous les meubles sont d'or massif. Pour séduire les Espagnols, le fier Géant s'attache à leur faire goûter des plaisirs bien capables de corrompre les mœurs, & d'altérer la santé. Il étale, pour cet effet à leurs yeux, tous les charmes d'une vie licencieuse, & leur prodigue mille beautés dont sa Cour est pleine. L'Amiral est le

*seul, qui s'y conserve pur & sans tache ; il fait même tous ses efforts, mais inutilement, pour empêcher ses gens de succomber.*



## CHANT XVIII.

L'ÉTERNEL autrefois, protégeant les Hébreux,  
 Répandoit la terreur & combattoit pour eux ;  
 Du plus frêle instrument il leur faisoit des armes ;  
 Des hautbois, des clairons, mettoient tout en alarmes :  
 Pour protéger son Culte & sa nouvelle Loi,  
 Sans doute que ce Dieu semoit encor l'effroi,  
 Que, d'un Peuple grossier augmentant la foiblesse,  
 Il souffloit sur Colomb les dons de sa sagesse !  
 Nouveau Législateur, un si sublime rang  
 Ne devoit plus jamais se souiller dans le sang !  
 Les temps étoient changés : & cet Être suprême ;  
 Par la seule douceur, veut aujourd'hui qu'on l'aime.

LA foule, dissipée au bruit inattendu,  
 A l'éclair qu'elle crut du Soleil descendu,  
 N'osoit plus retourner, fuyoit dans la campagne ;  
 Et répandoit par-tout l'effroi qui l'accompagne :  
 Naturels & Géants, tout couroit à la fois,  
 Cherchoit à se cacher dans l'épaisseur des bois ;  
 Tout ainsi, qu'au moment d'un furieux orage,  
 On fuit, pour s'aller mettre à couvert de sa rage.

Le Roi du Marien n'en fut pas moins surpris,  
 Colomb, plus aisément, rassura ses esprits,  
 Sans lui rien dévoiler du secret qui l'étonne :  
 La ruse, quelquefois, est innocente & bonne !  
 Il le laisse au contraire, en tout son embarras,  
 Occupé seulement à retenir ses pas. —  
 Ce n'est là, lui dit-il, qu'un foible témoignage  
 Du pouvoir inconnu dont je puis faire usage :  
 Vous en verrez, ce soir, un plus sensible effet ;  
 Et je crois que par-là vous serez satisfait. —

Je ne doute de rien, répondit le Barbare ;  
 Vous êtes un mortel surnaturel & rare,  
 Devant qui l'on ne peut résister ni tenir :  
 Je dois, par le passé, juger de l'avenir !  
 Oui, vous avez acquis notre Isle toute entière ;  
 Elle vous appartient, il n'est plus de barrière ;  
 Vous en avez forcé le rempart le plus fort,  
 Et je suis, maintenant, certain de notre sort.  
 Nous percerons bientôt jusques au dernier gîte. —

FAITES donc revenir votre troupe au plus vite,  
 Repart l'adroit Colomb, d'un visage assuré.  
 Le Ciel en ce moment est pour nous conjuré ;  
 Je sens sur mon esprit sa divine influence.  
 Enfin, l'on connoîtra ce que peut sa Puissance !  
 Il n'est rien, cher ami, dont il ne vienne à bout ;  
 Son pouvoir est si grand, qu'il réussit en tout.  
 Ne perdons point de temps ; volez après les vôtres ;  
 Leur retour à coup sûr ramènera les autres. —

LE Cacique, à ces mots, se sent encourager.  
 Tel qu'un cerf poursuivi fend l'air d'un pas léger,  
 Il part : en un clin-d'œil disparoit de la plaine,  
 Et se va perdre aux yeux dans la forêt prochaine.  
 Par des cris redoublés il appelle ses gens,  
 A se rendre à sa voix assez peu diligents :  
 Les échos d'alentour, se répétant sans cesse,  
 Augmentoient dans leurs cœurs la frayeur qui les presse :  
 C'étoit un bruit affreux, dont l'air retentissant  
 Ajoutoit à l'horreur du prodige naissant.  
 La nuit vint tout couvrir de ses épaisses ombres,  
 Et répandre en ces lieux ses voiles les plus sombres.  
 La Lune, se levant, ne les put dissiper,  
 Que pour, l'instant d'après, s'en voir envelopper :  
 Son Disque, environné d'une épaisse matière,  
 Ne laissa bientôt plus échapper de lumière ;  
 La Terre, interceptant son éclat emprunté,  
 Ne laissoit du Soleil passer nulle clarté.

AVANT que l'horizon eût perdu tous ses charmes,  
 Goacanaric revint, non pas exempt d'alarmes :  
 Ses gens, qu'il r'amenoit, fondoient tous en sanglots :  
 Ils tomberent aux pieds du singulier héros ;  
 Et leur Chef, partageant la douleur qui les guide,  
 Se lamentoit, comme eux, sur un coup si perfide.  
*Un Dragon*, crioient-ils, *est prêt à dévorer*  
*Cet Astre lumineux fait pour nous éclairer...* (1)!

---

(1) Il est certain que les Sauvages de la Floride, & peut-être d'autres, ont cette extravagante opinion : pour faire lâcher sa proie au

Ils conjuroient Colomb d'arrêter sa furie.  
 Ce fut long-temps en vain que la troupe le prie:  
 Astronome discret, il fait trop à quel point,  
 L'Astre, qui les afflige, attend d'être rejoint  
 Par l'unique principe où sa lumière est prise,  
 Avant de terminer leur trouble & leur surprise.  
 Au contraire, en esprit subtil & pénétrant,  
 Il redouble l'effroi de ce Peuple ignorant: —  
 Je ne peux rien, dit-il, sur ce pouvoir suprême;  
 Il faut, pour le fléchir, Caonabo lui-même:  
 Et que ce fier tyran, tombant à deux genoux,  
 Reconnoisse ses torts, & calme ce courroux:  
 Qu'il implore du Ciel l'assistance divine.  
 Il n'est que ce moyen d'éviter sa ruine,  
 Et de rendre à ces lieux leur première clarté. —

LE Géant, près de là, gémissoit écarté  
 De la foule guerrière auparavant si prompte  
 A servir ses desirs instruments de sa honte.  
 On le cherche; on le trouve: il s'humilie aux pieds  
 Du Chef des Espagnols & de leurs alliés:  
 Sa faute est, devant tous, hautement étalée;  
 Politique jamais ne fut mieux signalée!  
 Colomb, intelligent dans ce profond savoir,  
 A tous, en cet état, le voulut faire voir.

---

prétendu *Dragon*, ils font un bruit épouvantable de *marmites*, &c.  
 Toute ridicule qu'est cette cérémonie, on la fait commune à beaucoup  
 de Peuples anciens; ce qui fait voir que les hommes sont par-tout les  
 mêmes.

Chacun des siens armé d'une torche brûlante,  
Montroit, à tous les yeux, sa pompe triomphante,  
Éclairoit, aux regards de ce Peuple accouru,  
Un spectacle étonnant, qu'il n'auroit jamais cru.  
Son Peuple, à cet aspect, le méprise & l'oublie;  
Effet toujours certain des Grands qu'on humilie!  
Tant qu'ils sont entourés de leur triste grandeur,  
Il semble que tout doit plier sous leur splendeur:  
Mais, au moindre revers qui dépouille leur gloire,  
Nous remportons, sur eux, une douce victoire.  
Auroit-on présumé, sous ce climat nouveau,  
Rencontrer de nos mœurs le fidele tableau?

A peine le Géant achevoit sa priere,  
Que la Lune reprit sa brillante carriere:  
La blancheur de son teint réfléchissoit aux yeux;  
Un lustre dont l'éclat embellissoit les Cieux;  
Sur un fonds azuré, d'une beauté parfaite,  
Cent mille diamants, que l'œil charmé convoite,  
Reluisoient à la fois par tant de feux lancés,  
Que les plus beaux des jours en étoient effacés.  
Colomb fut obligé d'en rapporter la cause,  
A cet Être éternel, de qui vient toute chose:  
Car le Peuple, abusant de sa simplicité,  
Le vouloit élever à la Divinité.  
Jamais il n'oublia de se faire connoître:  
On l'auroit adoré, s'il n'avoit craint de l'être.  
L'impérieux Géant, le voyant de plus près,  
Se livre le premier à cet aveugle excès;  
Son esprit enchanté ne pouvant se défendre

D'adorer en Colomb ce qu'il ne peut comprendre :  
 Et long-temps ce grand homme eut peine à contenir  
 Une indiscrette ardeur qui cherche à le ternir ;  
 Sa rare modestie égaloit son mérite.

CAONABO, changé, lui-même sollicite  
 Ce Héros & les siens à venir dans sa Cour,  
 Se refaire à loisir des fatigues du jour.  
 Il offre ses Palais, son Pays, ses richesses,  
 Veut tout abandonner, & même ses maîtresses :  
 Il n'a plus rien à lui ; tout est à l'Étranger ;  
 Heureux qu'il veuille bien avec lui partager !  
 Colomb, en homme adroit, le flatte, le console,  
 Feint de ne rien vouloir, en donne sa parole,  
 Sûr que c'est le moyen de gagner tous les cœurs,  
 Et d'obtenir par-là de plus grandes faveurs :  
 Il fait que l'intérêt est un vice nuisible,  
 Quand sous ses vrais dehors, il se rend trop sensible :  
 Mais qu'il n'est plus aux yeux un objet détesté,  
 Dès qu'il a mis un voile à sa difformité.  
 Tant d'adresse valut à la troupe étrangère  
 Beaucoup plus de succès qu'un projet téméraire.

CE Cacique, en public, vif, fier, impétueux,  
 N'étoit chez lui qu'un Roi tendre, voluptueux.  
 Le plaisir, qui souvent amollit le courage,  
 S'étoit acquis des droits dans cette Cour sauvage.  
 Quoique la barbarie y parût presque en tout,  
 On y voyoit, pourtant, régner un certain goût :  
 L'Amour qui s'y glissoit, mais dénué des graces,

En avoit conservé quelques légères traces ;  
 La volupté pour nous a toujours des appas ,  
 Et la grossièreté ne la dépare pas :  
 C'est un piège tendu pour l'humaine foiblesse ,  
 Qui trouble la raison , lors même qu'il la blesse ;  
 Il en faut une , hélas ! au-dessus du commun ,  
 Pour sauver sa vertu de ce piège importun .  
 Notre Héros fut seul à s'en pouvoir défendre ,  
 Et rien ne put jamais le forcer à se rendre ,

Le repos de la nuit & son obscurité ,  
 Arrêterent un peu la curiosité .  
 Nos gens de toutes parts jetoient un œil avide ,  
 Et la cupidité leur tenoit lieu de guide .  
 A la vive lueur de flambeaux naturels ,  
 Ils jugerent ces lieux plus faits pour des mortels ;  
 Leurs yeux étoient frappés par un air d'opulence ,  
 Qui leur fit concevoir , au moins de l'espérance .  
 Auprès du triste endroit qu'ils venoient de quitter ,  
 Et que Goacanaric leur faisoit habiter ,  
 Celui-ci leur sembla revêtu des trophées  
 Que l'on s'est figuré dans les Palais des Fées .  
 Mais ; pour être en effet beaucoup mieux entendu ,  
 L'or seul donnoit du lustre au Palais prétendu ,

La Courière du jour , cette étoile brillante  
 Qui devance le char de l'Aurore éclatante ,  
 Annonçoit que déjà les ombres de la nuit  
 Alloient céder la place à l'Astre qui leur nuit .  
 Les Espagnols , pressés d'un desir intraitable ,

En trouverent l'attrait au sommeil préférable :  
 Tous voulurent veiller ; & jamais l'Amiral  
 Ne put vaincre un espoir qui lui sembloit fatal.  
 Il fallut avec eux passer la nuit entière ,  
 Sans prendre de repos , sans fermer la paupière :  
 Mais avaricieux goûta-t-il le sommeil ?  
 Il appréhende trop un funeste réveil !  
 La clarté vient enfin réjouir nos Avarés ,  
 Montrer , de tous côtés , les trésors les plus rares ,  
 L'or , répandu par-tout avec profusion ,  
 Paroissoit au-dessus de toute fiction ;  
 Encor brut , & sortant des mains de la nature ,  
 Il sembloit remplacer la pierre la plus dure :  
 Aux usages reçus chez ce Peuple géant ,  
 Dont l'industrie encor tenoit trop au néant ,  
 Il étoit employé d'une manière unique ,  
 Qui déceloit le goût , l'esprit le plus rustique.  
 Ce qui chez nous est pierre , ou de bois , ou de fer ,  
 N'étoit ici formé que d'un métal si cher ;  
 Et , par un riche accord , dans le moindre ustensile  
 On voyoit réunis l'agréable & l'utile.  
 La grossière façon de ces meubles nouveaux  
 N'en cachoit point le prix à tous nos Matelots :  
 Ils convoitoient , d'un cœur que l'intérêt domine ,  
 Ces meubles précieux où leur esprit s'obstine .

SANS le respect qu'ils ont pour leur sage Amiral ,  
 Ils se seroient jetés sur ce riche métal ;  
 Et , comme des voleurs qui bravent tout asyle ,  
 Ils eussent fait main-basse en ce beau domicile .

La prudence du Chef contient leur noir projet,  
 Les fit même rougir d'un odieux objet:  
 Car que ne peut toujours l'autorité du Maître  
 Qui fait par des vertus se faire reconnoître?  
 Un moyen plus honnête, & dont il leur fit part,  
 Devoit les entichir, peut-être un peu plus tard;  
 Mais ils n'auroient alors nul reproche à se faire,  
 Et c'est ce que Colomb sut rendre nécessaire.

Dès que le jour paroît, Caona'o flatté  
 De voir des gens chez lui dont il est enchanté,  
 Qu'il craint peut-être encor autant qu'il les admire,  
 Et voulant par des soins conserver son Empire,  
 Pour gagner l'amitié de ces hommes divins,  
 Fait jouer des ressorts presque toujours certains.  
 Les plaisirs sensuels, dont il connoît la route,  
 Et le charme attrayant, & les risques sans doute,  
 Semés par lui de fleurs vinrent à son secours,  
 Et lui valurent mieux que les meilleurs discours:  
 Par eux il vint à bout de mériter l'estime  
 De gens dont nous portons aujourd'hui tout le crime,  
 Qu'il eut l'art d'attirer dans d'infemales eaux  
 Où l'Europe a puisé les plus horribles maux.

Tout ce que le Monarque a de plus magnifique  
 Entre dans le dessein où ce Prince s'applique:  
 Son trésor est vidé, pour imposer aux yeux  
 De tous ces étrangers qu'il égaloit aux Dieux.  
 Un repas fut servi; non dans des plats de terre,  
 A la Cour de ce Roi l'on n'en connoissoit guere;

Mais sur de l'or tout pur, que des bras forts, nerveux,  
 Aplatissoient à froid d'un travail merveilleux :  
 Ce n'étoient que des grains produits par la nature,  
 De diverse grosseur, & de toute mesure (1) :  
 Le croira-t-on ? un seul embrassoit dans son sein,  
 Cet animal entier, cru jadis si mal-sain,  
 Dont l'Orient encor ne fait aucun usage,  
 Trompé par un abus fomenté d'âge en âge (2) ;  
 L'erreur, dans tous les temps, établie une fois  
 Résiste à la raison dont elle éteint les droits !  
 Nos Castillans surpris d'un si rare spectacle,  
 Ne pouvoient s'empêcher de crier *au miracle* ;  
 Et, dupes du prestige, ils en trouvoient les mets  
 Au-dessus, mille fois, de ce qui fut jamais.

CEPENDANT ces ragoûts, ces mets étoient les mêmes  
 Qui les avoient plongé dans des travers extrêmes,  
 Chez cet autre Cacique où tant de pauvreté  
 Refroidit tout-à-coup leur sensibilité :  
 Trop ordinaire effet des passions trop vives,  
 Sous qui nos facultés sont libres ou captives !  
 Bien plus maître de lui, Colomb s'observa mieux ;  
 Il lui falloit tromper ces Peuples curieux,  
 Paroître indifférent sur de telles richesses  
 Pour mieux les amener à servir nos foiblesses.

---

(1) Les Insulaires de l'Isle Espagnole ignoroient l'art de fondre les métaux ; en sorte qu'ils ne faisoient qu'applatir les grains d'or qu'ils trouvoient : le P. Charlevoix, d'après les Ecrivains Espagnols, fait mention d'un grain d'or qui étoit prodigieux.

(2) Le Cochon, animal immonde.

Il croyoit dangereux de laisser entrevoir  
Un motif si peu propre à leur faire un devoir ;  
Persuadé d'ailleurs, qu'il lui setoit facile  
De manier l'esprit du Barbare docile.  
Ah ! s'il eût deviné les malheurs d'un séjour  
Qui deviendroit fatal à l'Europe à son tour ;  
Qui, du sang le plus pur y corrompant la masse,  
Nous jetteroit depuis de disgrâce en disgrâce,  
D'une santé robuste altérant les ressorts,  
Nuiroit à la nature en dérangeant nos corps ?  
Qu'il se fût bien gardé d'une telle demeure,  
Dont l'Univers gémit, qu'il déplore à toute heure !  
La peste a beaucoup moins ravagé de climats ;  
Elle respecte ceux où regnent les frimats,

J'AI peint Caonabo voluptueux, sensible,  
Aux charmes de l'Amour montrant un cœur flexible.  
Tout vieillard qu'il étoit, cent beautés tous les jours,  
Paroïsoient à sa vue étalant leurs atours :  
Pour exciter en lui les passions tardives,  
Elles venoient briller par des danses lascives ;  
Tout ce qu'ont de grossier les plaisirs séduisants,  
Étoit mis à profit pour remuer ses sens ;  
La mollesse, les tons, le chant, les airs lubriques,  
Ne rappelloient que trop ces mœurs Aïatiques  
Que la pudeur condamne, & que défend l'honneur,  
Mais qui n'en ont pas moins un attrait suborneur.  
Il voulut à nos gens, trop aisés à séduire,  
Faire part d'un plaisir qui les devoit détruire,  
Et qui, par un poison si funeste à jamais,

Met au jour les témoins de nos honteux excès.  
 Mais peut-être le Ciel, pour punir des coupables,  
 Permet-il ce fléau qui nous rend misérables,  
 Pour attacher un frein au désordre moral  
 Dont le profond secret n'étoit pas moins un mal ?  
 Si ce furent, grand Dieu, de salutaires gages ?  
 Nous en sommes punis, sans devenir plus sages !

Sur la fin du repas, nos convives joyeux  
 Apperçoivent entrer ce cortège nombreux.  
 La nouveauté, d'abord, leur fait faire silence :  
 Bientôt après, le cœur se mêle à la cadence ;  
 En un instant vaincus, ils se livrent aux fers  
 Dont on ressent encor les aiguillons amers.  
 La licence devint un vrai libertinage,  
 Qu'un Chef moins criminel flattoit de son suffrage.  
 Il n'est plus de respect. En vain notre Héros,  
 Dont le pudique front rougissoit à propos,  
 Voulut faire valoir le poids des bienséances,  
 Et remonter aux fiens toutes les conséquences.  
 Sa voix n'est plus, pour eux, celle d'un Chef prudent,  
 Elle paroît l'effet d'un zèle trop ardent :  
 Plus il veut retenir une folle entreprise,  
 Plus, sans vouloir l'entendre, il voit qu'on le méprise.  
 Pour n'être pas témoin de leurs écarts honteux,  
 Il sort, & va porter ses pas loin de ces lieux.

MAIS, au même moment qu'on le voit disparaître,  
 Tant la vertu, par-tout, fait se faire connoître !  
 On cessa des plaisirs capables d'alarmer

Un cœur trop délicat pour s'en laisser charmer.  
Ce retour si subit, ce rare sacrifice  
N'étoit dans nos Marins qu'un adroit artifice,  
Pour jouir plus long-temps des attraits séducteurs,  
Qui venoient d'enchanter, de suborner leurs cœurs.

Toujours plein de la Loi qu'il prêche à ces Contrées,  
Notre Amiral n'admet que des mœurs épurées:  
Il rejetoit bien loin ces adoucissements  
Qui viennent à l'appui de nos égarements;  
Aussi, ce fut en vain que sa troupe perfide  
Entreprit de fléchir un censeur si rigide.  
Vainement, pour séduire un moment sa raison,  
Voulut-elle essayer sur un dangereux ton,  
De lui faire comprendre en de telles matières,  
Combien il convenoit d'adoucir ses manières:  
Que, pour s'établir mieux à la Cour de ce Roi,  
Qui faisoit du plaisir sa principale loi,  
Il lui falloit fermer les yeux sur des foiblesses,  
Que suivroient à coup sûr les plus grandes largesses. —

ALLEZ, leur répondit ce sage Conducteur;  
Pratiquez encor plus & le crime & l'horreur,  
Scélérats! ajoutez le viol & l'inceste,  
Au brigandage affreux qu'en vos cœurs je déteste.  
Ne vous épargnez point. Donnez à l'Univers  
Un exemple frappant de vos lâches travers:  
Qu'on apprenne bientôt, quelles sont les tempêtes  
Que vous vous apprêtez en ces riches conquêtes,  
Je lis dans l'avenir, jusqu'où vos descendants

Porteront le désordre & leurs regnes sanglants ;  
 Que rien n'effacera les honteuses manies  
 D'y suivre aveuglément toutes ses fantaisies ;  
 Et qu'il doit résulter de ces fâcheux excès ,  
 Des maux qui passeront encor tous vos souhaits,  
 Périront , juste Ciel , des richesses infames  
 Dont le trompeur éclat va corrompre nos ames !  
 C'est acheter trop cher , c'est mettre à trop haut prix,  
 Ce funeste présent dont nos yeux sont épris.  
 Que ne prévois-je pas ? Quelle source fatale  
 Va désormais s'ouvrir à notre ardeur brutale !  
 Hélas ! qui venons-nous prêcher en ces déserts ;  
 Est-ce le Roi du Ciel , ou celui des Enfers ? —

COLOMB s'étoit servi d'un ton si pathétique ,  
 Qu'à l'instant on vit naître un air mélancolique  
 Sur des fronts jusques-là livrés à la gaieté ,  
 Où l'Amour , de ses traits peignoit la volupté.  
 On ne résiste point au vertueux langage  
 Qui , sur le vice même , exerce un libre usage ,  
 Et de remords secrets emplissant notre cœur ,  
 Pour un heureux moment s'en rend au moins vainqueur :  
 Mais tel est le destin de la nature humaine ,  
 Qu'aussi-tôt , vers le mal , un penchant nous ramene ?  
 Inutile promesse & remords superflus !  
 On lui promet en vain de n'y revenir plus ;  
 Le désordre s'accrut , avec plus de licences ,  
 Que l'on fut d'autant mieux sauver les apparences.

*Fin du dix-huitième Chant.*


 ARGUMENT

DU

## DIX-NEUVIEME CHANT.

**L**E vertueux Colomb tâche, en vain, de corriger cette Cour vicieuse ; ses gens détournent secrètement le bien qu'il y veut faire : ils parviennent à le séduire lui-même en apparence. Caonabo avoit plusieurs enfans, une fille entr'autres, qu'il destinoit à lui succéder. Cette Princesse, qui possède toutes les qualités du cœur & de l'esprit, est avec cela d'une figure charmante. L'Amiral s'attache à elle dans le dessein de la rendre Chrétienne. Elle le goûte également, & le prie de l'instruire de toutes les connoissances qu'elle ignoroit. L'Amour se mit de la partie ; leurs liaisons devinrent bientôt suspectes, sans qu'il se passât rien de criminel entr'eux. Caonabo veut la marier avec l'Amiral, qui ne peut accepter cette alliance, étant marié en Europe. Ses gens empêchent qu'il n'en informe le pere ni la fille, & l'engagent à dissimuler. Cet incident donne lieu à un événement tragique. Tandis qu'on s'occupe de plaisirs à la Cour du Cacique, il arrive qu'un Amant de la Princesse prend ombrage de Colomb ; qu'il parcourt les terres de Caonabo, brûlant & saccageant tout. Armée d'Espagnols & de Sauvages qui marche contre lui,

*La Princesse veut en être ; elle paroît à la tête de ses femmes , le Carquois sur l'épaule. L'Amiral combat le jeune Cacique , & met fin à cette courte guerre en le terrassant. Il lui accorde la vie , mais n'en fait qu'un ingrat.*



## CHANT XIX.

CE n'étoit point assez, pour le sage Amiral,  
 D'avoir prêché ses gens sur un sort si fatal ;  
 Mais il voulut détruire un exemple funeste,  
 Cent fois plus dangereux , que n'est l'horrible peste.  
 Pour la Religion dont il a la faveur,  
 Colomb sent ranimer son zele & sa ferveur:  
 Et, sans perdre de temps , au Monarque barbare  
 Il peint le précipice où son ame s'égare ,  
 Lui fait honte tout haut, en présence des siens,  
 De se laisser surprendre à d'indignes liens.

LE Sauvage eût goûté cette morale pure,  
 Qui déjà dans son ame élève du murmure,  
 Qui plaît même , au milieu des plus grands attentats,  
 Et pour le vicieux ne manque point d'appas :  
 Mais , ô triste retour des choses de la Terre !  
 Nos Chrétiens corrompus lui livrerent la guerre ;  
 Vendus secrètement à l'impudicité,  
 Ils surent profiter de sa simplicité ,

Étouffer en son cœur le germe inestimable  
 D'où naît presque toujours un sentiment aimable,  
 Et par où la vertu, triomphant à son tour,  
 Convainc enfin l'esprit de son solide amour.

POUR mettre mieux le comble à leurs sourdes pratiques,  
 Ils osent employer des ressorts politiques:  
 L'utilité, d'abord, en paroît le motif;  
 Le Héros, quelque temps à leur plaisir attentif,  
 Ne comprit point assez le but qu'on se propose  
 Et de maux infinis faillit être la cause.

PARMI nombre d'enfants élevés avec soin,  
 Et dont, avec plaisir, Colomb fut le témoin;  
 A la Cour de ce Roi, sous le nom de barbare,  
 Brilloit, à tous égards, la beauté la plus rare:  
 En fille du Cacique instruite à gouverner,  
 De nos talents divers elle voulut s'orner.  
 Son esprit étoit fait, pour surpasser encore  
 La finesse des traits qu'en elle on vit éclore:  
 Vrai chef-d'œuvre des Cieux, on ne pouvoit la voir;  
 Sans éprouver en soi cet absolu pouvoir  
 Qui maîtrise nos cœurs, les brûle, les consume,  
 Par des feux dévorants que sans cesse il rallume.  
 L'éclat de ses beaux yeux eût séduit la raison,  
 Et porté jusqu'au cœur son dangereux poison,  
 Sans le secours puissant que Colomb sentit naître  
 Dans une ame déjà dont il n'étoit plus maître.  
 D'abord, un feu glissé sous des appas trompeurs,  
 Lui déguisa long-temps l'objet de ses terreurs:

Dans des soins pressés, propres à le séduire,  
 Il ne crut découvrir qu'un desir de s'instruire;  
 Mais l'Amour, se cachant sous ces simples dehors,  
 N'en est que plus à craindre & redouble d'efforts!

NOTRE Amiral s'attache à la jeune Indienne,  
 Dans l'unique dessein d'en faire une Chrétienne,  
 Un motif, aussi pur, devoit-il enfanter  
 L'excès des maux affreux qu'on en vit résulter!  
 Hé quoi! la pureté des ames charitables  
 Peut donc dégénérer en des travers coupables?  
 De l'homme, par ce trait, humilions l'orgueil;  
 De fleurs presque toujours il couvre son cercueil!  
 Colomb, admirateur des dons que la nature  
 Avoit dans ce beau corps versés avec usure,  
 Mais beaucoup plus touché des charmes d'un esprit  
 Pour qui rien de trop fort n'avoit été produit,  
 Se livroit, tout entier, à la douceur d'entendre  
 La Princesse épuiser tous les sujets d'apprendre,  
 Jamais lassé d'ouïr les leçons du Héros,  
 Elle ne vouloit perdre aucun de ses propos;  
 Et, du matin au soir recueillant ses sentences,  
 Son esprit nourrissoit de funestes semences.  
 L'Amour, comme un serpent, se cache sous les fleurs,  
 Et bientôt il lui fit ressentir ses ardeurs.  
 Les gens de l'Amiral, plus que lui faits au crime,  
 Dessillèrent ses yeux sur ce nouvel abîme;  
 Non pour l'en détourner, mais pour tirer parti  
 De cet événement dont il fut averti.  
 Bien sûr de ne jamais donner sur lui de prise,

De ne point consommer cette folle entreprise,  
 Colomb ne se prêtoit à leurs conseils honteux,  
 Que pour mieux réussir dans des projets douteux,  
 Mais il paya bien cher sa fausse complaisance,  
 Le Ciel lui fit sentir toute son imprudence.

LA Cour du Roi sauvage en prit un nouveau jour,  
 Tout n'est-il pas de droit embelli par l'Amour?  
 Le vernis qu'il répand sur toute la nature,  
 Aux plus champêtres lieux sert souvent de parure,  
 Il est l'ame de tout. Il brille d'un éclat  
 Qui change la pâleur en un vif incarnat;  
 D'un mouvement subit, mais incompréhensible,  
 A la stupidité, triste, morne, insensible,  
 Il procure cet air qu'anime un feu divin:  
 Aussi, jamais l'Amour n'entreprend rien en vain!  
 Les animaux grossiers éprouvent sa puissance.  
 Il préside à nos jeux comme à notre naissance.  
 Par-tout il est présent, &, sous des noms divers,  
 Souffle cette chaleur qui peuple l'Univers.  
 Le malheur est qu'ainsi que le venin se glisse,  
 Empruntant quelquefois le goût de la réglisse,  
 Il nous porte la mort sous un aspect riant;  
 Ce qui devrait toujours nous le rendre effrayant.

CAONABO, charmé de voir dans sa famille  
 Croître un tel rejeton, adoroit cette fille;  
 Et, quoique le Barbare aimât tous ses enfants,  
 Cependant celle-ci captivoit plus ses sens:  
 A succéder un jour il l'avoit destinée.

Il vouloit à Colomb l'unit par l'hyménée;  
 Certain de faire un choix dont il s'applaudiroit,  
 Et que nul, désormais, ne le contrediroit.  
 L'Amiral marié, fidele à ses promesses,  
 Recevoit à regret de si vives tendresses;  
 Son cœur y répugnoit. Sous ombre d'épouser,  
 De ce Peuple crédule il craignoit d'abuser,  
 De donner lieu, peut-être, à sa troupe infidelle,  
 D'étancher à loisir une soif criminelle.  
 L'honnête homme se fait des scrupules de tout;  
 L'apparence du mal suffit à son dégoût:  
 Mais un secret penchant, dont il ne se défie,  
 Porte souvent atteinte à sa philosophie;  
 Et, sans qu'il le soupçonne, entr'ouvre sous ses pas  
 L'abîme, dont d'abord il ne se doutoit pas.  
 Colomb auroit subi cette haute infortune,  
 Qui n'est dans ce bas-monde, hélas! que trop commune,  
 Si, contre cet écueil où l'on voit échoués  
 Tant de dignes mortels nés pour être loués,  
 Un céleste pouvoir, qui forme le vrai sage,  
 N'eût sauvé sa vertu de ce fatal naufrage.

D'UN aussi grand revers naquit le plus grand bien;  
 Colomb s'y ménagea le plus ferme soutien,  
 Et le goût que pour lui fut prendre la Princesse,  
 Servit aux Espagnols, les combla de richesse;  
 Ou, pour mieux dire encor, ce fut sur cet amour,  
 Qu'ils fonderent l'espoir d'un plus heureux retour.

LA Princesse, en amante & généreuse & tendre,

Se livra, sans réserve, au goût qu'on lui vit prendre :  
 Sans être Européane, & sans favoir comment  
 Doit se conduire en tout l'Amante avec l'Amant,  
 Ignorant jusqu'au nom que portent ces souplesses,  
 Qui chez nous sont un art déduit de nos foibleffes,  
 N'écoutant, en un mot, qu'un desir naturel ;  
 Elle fit, pour s'unir au plus rare mortel,  
 Ce qu'auroit fait ailleurs l'Amante la plus vive,  
 Pour suivre un sentiment, le goût qui la captive.  
 Que l'Amour est un maître adroit, industrieux !  
 Il étend ici-bas ses soins ingénieux,  
 Et nul dans la nature, exempt de ses amorces,  
 Ne peut rien opposer au-dessus de ses forces.  
 Qui n'a-t-il point vaincu, dans ce vaste Univers ?  
 La vertu la plus pure est soumise à ses fers.  
 Justifions Colomb, qui n'a pu s'en défendre :  
 Quel mortel, assez fort, oseroit l'en reprendre !

Occupé sans relâche à la voir par état :  
 Est-il donc surprenant qu'enfin il succombât ?  
 Sans s'en appercevoir, bientôt à la Princesse  
 Ce grand homme rendit tendresse pour tendresse ;  
 Enchanté des progrès que son esprit faisoit,  
 Comme en son propre ouvrage il ne s'y complaisoit,  
 Que pour en admirer toute l'adresse unie  
 A la fécondité du plus mâle génie.  
 Mais, à ce premier soin, succéda malgré lui,  
 Un plaisir qui devint une source d'ennui :  
 Seul à seul avec elle, & dans le tête-à-tête,  
 Empressé par devoir à suivre sa conquête,

Il se prit aux filets que l'Amour lui tendoit,  
Et poussa des soupirs tels qu'on les lui rendoit.

SANS se l'imaginer, le Héros le plus sage  
S'accoutuma long-temps à ce dur esclavage,  
Refferrant des liens qu'il eût trop tôt rompus,  
Si plutôt, par malheur, il les avoit connus:  
Il n'en eût que plus tard achevé l'entreprise  
Qui devoit de l'Europe exciter la surprise.

Sous le nom de Zémès, les Esprits infernaux  
Disposoient à leur gré de ces Peuples brutaux;  
Ils en étoient les Dieux par des feintes magiques,  
Et surprenoient souvent leurs ames frénétiques:  
A la crédulité mesurant leur pouvoir,  
Tout étoit jusques-là facile à décevoir.  
Depuis que l'Espagnol avoit paru dans l'Isle,  
La ruse devenoit un peu plus difficile;  
Il fallut recourir à des moyens certains:  
Les seules passions en ouvroient les chemins.  
Ce fut donc vers ce but, leur unique espérance,  
Que les Démon's confus tournerent leur puissance.

TANDIS que nos Amants jouissoient du bonheur  
D'entretenir ainsi leur mutuelle ardeur,  
Un bruit inopiné mit ces lieux en alarmes,  
Et l'on s'y vit contraint de reprendre les armes.

UN Cacique voisin, jeune, présomptueux,  
Jusques à la Princesse avoit porté ses vœux:

De ses charmes épris, sans jamais en rien dire,  
Il avoit dans son cœur renfermé son martyre;  
Attendant le moment favorable à ses soins,  
Pour pouvoir à ses yeux s'expliquer sans témoins.  
Dès qu'il fut le projet de l'hymen qui s'apprête,  
Il ne crut pas devoir en attendre la fête,  
Et la témérité, dirigeant tous ses pas,  
Fit voler devant lui l'horreur & le trépas.  
Ce jeune audacieux, plein d'un bouillant courage,  
Semoit aux environs les effets de sa rage;  
A la tête des siens, courants de tous côtés,  
Rien n'étoit à l'abri de tant de cruautés.  
Il fallut, au plutôt, réprimer son audace,  
Sans savoir le sujet d'une telle menace,  
Ni pourquoi ce Cacique, en un premier transport,  
Portoit, de toutes parts, & la flamme, & la mort:  
Qu'on étoit éloigné d'en soupçonner la cause!  
Le Roi, pour le punir, sur le champ se dispose.  
Mais Colomb, disputant cette gloire avec lui,  
Prétend être le seul à marcher aujourd'hui;  
Il veut avec ses gens terminer cette guerre,  
Sûr qu'il la finira par ses coups de tonnerre.  
Il ne put rien gagner sur cet esprit fougueux;  
Savages, Étrangers se joignirent entr'eux,  
Afin d'aller ensemble, en leur juste colere,  
Exterminer bientôt ce jeune téméraire.  
Il n'en falloit pas tant, pour en venir à bout:  
Avec ses Espagnols Colomb eût fini tout.  
Mais, s'il fut étonné de cet excès de zele,  
Il le fut encor plus, d'une ardeur trop nouvelle;

Pour que son cœur déjà blessé par tant d'attraits,  
Ne sentît point le coup porté par d'autres traits.

LA Princesse, malgré tout ce qu'il peut lui dire,  
Suivant les mouvements d'un cœur qui ne soupire  
Que pour voler après cet Amant adoré,  
Maîtresse d'en flatter le penchant à son gré,  
Et ne connoissant point ces dures bienséances  
Qui gênent parmi nous de douces espérances,  
Se livrant toute entière au feu qu'elle ressent,  
Du pouvoir de l'Amour fit un essai plaisant.  
Comme on alloit partir, & que l'air en résonne,  
Elle parut soudain en nouvelle Amazone,  
Ayant sur son épaule un superbe Carquois  
Qui se montrait aux yeux pour la première fois :  
Ses esclaves suivoient, pareillement armées,  
Et toutes du combat sembloient être charmées :  
On eût dit, à les voir dans cet état guerrier,  
Qu'elles avoient déjà cueilli plus d'un laurier,  
Et que, dans les hasards où courent seuls les hommes,  
Elles l'emporteroient sur tous tant que nous sommes.  
Ainsi ce sexe tendre, & foible, & délicat,  
Se pare, quand il veut, des vertus du soldat ;  
Le courage se joint à ses graces divines,  
Et, s'il est des Héros, il est des Héroïnes ?  
Mais, si cette Milice avoit de la fierté,  
Son Chef brilloit sur-tout, d'un air de majesté  
Dont les yeux ne pouvoient soutenir la noblesse,  
Et que Colomb en prit beaucoup plus de tendresse !  
Vainement voulut-il se le dissimuler ;

Il aimoit trop, hélas ! pour le pouvoit céler ;  
 Et, d'une & d'autre part, Étrangers & Sauvages  
 Lisent, combien en eux l'Amour fait de ravages.  
 De cette troupe chere il vouloit prendre soin ;  
 Sans en être inquiet il n'alloit jamais loin :  
 A veiller ce dépôt, appliquant son étude,  
 Il n'apporta jamais autant d'exactitude.  
 Ses gens, de leur côté, moins innocents que lui,  
 Mais craignant ses regards qui leur eussent trop nuï,  
 Se prêtoient volontiers au trouble de son ame,  
 Et tiroient mieux parti d'une coupable flamme :  
 L'innocence est tranquille & n'a point de soupçons,  
 On la trompe aisément, quoiqu'elle ait de leçons ;  
 De cette soldatesque ils ne s'écartoient gueres,  
 Et la nuit, à coup sûr, cachoit bien des mysteres.

LES Zémès, acharnés à se venger sur nous  
 De tout ce que le Ciel frappoit contr'eux de coups,  
 Trouvoient, sans contredit, l'occasion trop belle  
 De faire à l'Univers une plaie éternelle !  
 Ils auroient bien voulu séduire l'Amiral,  
 Lui faire partager un destin si fatal ;  
 Mais on devoit user de plus de retenue :  
 Sa vertu le gardoit, elle étoit reconnue.  
 Et, pour l'attaquer mieux, jaloux de son repos,  
 Ils soufflent contre lui la haine & les complots,  
 Dans le cœur du Cacique, à leurs desseins utile,  
 Versent tout le venin que la rage distile.

BIENTÔT ON RENCONTRA LE FAROUCHE ENNEMI,

Qui n'avoit point semé la terreur à demi :  
 Par-tout où le dépit attira sa présence ,  
 On ne voyoit que fruits d'une affreuse insolence ;  
 Des villages déserts, un Pays dévasté ,  
 C'étoit l'échantillon de sa férocité.  
 De corps encor fumants la terre étoit couverte !  
 L'humanité souffroit de cette horrible perte ,  
 Sans qu'on pût deviner, quel important sujet  
 Avoit ainsi produit le plus terrible objet !  
 Caonabo jura d'immoler sa victime ,  
 Et de sacrifier l'auteur d'un pareil crime.  
 Il l'eût effectué. Mais l'Amiral, plus doux ,  
 Devenu son vainqueur, fut calmer ce courroux.

IL n'est rien que l'Amour ne nous fasse entreprendre.  
 Combien a-t-il réduit de Royaumes en cendre ?  
 Si le jeune Cacique eût été secondé,  
 D'un déluge de maux il auroit inondé  
 Les États où devoit régner cette Princesse ,  
 Si digne d'être aimée avec délicatesse !  
 Ses Guerriers n'eurent point la même ardeur que lui :  
 Le flambeau de l'Amour pour eux n'avoit pas lui.  
 En voyant approcher la cohorte étrangère ,  
 Ils se mettent à fuir d'une course légère.  
 Lui seul, désespéré, se lance à l'Amiral ;  
 A son air, on eût dû reconnoître un rival !  
 Pour triompher bientôt sa main est déjà prête ;  
 Il leve sur Colomb un puissant *casse-tête* :  
 Mais le coup détourné, d'un bras plus vigoureux  
 L'Amiral renversa ce Prince malheureux :

Rends-toi, lui cria-t-il ; maintenant sans défense,  
Tu ne saurois long-temps me faire résistance ;  
Je te répons de tout : ne crains rien désormais,  
Je te quitte , en un mot , du prix de tes forfaits :  
Compte sur ma parole , & vis ; mais sois plus sage. —

AH ! cruel ! répondit cet amoureux Sauvage ;  
Entrepris sur mes jours tout ce que tu voudras :  
Je meurs avec plaisir ; mais ne m'outrage pas ;  
Je n'ai rien fait ici , que je ne dusse faire.  
Que n'ai-je , dans tes flancs , assouvi ma colere !  
Voilà quel eût été le but de mes souhaits ;  
Enfin , voilà pourquoi j'armai tous mes sujets.  
Crains tout de ma fureur.... Il en dit davantage :  
Sa bouche exprimoit bien tout l'excès de sa rage.  
Un lion furieux , que blessent des Chasseurs ,  
Jamais , en rugissant , ne peint mieux ses douleurs.  
On se jeta sur lui. Colomb ne put entendre  
Le reste d'un discours qu'il dédaigna d'apprendre ;  
Ce Héros , satisfait de l'avoir terrassé ,  
S'applaudissoit du sang qu'il n'avoit point versé :  
La modération est le devoir du sage ,  
Et n'a jamais servi que de lustre au courage ;  
Quand la férocité dégrade les Vainqueurs ,  
La générosité leur gagne tous les cœurs.  
Mais , pour mieux consommer son rare sacrifice ,  
Il courut du Monarque appaiser la justice.

ON ignoroit encor le prétexte du mal  
Que venoit de produire un instant si fatal :

Pour en savoir la cause, on mande le Cacique;  
Et voici dans quels mots le Barbare s'explique.

JE veux, Caonabo, t'informer d'un secret,  
Sur quoi je n'ai peut-être été que trop discret;  
Et c'est là tout mon tort, la faute que j'ai faite!  
Punis-m'en à ton gré; jouis de ma défaite.  
J'aime ta fille. Hélas! d'où vient ai-je attendu  
Un temps, pour le lui dire, où je me vois perdu?  
Regarde dans ses yeux le trait qui m'est funeste.  
Le plaisir de la voir est tout ce qui me reste.  
Quels que soient les tourments qu'on me fera souffrir,  
Du moins l'aurai-je vue avant que de mourir;  
Un aussi grand bonheur soulagera mes peines!  
Je n'avois que voulu rompre d'étranges chaînes,  
Que, sans y réfléchir, ton aveugle bonté  
Nous donne en cet hymen justement détesté.  
Mais, si j'ai sur les tiens exercé ma vengeance,  
J'en voulois moins à toi, qu'à ton extravagance,  
Et mon intention étoit d'exterminer  
Ces étrangers venus exprès pour dominer.  
Mes foibles compagnons ont mal servi ma haine;  
Je tombe sous le poids du destin qui m'enchaîne:  
Heureux! si j'avois pu, succombant sous le sort,  
A leur indigne Chef porter au moins la mort!  
Pour un si beau motif implorant ta famille,  
Votre libérateur, & celui de ta fille,  
Tu me verrois alors, pour vivre son époux,  
Faire tout; te prier, embrasser ses genoux.  
Mais, puisque mon malheur me destine au supplice,

Sans avoir réussi, qu'il faut que je périsse,  
Commande promptement: ordonne mon trépas:  
Plus content de mourir, je ne supplîrai pas. —

UN propos si fougueux étonna l'assemblée.  
La Princesse en parut quelques instants troublée,  
L'Amiral fut atteint d'un mouvement jaloux.  
Le Roi fit éclater un violent courroux.  
Selon leurs intérêts, marqués sur les visages,  
On vit diversement chacun des personnages  
Jouer, dans cette scène, un rôle singulier.  
Le pere révolté lui parla le premier. —

DE quel front portas-tu tes vœux jusqu'à ma fille,  
Sans consulter les droits que j'ai sur ma famille?  
Est-ce toi qui la règle? & faut-il qu'à tes pieds,  
Et mes enfants & moi, soyons humiliés?  
Insensé! n'ai-je pu faire le choix d'un gendre,  
Sans essuyer les maux que tu viens de répandre?  
Accabler mes Sujets, désoler ce séjour,  
Est-ce un crime que puisse excuser ton amour?  
Oses-tu te vanter d'une telle imprudence!  
As-tu jamais pu croire adoucir ma vengeance!  
Va, si je n'écoutois que mon ressentiment,  
Tu n'éviterois point un rude châtement.  
Mais, en remerciant l'Étranger que tu braves,  
Je veux que l'on te voie au rang de ses esclaves:  
Je t'abandonne à lui; plus généreux que toi  
Pour garantir tes jours il engagea ma foi.  
Tu fus son prisonnier, qu'il devienne ton Maître;

En le voyant de près, sâche mieux le connoître. —  
Ainsi Caonabo termina son discours.

LA Princesse parla dans des termes plus courts,  
Avec une bonté, d'un ton si plein de charmes,  
Que tous les spectateurs en versèrent des larmes : —  
Cacique, lui dit-elle, écoute la raison,  
Et déteste à jamais ta noire trahison ;  
Étoit-ce le moyen par où tu pensois plaire ?  
Je t'aurois abhorré ! crois-le, je suis sincère.  
Il me faut, pour former un si tendre lien,  
De nobles sentiments, un cœur tel que le mien.  
Quant à moi je t'excuse, & veux bien te le dire,  
Sans craindre d'offenser l'honneur de cet Empire. —

ENSUITE l'Amiral, touché d'un sort si doux,  
Et remis à l'instant de son transport jaloux,  
Pour ne céder en rien à l'auguste Princesse,  
A cet infortuné prodigua sa tendresse : —  
Loin d'insulter, dit-il, au revers qui t'aigrit,  
Juge de l'ascendant que j'ai sur mon esprit ;  
Malgré l'emportement où le tien s'abandonne,  
Quand ma Religion veut que je te pardonne,  
J'obéis avec joie ; & , pour te le prouver,  
Sois libre. Donne-moi la main pour achever.  
Avec toi, j'entends faire une étroite alliance ;  
Vivons amis : que rien n'altère la constance  
Que nous nous jurerons en ce même moment ;  
Je veux bien le premier t'en faire le serment.  
Ne crois pas qu'à tes feux jamais Colomb s'oppose.

Du malheur qui te suit, il n'est rien moins que cause.  
 S'il dépendoit de lui de remplir tous tes vœux,  
 Sois sûr que, dès ce jour, tu te verrois heureux.  
 Ne va point présumer que jamais Colomb change :  
 C'est ainsi que j'agis, & qu'un Chrétien se venge. —

L'UNION fut jurée, & l'Amiral content.  
 Son rival, devant tous, le paroïssoit autant ;  
 Mais il dissimuloit, c'étoit un faux augure !  
 Le Barbare amoureux devint bientôt parjure :  
 Concertant, à loisir, des projets inhumains,  
 Dans le sang Espagnol il fut tremper ses mains.

C'EST ainsi que, constant dans sa haine perfide,  
 En usoit autrefois un farouche Numide ?  
 Malgré la paix offerte au pied de ses autels,  
 Il voulut aux Romains porter des coups mortels ;  
 Et, partant de Carthage au gré de son Idole,  
 Il devoit tout brûler, Rome & le Capitole :  
 Mais qu'y rencontra-t-il ? une destruction  
 Qui pour jamais mit fin à cette Nation !  
 On voit donc que le Ciel veille à la foi publique ?  
 Il renversa toujours la fausse politique,  
 Qui, ne prenant conseil que des plus noirs accès,  
 Sur son iniquité fonde tous ses succès.

*Fin du dix-neuvieme Chant.*





## ARGUMENT

D U

### VINGTIÈME CHANT.

**L'**AMIRAL veut parcourir l'Isle, & la visiter exactement. On se met en voyage. Description de ce que l'on vit. Colomb instruit les Sauvages sur l'Agriculture & autres Arts utiles. L'on s'arrête dans un endroit charmant, sur les bords d'un fleuve, où l'Amiral projette de fonder une Ville : c'est Santo-Domingo, bâtie le long de l'Ozama. Une Reine veuve vint au-devant des Espagnols : circonstances de cette entrevue. On découvre des Mines de toutes les especes ; essai qu'en fait faire Colomb, ce qui jette les Barbares dans l'admiration. Mines de Cibao, les plus considérables de toute l'Isle, dont s'étoit emparé Caonabo à l'exclusion des Naturels du Pays. L'Amiral, à l'aspect de tant de richesses, croit reconnoître dans cette Isle l'Ophir de Salomon. Il lui en veut donner le nom, mais se détermine enfin à l'appeller l'Isle-Espagnole.





## CH A N T   X X.

A P R È S cette victoire, aux deux partis égale,  
 Et s'être reposé dans un court intervalle,  
 Colomb, de plus en plus satisfait de ces lieux,  
 Reparla du plaisir d'en repaître ses yeux :  
 De ce desir secret son ame possédée  
 Aux siens, depuis long-temps, proposoit cette idée ;  
 Il vouloit voir entiere une Isle où, chaque jour,  
 Son esprit découvroit le plus rare séjour.  
 Mais il n'avoit encor pu tirer d'esclavage  
 Des gens qui se plaisoient à cette Cour sauvage,  
 Sans qu'il les soupçonnât du désordre honteux  
 Dont il vit, après coup, les effets trop fâcheux.  
 La Princeesse voulut être de la partie :  
 Pour son digne Vainqueur s'est-elle démentie ?  
 Malheureuse pourtant, de ce qu'un feu si beau  
 Ne pouvoit de l'hymen allumer le flambeau !  
 Toujours elle ignoroit cet obstacle invincible  
 Qui rendit pour ce nœud l'Amiral inflexible,  
 Et qui devoit bientôt leur causer des chagrins,  
 Bien moins par la raison, que par le temps éteints.

CAONABO suivoit ; & son armée entiere  
 Servit de conductrice à la troupe étrangere.  
 On marcha droit au Sud, par de vastes forêts  
 Où le Soleil alors ne pénétoit jamais ;

Il sembloit que le Ciel en eût fait la dépense,  
 En créant l'Univers par sa toute-puissance :  
 Que des arbres si hauts & courbés sous leur poids,  
 N'étoient encor que ceux élevés à sa voix,  
 Et que, témoins muets de ces divins prodiges,  
 Ils en fussent aux yeux les antiques vestiges.

UN Pays arrosé par de nombreux canaux,  
 Invitoit par avance à de nobles travaux.  
 L'Amiral, en voyant de si belles campagnes,  
 Que terminoient, au loin, la Mer ou des Montagnes,  
 S'écria, dans l'excès d'un louable transport : —  
 O Terre ! de quels biens, sans travail, sans effort,  
 N'enrichirois-tu point nos mains industrieuses ?  
 Nations, que je vois si peu laborieuses,  
 Vous ne méritez pas de jouir d'un trésor  
 Mille fois au-dessus du vain éclat de l'or ! —  
 Pour lors il raconta, combien l'Agriculture  
 A d'utiles moyens pour forcer la nature,  
 La contraindre à fournir ses plus précieux dons,  
 Et nous favoriser en dépit des saisons.  
 Il leur cita l'exemple où nos premiers Ancêtres,  
 Peu contents des trésors dont ils étoient les Maîtres,  
 Lesnégligeoient, par-tout, pour des soins plustouchants,  
 Et de leurs propres mains ensemençoient leurs champs :  
 Que souvent au sortir de gagner des batailles,  
 Ils couroient de la Terre insulter les entrailles : —  
 Ces fameux habitants, paisibles Cazaniers,  
 Aimoient mieux, disoit-il, entichir leurs greniers ;  
 L'ennemi le plus craint doit être la famine ;

Il faut donc se garder de sa dent assassine? —  
 Siècles trop fortunés, qu'êtes-vous devenus!  
 Dans l'Europe, vos noms sont à peine connus!  
 Votre heureuse méthode est enfin disparue (1)!  
 Il leur fit le portrait du soc, de la charrue,  
 Des différents moyens dont les cultivateurs  
 Savent d'un sol ingrat arracher des faveurs.  
 Par ces nouveaux récits, & par tant de merveilles,  
 Il captivoit ainsi leurs cœurs & leurs oreilles;  
 Ce Peuple étoit sans cesse en admiration,  
 Rien ne le détournoit de son attention.

L'ENDROIT le plus riant, le plus joli du monde,  
 Fixa de nos Marins la course vagabonde;  
 Du moins, s'y virent-ils en repos quelques jours;  
 Colomb ayant voulu parcourir ses contours.  
 A l'aspect de ce lieu, cru le plus beau de l'Isle,  
 Son esprit s'entêta d'y fonder une Ville,  
 Portée, en moins de rien, au point de sa splendeur,  
 Mais déchue aujourd'hui de toute sa grandeur:  
 Elle n'est maintenant, que comme ces masures,  
 Qui retracent, hélas! les sensibles injures  
 Que le temps fait à tout, & dont rien n'est exempt,  
 Mais que l'on voit encor respecter du Passant.

---

(1) Ces apostrophes font voir aisément, combien il y a long-temps que cet ouvrage a été fait : car l'Agriculture est, depuis quelques années, une science dont on a senti l'utilité, sur laquelle on fait tous les jours des recherches, & qui occupe aujourd'hui tout le monde.

De sa magnificence on admire la trace,  
 Sans que le goût moderne ait rien qui la remplace.  
 L'Ibère, sous ce Ciel, devenu paresseux,  
 Y laisse tout tomber en un désordre affreux,  
 Ces superbes Palais des Conquérants de l'Isle,  
 Aux oiseaux de la nuit n'offrent plus qu'un asyle.

Sur les bords toujours verts d'un Fleuve, dont les eaux  
 Se grossissent sans fin du tribut des ruisseaux,  
 Qui, coulant à la Mer par une large bouche,  
 Ne connoissent de fond qu'aucun Navire touche;  
 L'Amiral, parvenu, jugea de prime abord,  
 Qu'il n'étoit point d'endroit mieux fait pour être un port:  
 Aussi-tôt on y campe; il court, & l'examine,  
 Dans l'objet important que son cœur lui destine:  
 Tout lui semble, en un mot, si propre à ce dessein,  
 Qu'il eût voulu dès-lors y mettre au moins la main.  
 Il en fit de ses soins l'étude principale;  
 Il y fonda depuis sa Ville capitale;  
 Et, comme une autre Rome, en un lustre si beau,  
 Elle a long-temps régné sur ce Monde nouveau.  
 On dit que l'OZAMA, se penchant sur son Urne,  
 Prévoyant ses revers, prit un air taciturne;  
 Qu'il pleura même alors des malheurs à venir,  
 Et qu'en bouchant son port il nous en veut punir (1).

---

(1) L'Ozama (prononcez *Offama*) est le plus beau Fleuve de l'Isle de *S. Domingue*: il a son cours de l'Ouest au Sud; sa beauté fit prendre à *Colomb* la résolution d'y fonder une Ville, c'est *Sanro-Domingo*, Capitale des possessions Espagnoles, siege d'un Archevêque &

VERS le bord opposé de cet orgueilleux Fleuve,  
 Régnoit sur ses Sujets une Princesse veuve :  
 Elle vint au-devant du cortège nombreux  
 Qui faisoit à Colomb un hommage pompeux ;  
 Non pas pour imiter la Reine d'Éthiopie,  
 Ni cette Taleftris, du même goût ravie ,  
 Qui crurent toutes deux enfanter des Héros ,  
 Par un moyen peu sûr , & presque toujours faux (1) !  
 De tous ces étrangers elle entendoit l'histoire ,  
 Sans que , jusqu'à ce jour , elle en eût pu rien croire ;  
 Mais , en les approchant , un pouvoir inconnu  
 Lui fit soudain tenir ce langage ingénu : —

Vous , qu'on dit du Soleil descendu sur la Terre  
 Pour nous faire adorer les éclairs, le tonnerre,  
 Qui portez dans vos mains un instrument fatal  
 Dont la plus prompte mort suit de près le signal,  
 J'avois jusques ici combattu cette idée.  
 Au trouble intérieur dont je suis obsédée,  
 Je n'en puis plus douter : de ce surnaturel,  
 Dont vos traits sont empreints , je sens le coup mortel ;

---

d'une Audience Royale. Elle a long-temps commandé à la *Terre-ferme*.  
 Les fables bouchent aujourd'hui son port.

(1) Il faut , pour la première , consulter l'Écriture-Sainte sur *Salomon*, que cette Reine vint chercher , attirée par la haute réputation de sa sagesse ; & , pour l'autre , les Histoires qui traitent d'*Alexandre le Grand*, que rechercha cette Princesse Indienne , afin d'en avoir lignée & un fils qui pût naître d'elle avec l'héroïsme du pere. Rien de moins certain que cette maniere de produire des Héros.

Oui, pour nous mieux tromper vous ressemblez aux hommes!

Mais vous n'êtes rien moins que tous tant que nous sommes!

Punissez mon erreur, en ne m'épargnant pas :  
Je viens mettre à vos pieds ma vie & mes États. —  
Tel fut le compliment de la Reine Indienne. —

VIVEZ, lui dit Colomb; régnez; soyez Chrétienne:  
C'est tout ce que souhaite un homme en ce moment,  
Sur qui l'on ne peut faire un plus faux jugement.  
Quand vous nous connoîtrez, toutes ces vaines craintes,  
Reine, disparaîtront: chassez-en les atteintes:

Interrogez tous ceux dont je suis entouré,  
Et bientôt votre cœur se verra rassuré. —

Après quoi, l'accablant d'égarde, de politesses,  
Ressources de nos jours presque toujours traîtresses!

Il sut si bien gagner cet esprit de travers,  
Qu'il vola, de lui-même, au-devant de ses fers.

DIAZ, jeune Espagnol, d'une figure aimable,  
Devint en peu pour elle un objet desirable;

Elle ne put tenir contre un minois charmant:  
On la vit, au retour, couronner son Amant.

Ce fut par cet hymen, sous ce climat sauvage,  
Que la Religion commença son ouvrage.

L'AMIRAL contenta sa curiosité.

Il vit tout le Pays, d'un & d'autre côté:

Les plans qu'il en leva, preuves de sa science;

Donnerent à l'Espagne une ample connoissance;

On y forma, sur eux, ces célèbres projets,  
 Utiles quelque temps, à l'État, aux Sujets,  
 Mais qui, dégénéralant en abus insensibles,  
 Devinrent à la fin des fléaux trop nuisibles.  
 Déserte, abandonnée, ouverte à ses voisins,  
 Pour cultiver ses champs elle n'eut plus de mains;  
 Et cette Nation fiere autant que fameuse,  
 Dans l'Europe aussi-tôt cessa d'être nombreuse.  
 Elle acquit des trésors qui lui coûterent cher,  
 Et l'or lui parut moins convenir que le fer.  
 Malheureuse à jamais, si les autres Puissances  
 N'avoient donné, comme elle, en ses extravagances (1) !  
 L'équilibre par-là s'est un peu rétabli,  
 Mais le corps général n'est pas moins affoibli.

COLOMB, fin connoisseur & que tout intéresse,  
 Devina que des riens seroient notre richesse;  
 Il lut dans l'avenir, ce qui de nos Vaisseaux  
 A fait, long-temps après, les précieux fardeaux.  
 De la pourpre de Tyr il retrouva l'usage,  
 Sans avoir découvert ce rare coquillage,

---

(1) Je n'entends nullement insulter à la Nation Espagnole, que je respecte autant qu'elle le mérite; mais je n'ai pas dû passer sous silence la cause, vraie ou fautive, à laquelle on rapporte communément sa dépopulation, ainsi que celle du reste de l'Europe. On fait que tout fut abandonné pour courir après ces nouvelles découvertes. Le Gouvernement plus sage, & mieux instruit, travaille depuis long-temps à arrêter des émigrations si funestes; & les Arts utiles introduits en Espagne, y rétablissent déjà le nerf & la force, dont l'Amérique dérangoit peut-être la bonne constitution. Cette Puissance redevient ce qu'elle a été autrefois.

Perdu pour l'industrie, égaré pour jamais,  
 Et qui du luxe alors excitoit les regrets :  
 Herbes, insectes, bois, dont s'ornent nos parures,  
 Et dont l'art fit depuis les plus belles teintures,  
 Vous n'échappâtes point à son docte savoir !  
 Il vous essaya tous, vous fit appercevoir.  
 Mais l'Espagnol aveugle, & d'or insatiable,  
 Ne voulut point entendre à ce soin raisonnable :  
 Il lui fallut, avant d'en goûter le travail,  
 Où l'on n'est même aussi parvenu qu'en détail,  
 Tarir l'or & l'argent des mines de cette Isle,  
 Qu'en plus solides biens le Français voit fertile.  
 Rappelions-nous la Fable, où certain Imprudent  
 Osa prier ses Dieux de lui faire un présent,  
 Qui fut pour lui bientôt un surcroît de misère ;  
 Au lieu de demander leur faveur salutaire,  
 Tout ce qu'il toucheroit devoit tourner en or :  
 Mais il se repentit d'un funeste trésor  
 Qui jusqu'aux aliments étendoit sa puissance.  
 De ses Dieux irrités, implorant la clémence,  
 Aux pieds de leurs Autels on le vit de ce don,  
 Pour s'en débarrasser, recourir au pardon.  
 L'Espagne l'éprouva : dans ce temps déplorable,  
 Elle paroissoit riche & fort peu redoutable (1) !

(1) Ceci est encore une preuve du temps où il a été écrit : car  
 cette Monarchie reprend son ancien lustre, depuis qu'elle est gouvernée  
 par des Souverains éclairés sur leurs véritables intérêts, qui, comme  
 de raison, veulent se faire respecter par Terre & par Mer,

Tous les essais qu'on fit, surprirent l'Amiral.  
 On découvrit entier le regne minéral;  
 En genres différents cette Terre féconde  
 Paroissoit réunir les richesses du Monde.  
 Colomb, n'ignorant rien sur ces divers métaux,  
 En expliquoit l'usage, & leurs biens, & leurs maux.  
 Il instruisoit ainsi la foule des Barbares,  
 Qui, peut-être, eût trouvé ses actions bizarres,  
 Sans les sages discours dont il accompagnoit  
 Chaque nouveau métal que son œil discernoit.  
 Mais ce qui plus encor étonna les Sauvages,  
 Charmés, mais beaucoup moins, de tant d'autres usages,  
 Fut de voir ces métaux réduits en fusion;  
 Puis changer de figure & de dimension,  
 Devenant à son gré, sous des Maîtres habiles,  
 Leurs mêmes instruments, leurs meilleurs ustensiles.  
 L'Amiral avoit pris d'excellents ouvriers;  
 Il pouvoit à l'instant fournir tous les métiers.  
 Ce devoir, inspiré par son prudent génie,  
 Est devenu commun à toute Colonie:  
 Ceux qui l'ont négligé, dès les commencements,  
 N'ont fait dans leurs travaux que des progrès bien lents.

ENFIN, nos Voyageurs terminèrent leur course  
 Par un lieu qui leur fut de plus grande ressource.  
 Ils n'avoient encor vu que de légers témoins  
 Des richesses d'une Isle au-dessus des besoins,  
 Qui renferme en son sein tout ce que la nature  
 Donne aux autres climats avec plus de mesure.  
 Ici, leur avarice eut à se contenter:

Dieu ! que de monceaux d'or en vont-ils emporter ?  
 Ils souhaiterent tous , en leur ame égarée ,  
 La force de Samson , les bras de Briarée.  
 Si Colomb n'eût réglé cet embarras nouveau ,  
 Ils fussent tous péris sous un si cher fardeau.  
 Les Sauvages en vain , pour soulager leur peine ,  
 S'offrirent de porter cette agréable chaîne :  
 Nul d'entr'eux n'accepta qu'on portât son trésor ,  
 Mais remit volontiers ce qui n'étoit point or.  
 A quels aveuglements , cette soif des richesses  
 N'a-t-elle pas conduit mille fois nos foiblesses !  
 Sans le Ciel , protecteur de Colomb & des siens ,  
 On eût pu massacrer ces avides Chrétiens ;  
 De leurs armes défaits , de leur ressource unique ,  
 Ils risquerent le tout en fausse politique :  
 Leur Chef , à cet égard ne pouvant gagner rien ,  
 Marcha lui seul armé pour être leur soutien.  
 Il est une Montagne , à présent méconnue ,  
 Que sans doute le Ciel dérobe à notre vue  
 Pour empêcher les maux qu'elle a fait autrefois ,  
 Lorsque l'heureux Colomb la soumit à ses loix ?  
 Son nom est CIBAO. Ses dedans si superbes  
 Présentent des dehors dépouillés même d'herbes :  
 Des rochers calcinés annonçoient son destin :  
 On l'eût pu comparer aux forges de Vulcain ;  
 Et jamais de ce Dieu le noir laboratoire  
 N'offrit rien de pareil à qui le voudra croire.  
 C'est là que la nature , allumant ses fourneaux ,  
 Forge toujours cet or , source de tant de maux ,

Et d'où par des conduits pris sous la Terre entière,  
 Elle filtre par-tout cette riche matière.  
 On veut que son sommet se cachât dans les Cieux?...  
 Mais ne reprochons rien à qui cite ses yeux (1):  
 Prêfûmons que, plutôt la colere céleste  
 Sous ces nouveaux Titans fit éclater le reste.

Ce fut, quoi qu'il en soit, encor au tendre Amour  
 Que nous dûmes l'aspect de ce brillant séjour.  
 C'étoit là le trésor où puisoit toute l'Isle;  
 Mais que Caonabo lui rendit inutile,  
 S'en étant emparé, lorsqu'il vint en ces lieux  
 Surprendre des humains simples, officieux.  
 Malgré tous ses propos, le fourbe ufoit de feinté:  
 Pour un lieu si chéri peut-on être sans crainte?  
 Sa fille plus sincère, & que le cœur guidoit,  
 En fit à l'Amiral l'aveu qu'il demandoit;  
 Car, de Goacanaric qui toujours l'accompagne,  
 Il avoit tout appris de la rare Montagne.  
 Trop délicat, peut-être, avec l'usurpateur,  
 Il ne veut rien avoir sinon par la douceur.  
 Caonabo pâlit, crut certaine sa perte,  
 Quand Colomb lui parla de cette découverte.

---

(1) On lit dans les anciens Historiens Espagnols qui ont écrit de la découverte du *Nouveau-Monde*, des particularités incroyables pour ceux même qui sont à portée de consulter le local: on ignore, par exemple, dans *S. Domingue*, où étoient ces fameuses Mines de *Cibao*, tant célébrées par *Oviedo*, *Solis*, *Herrera*, & autres Ecrivains dont quelques-uns déposent de visu; rien n'approche de la description qu'ils en donnent.

L'Avare, dont on vient de voler le trésor,  
 En plaintes, en regrets, ne prend pas plus l'effor.  
 L'Amiral rassura son ame inquiétée ;  
 Mais la fièvre n'étoit gueres moins agitée ;  
 Il connoissoit ses gens. Comment les contenir,  
 Quand, pour se charger d'or, on les a fait venir ?  
 Heureusement le Roi s'enferra de lui-même ;  
 Et l'Amour fut encor l'artisan du système :  
 L'espoir de voir bientôt son Amant de retour,  
 Engagea la Princesse à chercher un détour  
 Qui du Barbare altier fit taire l'avarice,  
 Et gagnât sur son cœur le plus fort sacrifice.  
 De quoi n'est point capable un esprit amoureux ?  
 L'adresse est de l'Amour le secret merveilleux.

Au pied du riche Mont arrive enfin la foule.  
 Le Sauvage étranger secrètement s'y coule ;  
 Mais l'avare Monarque, appréhendant leurs mains,  
 Ne veut qu'aux Espagnols en ouvrir les chemins :  
 Et pour mieux s'assurer de ces mains infidelles,  
 Il voulut que Colomb posât des sentinelles.  
 L'Espagnol à ce soin s'employa d'autant mieux  
 Qu'il crut garder pour lui ces magnifiques lieux.  
 Des Géants en fermoient toutes les avenues,  
 Des Naturels de l'Isle adroitement connues,  
 Qui, trompant quelquefois tout l'art des surveillants,  
 Montroient, pour ce métier, de singuliers talents (1).

---

(1) L'adresse à voler est un des traits distinctifs du caractère des Sauvages, & à quoi doivent prendre garde ceux qui commercent avec eux.

LA porte de ce Mont étoit une ouverture  
 Petite, basse, noire, infame à sa figure ;  
 Les cachots de l'Enfer n'ont rien de si hideux :  
 On trembloit, en entrant dans ce séjour affreux.  
 Mais on avoit à peine abandonné l'entrée,  
 Que d'admiration l'ame étoit pénétrée.  
 Le jour de tous côtés éclairoit un caveau,  
 Large, profond, rempli de l'éclat le plus beau :  
 Un or fin & tout pur, symétrisé par veines,  
 Insultoît hautement aux ressources humaines,  
 Et, mettant la nature au-dessus de nos Arts,  
 Par un travail exquis brilloit de toutes parts.  
 Les Castillans disoient, dans leurs transports avides,  
 Que le lieu renommé sous le nom d'Hespérides,  
 Cet opulent jardin vanté chez leurs aïeux,  
 Renfermoit bien moins d'or, que n'en voyoient leurs  
 yeux !  
 De ce riche métal la chambre parquetée  
 Offroit un vif éclat à la vue arrêtée :  
 Les murs & le plafond en étoient surchargés ;  
 Les Espagnols trembloient de s'y voir engagés,  
 Craignants qu'un poids si lourd, détaché de sa place,  
 Ne leur fit éprouver quelque insigne disgrâce.  
 Par-tout l'or végoit. Divers moindres caveaux  
 Ne présentoient pas moins ces spectacles nouveaux.  
 Bien des grains échappés à leurs masses totales,  
 Sembloient vouloir sabler ces magnifiques salles :  
 Elles eussent fait honte aux trésors de nos Rois.  
 Rien n'approcha jamais de cet unique choix !  
 C'étoit le vrai séjour du Dieu de la richesse.

L'AMIRAL, tout-à-coup sortant de son ivresse,  
Dit qu'il reconnoissoit l'*Ophir de Salomon*,  
Et prétendit long-temps que l'Isle en eût le nom;  
Mais enfin, sans quitter une erreur aussi folle,  
Il se détermina pour celui d'ESPAGNOLE (1).

LORSQU'ON eut à loisir, tout vu, tout admiré,  
En un lieu si bien fait pour être désiré;  
Le Monarque craintif mena la troupe avide,  
Dans un de ses Palais plus riche que splendide:  
Voisin de la Montagne, il servoit d'entrepôt,  
De premier magasin à son rare dépôt;  
Puis transporté, selon les desirs du Monarque,  
Il alloit être aux yeux une insultante marque  
Des liens dont un Peuple, unique en liberté,  
Par de vils étrangers s'étoit vu garrotté.  
Mais le Ciel, pour punir une coupable audace,  
Fera de ces Géants disparoître la race (2)!  
C'est où, sans le secours de forges, ni d'étaux,  
L'on travailloit enfin, le roi de tous métaux.  
Colomb toujours utile, & ne cherchant qu'à plaire,  
Peut-être trop épris d'un feu qu'il ne peut taire,

---

(1) Colomb eut d'abord des idées singulieres, mais bien excusables, sur les nouvelles Terres qu'il découvrit. La grande Isle de *S. Domingue* fut tantôt pour lui l'*Ophir de Salomon*, la *Grande Atlantide* des Anciens, la *Cipango* de *Marc Pol* de Venise, &c.

(2) Il seroit difficile d'en découvrir la moindre trace, si ce n'est quelques ossements monstrueux, qui ne sont encore que des productions fossiles, comme il s'en trouve en Europe & ailleurs.

Au moyen du creuset dont il fait se servir,  
Entraînoit tous les cœurs & les venoit ravir.  
Caonabo, lui-même, admiroit des ouvrages,  
Que n'eussent pas osé soupçonner des Sauvages;  
Il voyoit, sous la main de ces adroits mortels,  
A qui son cœur ne peut refuser des autels,  
Le plus dur des métaux, dont il fait son idole,  
Son cher or devenir comme une terre molle,  
Former mille bijoux qui charmoient tous ses sens,  
Et dont à la Princesse on faisoit des présents.  
Il n'en craignit que plus pour sa riche conquête,  
Et prévoyoit les maux assemblés sur sa tête.

*Fin du vingtieme Chant.*





# ARGUMENT

DU

## VINGT-UNIÈME CHANT.

**C**OLOMB, amoureux de la Princesse sans presque s'en douter, donne lieu au Ciel de le retirer de sa mollesse. Son Génie a ordre d'agir sur ses esprits : il prend la voie du songe, pour lui faire honte de son état. Il étoit seul avec la Princesse, quand il rêva que tout étoit perdu ; il voit ses Vaisseaux en feu, & ses gens aux mains avec les Sauvages. Sa gloire se réveille. Il annonce son départ. Victoire qu'il gagne sur lui. La Princesse se conduit en Amante sage & vertueuse. Il lui fait part de la nécessité où il est, de partager les trésors de son pere. Elle en goûte le projet, se charge de l'exécution, & détermine Caonabo à ce dur sacrifice. L'Amiral va joindre ses gens, qui se baignoient dans un Fleuve, digne image du Pactole chanté par l'Antiquité. Il les mene recevoir les présents forcés du Cacique. Ensuite l'on se met en route, pour aller retrouver la Flotte. Description de cette nouvelle marche qui se fit également que les précédentes, entre les Espagnols & les Barbares. La Princesse fut aussi du voyage.

## CHAN T XXI.

L'AMIRAL s'endormit long-temps dans ce séjour,  
 Il pensoit foiblement à son prochain retour;  
 Par le cœur attaché, ne songeant qu'à des charmes  
 A qui, malgré lui-même, il ne rendoit les armes,  
 Que faute d'avoir su d'abord fuir un danger  
 Où ni foibles ni forts ne doivent s'engager.

JUSQUES-LÀ, du Héros l'ame rendre & sensible  
 N'avoit rien entrepris qui ne lui fût possible:  
 L'Amour mit tant d'obstacle à son cœur généreux;  
 Qu'il pensa succomber sous le poids de ses feux.  
 Quitte-t-on, sans regret, un objet qui nous touche?  
 Le cœur se plaît toujours à démentir la bouche;  
 Et, quel que soit l'effort que fait notre raison,  
 On revient, malgré soi, vers l'attrait du poison;  
 Il s'avale à long traits, si la vertu plus forte  
 Ne maîtrise à la fin l'ardeur qui nous emporte,  
 C'est ce qu'heureusement éprouva l'Amiral,  
 La vertu détruisit la cause de son mal.

Il fallut cependant se faire violence,  
 Et du Ciel irrité s'attirer la vengeance:  
 Mais quels sont les humains qui n'ont point de défauts!  
 Leur austere raison porte souvent à faux.

COLOMB passoit ses jours, indolent sur lui-même,  
 A voir, à contempler la Princesse qu'il aime;  
 Et, sous un vain prétexte occupant ses loirs,  
 En feignant de l'instruire il s'armoit de desirs.  
 Tout servoit, chaque jour, à resserrer ses chaînes,  
 Quel que fût au-dehors le motif de ses peines,  
 Quoique l'on n'y vît rien, que d'honnête & de pur,  
 Le démon sur ses sens agissoit à coup sûr:  
 Il y portoit, sans fin, le ravage & la honte,  
 Et, peut-être, sa chute alloit-elle être prompte?

JUSQU'ALORS les Démons d'un ordre inférieur,  
 Ces Zémès, envoyés par leur supérieur,  
 Afin de s'établir un empire durable  
 Chez un Peuple ignorant, à nul autre semblable,  
 Avoient plus que suffi pour ce regne infernal:  
 Mais leur foible pouvoir étoit trop inégal,  
 Depuis que l'Espagnol, armé de traits célestes,  
 Portoit dans les esprits des coups aussi funestes,  
 Lucifer jugea donc, que lui seul désormais  
 Devoit les suppléer, remplacer les Zémès;  
 Il leur laissa le soin, dans ce désordre extrême  
 Où ce n'étoit pas trop de sa puissance même,  
 Seulement d'exciter des desirs séduifants,  
 Et d'en faire couler le charme dans les sens;  
 D'agir en fomentant ces passions si vives  
 Qui tiennent dans leurs fers jusqu'aux ames captives,  
 Et, de feux dévorants remplissant tous les cœurs,  
 Livrent l'homme à périr de ses propres fureurs.  
 Quant à lui, vers le Chef il dirige ses forces,  
 S'attache

S'attache à l'accabler de flatteuses amorces :  
Certain que, s'il l'amene à goûter le poison ;  
C'en est fait : il dérange & trouble sa raison.  
Satan se rappella , que chez nos premiers peres ,  
Il avoit de la sorte attisé nos miseres :  
Le serpent n'étoit plus un masque à proposer ?  
Mais cent autres moyens viennent le remplacer !  
Et l'Esprit ténébreux , que trop peu l'on redoute ,  
De nos fragiles cœurs n'ignore point la route !

Ce n'est que par degrés qu'on arrive aux excès ;  
Mais trop souvent l'entrée en fixe le succès ;  
Le premier pas suffit pour entraîner un sage ;  
Quelquefois dans l'écart que craignoit son courage ;  
Les bords d'un précipice , ornés de tant de fleurs ,  
Ne nous jettent que trop dans d'ameres douleurs !  
L'Amiral en couroit la carriere fatale.  
Car tel qu'on vit jadis filer aux pieds d'Omphale  
Un célèbre Vainqueur , un Héros amoureux ,  
La quenouille & l'aiguille excitoient tous ses vœux ;  
Pour ces instructions , réveillant son adresse ,  
Dans cet amusement il s'oublioit sans cesse ;  
En croyant satisfaire un innocent devoir ,  
A son ennemi même il donnoit tout pouvoir.  
Dans le travail des mains semblable à Pénélope ;  
La Princesse ignoroit les ouvrages d'Europe ,  
Il fallut l'en instruire ; & ces soins étrangers ,  
Pour le foible Colomb n'étoient que des dangers ,  
A de grossiers travaux toujours accoutumée ,  
Il lui falloit guider une main trop aimée :

C'étoit là pour son cœur un péril renaissant,  
 Qui pouvoit à la fin cesser d'être innocent.  
 David ni Salomon, pour tomber dans le crime,  
 N'ont point vu sous leurs pas creuser un tel abîme.  
 Tout menaçoit ici le Héros abattu,  
 Si Dieu n'eût relevé sa mourante vertu.

UN jour, qu'il se livroit bien plus que de coutume,  
 Ce Héros ressentit une vive amertume.  
 Ils s'étoient enfoncés dans un bois trop épais,  
 Pour qu'en secret l'Amour n'en fit pas tous les frais!  
 Sur un gazon charmant, au bord d'une Onde pure,  
 Où l'air ne résonnoit que du tendre murmure  
 Des plus jolis oiseaux qui chantoient leurs amours,  
 Et de l'eau qui faisoit en serpentant son cours;  
 Nos deux Amants assis goûtoient, sans se le dire,  
 Ce plaisir inconnu qui fait que l'on soupire,  
 Que ne goûta jamais qui ne fait point aimer,  
 Et que l'Amitié même a droit de réclamer.  
 Mais des lieux si suspects sont toujours redoutables!  
 Le crime n'y paroît qu'avec des traits aimables;  
 Et Colomb, succombant aux douceurs du repos,  
 En sentit se mêler le piège à ses pavots.  
 Son ennemi veilloit. Pour corrompre sa flamme,  
 De desirs en desirs il promène son ame:  
 En peignant à ses sens de dangereux portraits,  
 Il compte le gagner par de pareils attrait:  
 C'en étoit fait peut-être; & l'Amiral sensible  
 Ne se prêtoit que trop à ce charme invisible:  
 Il étoit sans défense au milieu du sommeil,

Et le Démon ravi l'attendoit au réveil.  
 Jamais Renaud charmé, devenu moins timide,  
 Ne fut plus à propos tiré des bras d'Armide,  
 Quand les deux Chevaliers qui veilloient sur ses jours,  
 Bravant tous les périls, vinrent à son secours.

ENFIN le Ciel, lassé de sa lâche retraite,  
 Lui mit devant les yeux sa honteuse défaite.  
 Son Génie appelé devant le Tout-Puissant,  
 Eut ordre de partir; &, d'un ton menaçant,  
 Par l'affligeant portrait de sa gloire éclipsee,  
 De rétablir l'honneur en son ame blessée.

SUR l'aîle d'un zéphyr l'Esprit traverse l'air:  
 Il est déjà rendu sous un bocage verd,  
 Où le Héros, dormant aux pieds de sa maîtresse,  
 Recevoit de sa main l'innocente caresse.  
 Quoique les seuls témoins de leurs ardents soupirs,  
 Ils ne s'étoient encor formé d'autres plaisirs:  
 La sagesse de l'un, l'innocence de l'autre,  
 Dans un siècle bien moins corrompu que le nôtre;  
 Ne leur laissoient de droits, qu'autant qu'il est permis  
 Entre deux tendres cœurs par les vertus unis.  
 Pour en être un modele, en cette Cour perdue,  
 La Princesse naquit avec la retenue  
 Tant prônée aux Chrétiens par leur Religion:  
 Elle en faisoit déjà sa consolation;  
 Et, si le Ciel trop tôt n'eût abrégé sa vie,  
 Elle en auroit été fidèlement servie.  
 Grand Dieu! qui comprendra vos justes jugements?

Les Bons ainsi traités, que seront les Méchants ?  
 L'Amiral, de retour, eut la douleur d'apprendre,  
 Qu'on n'en conservoit plus qu'une inutile cendre :  
 En pensant jour & nuit à leurs chastes amours,  
 Il arrosoit de pleurs son tombeau tous les jours.

AUTOUR de ce Héros voltigeoient les doux songes :  
 Ils portoient à ses sens d'agréables mensonges.  
 Son cœur & son esprit, pleins de sa passion,  
 Veilloient pour mieux goûter l'aimable illusion.  
 Le corps seul reposoit. Quand le Ministre sage  
 Parut pour s'acquitter du céleste message :  
*Fuyez, leur cria-t-il, songes vains & trompeurs ;  
 Emportez hors d'ici vos charmes imposteurs.  
 Vous ne corromprez plus un Héros magnanime,  
 Qui ne devrait brûler que d'un feu légitime.  
 Allez : & désormais, laissez au Ciel le soin  
 De régler sa conduite ; & retirez-vous loin.*

A ces terribles mots, prononcés par un Ange ;  
 Tout fuit, tout disparoît, la scene bientôt change.  
 L'Amiral n'apperçoit que songes effrayants  
 A la place de ceux qu'il trouvoit si rians.  
 Les plus sanglants tableaux à ses yeux se présentent.  
 Contre ses Espagnols les Barbares attentent.  
 Il en voit la plupart succomber sous leurs coups,  
 Ses Vaisseaux sont en feu, l'air paroît en courroux.  
 Il entend une voix horrible & menaçante :  
*Qu'est devenu Colomb ? Quoi, sa vertu mourante  
 L'a-t-elle abandonnée en un si grand péril !*

*Où s'est-il retiré ? que dit-il ? que fait-il ?  
 Est-ce donc là celui dont la Bonté suprême  
 Avoit crû faire choix pour tromper l'Enfer même ?  
 Dans d'indignes liens doit-il être enchaîné !  
 Est-ce à cet emploi vil qu'il étoit destiné ?*

LA voix se tut , après cette vive apostrophe ,  
 Qui traçoit au Héros la vive catastrophe  
 Dont il crut vainement rompre tous les ressorts.  
 Une froide sueur s'empara de son corps.  
 L'esprit encor frappé d'une frayeur extrême,  
 Il s'éveille en sursaut, & le visage blême.

LA Princesse ne put le voir en cet état,  
 Sans exiger de lui le chagrin qui l'abat :—  
 Un rêve , lui dit-il , d'un sinistre présage,  
 Vient , dans ce même instant , d'étonner mon courage ;  
 Si des avis du Ciel il est l'avant-coureur,  
 Je dois appréhender le plus triste malheur.  
 J'ai vu mes gens aux mains contre vos fiers Sauvages,  
 Et je veux empêcher de funestes ravages  
 Que la désunion a toujours enfanté.

PERMETTEZ que j'implore aussi votre bonté.  
 Le Ciel m'instruit encor , que je ne puis , sans crimes ,  
 Artiser avec vous des feux illégitimes ;  
 Je ne le cache point : le Dieu que nous servons,  
 N'approuve pas toujours ce que nous approuvons ;  
 Et , de la chasteté zéléteur intrépide ,  
 Il ne veut point d'un cœur chancelant , ni timide.

Il défend à tous ceux qui vivent sous sa loi,  
 D'épouser qui n'a pas encor reçu sa foi :  
 Et je ne sens que trop, au trouble qui m'agite,  
 Tout innocent qu'il est, que notre amour l'irrite.  
 En perdant sa faveur je perdrais tout le bien  
 Que je conviens devoir au titre de Chrétien :  
 Vous en serez, Princesse, un jour favorisée ;  
 Oui, j'aurai le plaisir de vous voir baptisée !  
 Je reviendrai dans peu pour un bonheur si doux,  
 Et vous pourrez alors vous choisir un époux.  
 Vivez, hélas ! vivez, dans cette heureuse attente ;  
 Je vous jure à ce prix une amitié constante. —

L'AMIRAL se sentit, après cette leçon,  
 Une force nouvelle ; il en connut le don :  
 Et la Princesse, amante aussi sage que tendre,  
 En reproches amers ne se fit point entendre.  
 Mais Colomb, cependant, voyoit ses pleurs couler.  
 Ce Héros eût voulu la pouvoir consoler,  
 Lorsque, d'une voix foible, & pourtant soutenue,  
 Elle lui découvrit son ame toute nue. —

POURQUOI te cacherois-je ici mon désespoir,  
 Dit-elle ? Il t'est aisé de t'en appercevoir !  
 Je sens que malgré moi, les forces m'abandonnent :  
 Oui, mon ame & mon cœur différemment raisonnent.  
 Quand la première veut écouter tes raisons,  
 Qu'elle fait plus ; les goûte, & suspend mes soupçons :  
 L'autre, plein du regret de me voir délaissée,  
 Tâche de m'inspirer une fausse pensée.

De cet affreux combat ne sois point alarmé ;  
 Mon esprit, tout entier contre toi désarmé,  
 Me parle en ta faveur, & seconde mon ame,  
 Je saurai repousser le desir qui m'enflamme,  
 Et jusqu'à ton retour en contenir l'ardeur ;  
 Fais comme moi, Colomb, ne deviens point trompeur ;  
 Conserve cet amour, dont j'ai fait mes délices,  
 Sa perte me vaudroit les plus cruels supplices.  
 Pars ; & reviens forcer à se dédire un cœur,  
 Qui ne craint que de perdre un illustre Vainqueur :  
 Je t'en conjure, au nom du Dieu qui te commande,  
 A qui je fais d'avance une sincère offrande ;  
 Tu le fais ? Je l'adore ! & ne cherche avec toi,  
 Qu'à le servir, & vivre en observant sa loi. —

Ces sentiments sortis d'une source bien pure,  
 Puisqu'ils étoient dictés par la simple nature,  
 N'alarmerent que plus le sévère Amiral,  
 Qui, confus, redoutoit jusqu'à l'ombre du mal.  
 Il se vit sur le point d'ôter toute espérance  
 A qui ne lui parloit que de persévérance :  
 Ce n'étoit plus cet homme amoureux & jaloux ;  
 Son amour se changeoit en des transports plus doux.  
 Le succès d'un voyage où réside sa gloire,  
 Sur son austérité remporta la victoire.  
 Il conservoit d'ailleurs, sous ce piège innocent,  
 L'hommage le plus digne à faire au Tout-Puissant ;  
 Car il jugeoit le cœur de cette Sauvagesse  
 Le plus propre à sentir une dévôte ivresse,  
 Et crut ce temps plus fait pour la désenchanter

D'un espoir qu'au hasard il falloit imputer ;  
 Il n'en avoit jamais en rien flatté l'idée !  
 Elle n'en fut pas mieux encor persuadée.  
 L'Amiral, la laissant dans cette illusion,  
 Prit un ton plus conforme à son ambition.

L'AVARICE du pere étoit un sûr obstacle  
 A ce départ si-tôt projeté par miracle :  
 Et Colomb ne pouvoit se résoudre à partir,  
 Avant que sur ce point on l'eût pu convertir. —  
 J'ai besoin d'or, dit-il à son aimable fille,  
 Pour être mieux reçu par les Rois de Castille :  
 Vous savez l'armement qu'ils ont fait à leurs frais  
 Je vous ai raconté, Princesse, ces projets.  
 Je peux tout enlever, c'est le droit de conquête.  
 On ne doit qu'à vous seule un pouvoir qui m'arrête.  
 J'ai peine à retenir mes farouches soldats ;  
 Ils voudroient essayer la vigueur de leurs bras,  
 Faites que votre pere écoute la justice :  
 Par-là , vous lui rendrez un signalé service :  
 Sans quoi, je n'oserois répondre de guerriers  
 Qui ne sont point venus cueillir de vains lauriers.  
 Des mœurs de nos climats vous êtes informée,  
 Et votre ame sensible en a paru charmée ;  
 Tout s'y vend, tout s'achete, & rien n'y produit rien :  
 On ne peut réussir, si l'on manque de bien.  
 Du reste il faut, Princesse, encor que je revienne :  
 Vous brûlez du desir d'être faite Chrétienne ?  
 Je n'aurois pas sans or un seul des Matelots,  
 Sans qui je n'oserois traverser tant de flots.

On est libre chez nous ; nous sommes sans esclaves :  
 Mais nous avons forgé beaucoup d'autres entraves !  
 De toutes , l'intérêt est le plus ferme appui,  
 Qu'aient les soucis cuisants , l'avarice , & l'ennui. —

CETTE Princesse étoit & bonne & généreuse ,  
 Quoiqu'elle ne fût point timide ni peureuse ;  
 Le Ciel avoit logé dans son esprit subtil ,  
 Toute la fermeté du courage viril :  
 Mais elle étoit aussi mille fois plus prudente ,  
 D'un exquis jugement , & qui pis est , Amante.  
 Le discours de Colomb la toucha jusqu'au vif ;  
 Elle lui promit tout. Son zele fut actif ;  
 Et l'on en vit bientôt naître des témoignages ,  
 Qui furent égalés aux plus grands avantages.

DE son rêve inquiet , & que rien n'adoucit ,  
 L'Amiral court aux siens en faire le récit.  
 Il les trouve nageant dans une paix profonde ,  
 Et recueillant de l'or qu'avoit entraîné l'Onde.  
 Par le chaud invités à chercher un ruisseau ,  
 Le hasard leur offrit un prodige nouveau.  
 Parvenus sur les bords d'une forte riviere ,  
 Dont le rapide cours contrainst toute barriere ,  
 Nos gens , pour s'y baigner , dépouilloient leurs habits ,  
 Quand d'un spectacle neuf leurs yeux furent surpris.  
 Cet objet n'est rien moins qu'une trompeuse idole :  
 Il nous retrace encor le fabuleux Pactole ,  
 Ce Fleuve dont long-temps parla l'Antiquité ,  
 Et qui , hors de ce lieu , n'a jamais existé.

Son sable parsemé de ces riches paillettes,  
 Se roule sous des eaux fraîches, vives & nettes:  
 L'indolent Espagnol n'en fait pas profiter;  
 Hélas! ses mains le font à peine subsister (1).

LEUR Chefs s'approchad'eux: d'une bouchetremblante,  
 Il leur fit en détail cette histoire sanglante;  
 Et, remarquant qu'un rêve étonnoit peu des cœurs  
 Que retenoient ici de fatales ardeurs,  
 Il ajouta: — Ce n'est, je l'avoûrai, qu'un songe,  
 Assez souvent l'écho de l'erreur, du mensonge;  
 Mais c'est toujours ainsi que le Ciel m'avertit.  
 Sa voix, vous le savez, jamais ne nous mentit?  
 Allons; partons, enfants; usons de diligence:  
 Peut-être, est-ce un moyen d'éviter sa vengeance!  
 Caonabo nous va faire part de son or,  
 Il épuise pour nous le fond de son trésor.  
 Quittez ce foible soin où votre esprit s'amuse;  
 Ce que vous en tirez ne peut être une excuse,  
 Quand on doit s'occuper d'objets plus importants.  
 Je vais remplir vos vœux & vous rendre contents.  
 Venez, & suivez-moi; marchons vers le Barbare. —

On arrive au Palais, où le Cacique avare,

---

(1) C'est la rivière d'Yagué, ou de Monte-Christ, dont les eaux roulent effectivement des paillettes d'or; les pauvres gens de S. Yague, où elle passe, en ramassent quelque peu: ce qui ne va guere par jour, qu'à quatre escalins pour chaque personne, 3 liv. d'Amérique, & 40 sols de France.

Par sa fille informé du dessein qu'on a pris,  
De joie, en ce moment, sentoit son cœur épris.  
Il étoit déjà las, fatigué de ses hôtes :  
Pour ne les pas haïr, ils ont trop fait de fautes !  
Excepté l'Amiral dont il se louoit fort,  
Il détestoit le reste, & déplorait son sort.  
La peur le retenoit dans un respect austere.  
Fourbe, autant que craintif: voilà son caractère.  
Sa fille avoit d'abord excité sa fureur,  
En lui parlant du don prescrit à son humeur:  
Mais, ayant réfléchi sur tout ce qui l'agite,  
Il crut, à trop bas prix, en être encore quitte.  
Le plan dont il s'ouvrit, qu'il disoit former tard,  
Fut contre leur retour de se faire un rempart.  
La Princesse à Colomb découvrir cet obstacle ;  
Mais il la rassura par un plus sûr oracle.

COMME s'il eût été sensible & généreux,  
Ce Prince adroit & fin s'arrachoit les cheveux ;  
Les larmes inondoient son perfide visage :  
Chez nous connoît-on mieux cet équivoque usage !  
Les hommes sont, par-tout, marqués au même coin.  
Pour retenir des gens, qu'il eût voulu bien loin,  
Il n'est aucun instant où sa ruse n'emploie  
Les prieres, les pleurs, la douleur & la joie.  
Enfin, ne les pouvant contraindre à demeurer,  
Il étale à leurs yeux son or sans soupiret,  
Tant le fourbe savoit l'art de se contrefaire !  
Et, poussant jusqu'au bout cet odieux mystere,  
Il veut à leurs Vaisseaux accompagner les pas

D'amis qu'il eût voulu fixer dans ses états.  
 L'Amiral est le seul qui n'en fut point la dupe.  
 Il l'en auroit puni, sans le soin qui l'occupe ;  
 Son esprit, toujours triste, écoutoit sans rien voir ;  
 Et craignoit des revers qu'il n'osoit pas prévoir.

C E P E N D A N T , du butin donné par le Sauvage,  
 Il le pria d'en faire à son gré le partage,  
 Pour éviter, dit-il, toute dispute entr'eux.  
 Chacun eut pour sa part au-delà de ses vœux.  
 Rien ne retenant plus notre troupe importune,  
 Elle marcha bientôt au gré de sa fortune.

Sous prétexte de voir ces magiques Vaisseaux  
 Qui sembloient maîtriser & les vents & les eaux,  
 Mais plus pour obéir à son tendre martyr,  
 Et suivre, plus long-temps, l'époux qu'elle desire ;  
 La Princesse voulut de nouveau voyager,  
 Quoique fût son Amant pour l'en décourager.  
 Il craignoit d'être encor une conquête aisée :  
 Telle en effet aux yeux de l'amoureux Thésée,  
 Celle dont il obtint un généreux pardon,  
 Parut moins redoutable aux bords du Thermodon.  
 Amazone comme elle, & peut-être plus sage,  
 Colomb la redoutoit sous ce fier équipage ;  
 Son cœur de ses liens à peine soulagé,  
 Faisoit appréhender de s'y voir rengagé.

O N voyoit donc encor marcher la même armée,  
 A cette fois, pourtant, différemment formée :

Nos Castillans courbés sous le faix de leur or,  
 N'avoient rien daigné prendre aux dépens du trésor.  
 A côté d'eux venoient de robustes Sauvages,  
 Portant avec respect, leurs armes, leurs bagages,  
 Et cent autres, choisis plus vigoureux, plus forts,  
 Des Rois & de Colomb portoient tous les trésors :  
 C'étoient des présents faits pour les Rois de Castille,  
 Pour les Grands de leur Cour, pour toute leur famille,  
 Mais ce qui, dans nos jours, eût enchanté les yeux,  
 C'est cet unique grain, objet si curieux,  
 Dont l'immense grandeur nous paroît incroyable,  
 Et que Caonabo faisoit servir de table ;  
 Dix Barbares plioient sous son énorme poids :  
 L'Amiral destinoit ce beau présent aux Rois (1).

*Fin du vingt-unieme Chant.*

---

(1) S'il en faut croire les Ecrivains Espagnols, ce grain d'or étoit si monstrueux, qu'il pouvoit servir de plat à un cochon tout entier ; le croira qui voudra ? il ne parvint point en Europe, s'étant perdu avec le Vaisseau qui le portoit, au second voyage de Colomb. Cette piece si curieuse & si rare lui appartenoit ; il se proposoit d'en faire présent à ses Maîtres.



---

 ARGUMENT
 

---

DU

## VINGT-DEUXIÈME CHANT.

*D*ÉTAIL de la route que tinrent les Castillans, en reprenant le chemin de leurs Vaisseaux. Description du Pays qu'ils traverserent. Village infecté du cruel mal, qui se répandit à leur retour en Europe. Fameux Étang qui frappa leur vue. Douleur de Colomb, en voyant son fort ruiné. Discours qu'il adresse à Goacanaric, au sujet de ce triste spectacle. Réponse qu'y fait le Cacique innocent. Joie qui se répand dans tous les esprits, en voyant la Flotte mouillée au même endroit. Raisons que donne le frere du Cacique sur la destruction du fort. On amene à l'Amiral l'auteur de cette infortune. Propos furieux de Guarionex, à l'occasion de cette entreprise. Colomb demande sa grace & celle de ses complices. Il charme, par cet excès de modération, toute la multitude des Barbares, peu accoutumés à pardonner.



## C H A N T X X I I .

L'EMBARRAS du convoi fit prendre une autre route.  
Le chemin que l'on tint fut plus aisé, sans doute ?  
Cat l'Espagnol trouva son fardeau si léger,  
Qu'il ne fut pas besoin qu'on le vînt soulager.

ON parcourut des bois, puis de vertes prairies,  
Où des bêtes sans nombre autoient été nourries ;  
Là, nul troupeau paissant ne flattoit les regards,  
Et l'œil se promenoit en vain de toutes parts :  
L'Isle n'en avoit point, même d'aucune espèce :  
Colomb y doit fonder cette utile richesse (1) !  
Nul reptile, en revanche, enflé d'un noir venin,  
N'y vient en trahison glacer le sang humain ;  
Et, d'ailleurs transporté, le serpent n'y peut vivre :  
Quel Démon, ou quel Dieu prend soin de l'y  
poursuivre (2) ?

---

(1) Colomb, voyant que l'Isle manquoit de bestiaux, en apporta dans tous les voyages qu'il y fit. Il relâchoit exprès aux Canaries. Toutes les especes multiplierent bientôt au point que l'Isle en seroit surchargée, si les Français ne s'y fussent établis.

(2) C'est une opinion répandue à S. Domingue, où l'on assure que les serpents qu'on y transporte d'ailleurs, meurent sur le champ ; ce que je n'ai garde d'attester : on n'y voit que des couleuvres en très-grande quantité, de formes & de couleurs diverses, qui ne sont rien moins que malfaisantes. J'ai vu des Nègres les prendre à la main comme des anguilles.

Mais le Ciel, compensant & les biens & les maux ;  
 Parmi ces rares dons a mêlé des défauts ;  
 La terre y filtre un suc dont le poison nous tue ,  
 Et que n'égale point la mortelle Ciguë :  
 Des herbes font mourir (1). Des fruits par leur beauté ,  
 Surprennent le Passant qui s'arrête enchanté ,  
 Mais un prompt repentir suit le goût qui l'entraîne (2) :  
 Est-ce un piège tendu pour la nature humaine ?  
 Des arbres , il est vrai , bienfaisants & benins ,  
 Y chassent de nos corps ces funestes venins ;  
 Les simples même y font des cures merveilleuses (3).  
 Mais l'air y porte-t-il ces atteintes fâcheuses ,  
 Dont le sang , à la fin , se trouve corrompu ?  
 Quel horrible présent nous en est-il venu !  
 Les poisons les plus vifs , introduits dans nos veines ,  
 De Vénus en courroux ont signalé les haines.

Nos gens, sans le savoir, en virent des effets,  
 Qu'ils n'eussent point connus sans en être inquiets.  
 Au milieu d'un désert, & séparé du reste,  
 Un village s'offrit, qu'on crut frappé de peste :  
 Les oiseaux sembloient fuir ce séjour infecté,  
 Et l'air tout à l'entour paroissoit empesté.

---

(1) Il n'est guere de Pays où il y ait plus de poisons, ce que les Nègres connoissent mieux que nous.

(2) La pomme de *Machenillier*, ou de *Mancenille*, le plus subtil poison qu'il y ait au monde ; tout est dangereux dans cet arbre, jusqu'à son ombre.

(3) *Saint-Domingue* possède, en revanche, des plantes salutaires, & l'on y retrouve presque toutes celles du *Levant*.

Ses habitans , honteux plus que nous ne le sommes ,  
 Y vivoient retirés du commerce des hommes ,  
 Sous un Chef appellé du nom de SYPHILIS (1) ;  
 Ils étoient dans leur mal tristement recueillis ;  
 Le corps sec , décharné , le teint pâle & livide ,  
 Exhalant une odeur rebutante & putride ;  
 L'attente de la mort faisoit tout leur espoir.  
 Quel déluge de maux ! l'eût-on pu concevoir ?  
 Mais ce qui de nos gens rendit l'esprit perplexe ,  
 Tous n'étoient que vieillards , de l'un & l'autre sexe ;  
 Encor n'en voyoit-on que fort peu de celui  
 Où les graces du corps de tout temps ont relui.  
 La nature , sans doute , en est bien plus l'amie ?  
 S'avengance est en nous beaucoup moins endormie (2). —  
 Qu'est ceci , dit Colomb ? Quels sont ces malheureux !  
 Ne puis-je secourir leur état douloureux ? —  
 Enclin à la pitié , sa vertu bienfaisante  
 Le portoit à favoir le mal qui les tourmente. —  
*Passons* , dit la Princesse ; *évitons un séjour* ,  
*Où l'air infect corrompt la pureté du jour.* —  
 L'Amiral de leur sort ne peut donc rien apprendre ;  
 Mais , bientôt , l'intérêt que l'Europe y va prendre ,  
 Ne l'y rendra que trop commun & familier ;  
 Quand le Ciel voudra-t-il nous le faire oublier !

---

(1) J'ai emprunté ce nom du célèbre *Fracastor* , Médecin Italien , qui a donné un très-beau *Poëme* latin sur la funeste maladie que je décris ; il vient d'être traduit en prose française.

(2) Cet horrible mal fait des progrès bien plus rapides dans les hommes que dans les femmes , sur-tout au lieu où l'on veut que soit son berceau. Je suis toujours les opinions les plus reçues.

Colomb s'imagina, que tous ces misérables  
 Étoient là relegués pour des maux incurables,  
 Ou, du moins, jugés tels par d'ignorants humains :—  
 J'amenerai, dit-il, nombre de Médecins,  
 Et tout ce qui leur sert & de suppôts & d'aides ;  
 Ces maux seront traités avec de sûrs remèdes.—  
 Ainsi son cœur brûloit du desir d'être à tout,  
 Ainsi la charité n'étoit pas moins son goût.

UN long & large étang vint étonner la vue.  
 Mais on fut moins surpris de sa vaste étendue,  
 Que de trouver son eau, comme l'eau de la Mer,  
 D'un goût âcre & salé, désagréable, amer.  
 Mille monstres marins s'ébattoient sur cette onde,  
 Dont on fonda le fond, & qui parut profonde.  
 On y vit le combat du vorace Requin,  
 Qui de l'homme souvent a tranché le destin,  
 Avec le Crocodile, animal amphibie,  
 Dont la dent n'est pas moins cruelle à notre vie.  
 Quel homme est malheureux ! manque-t-il donc de maux ?  
 De quel front se dit-il le Roi des animaux ?  
 Quel Roi ! que ses sujets détruisent & dévorent !  
 Si friands de sa chair, est-ce ainsi qu'ils l'honorent ?  
 L'homme tyrannisé par tant de passions,  
 Semble être un composé de contradictions !  
 On crut un bras de Mer cet étang remarquable ;  
 Déjà Colomb en fait un canal profitable,  
 Qui presque eût traversé l'Isle de bout en bout :  
 Mais Dieu détruit bientôt ce que l'homme résout !  
 Avec étonnement on s'aperçut ensuite,

Que la Mer jusques-là devoit n'être conduite,  
 Qu'au travers de la terre, & par des souterrains  
 Capables d'effrayer les plus fiers des humains.  
 En effet quelque jour, cette masse emportée  
 Pourroit bien alarmer la France épouvantée :  
 O Ciel! préserve-en nos Colons fortunés;  
 A cet affreux destin seroient-ils condamnés (1)?

DE côteaux en vallons, & de vallons en plaines,  
 Jusques auprès du fort on parvint, non sans peines,  
 Mais, juste Dieu! quel est le spectacle effrayant  
 Qui se présente aux yeux du Chef impatient?  
 Pourra-t-on de Colomb ébaucher la tristesse?  
 Étourdi d'un tel coup, sa fermeté le laisse.  
 La pâleur de la mort se répand sur son front.  
 Plongé dans la douleur, il craint plus qu'un affront,  
 Tremblant de ne pouvoir achever son voyage,  
 Ses Vaisseaux n'ont-ils point péri dans cet orage!...  
 Ses gens sont-ils tous morts!... Est-il d'autres complots!..  
 Sa crainte, sans parler, s'expliquoit par sanglots.  
 Jamais d'Agamemnon la constance ébranlée  
 Ne peignit mieux son ame à la Grece assemblée,

---

(1) L'Etang de Xaragua, ou du *Cul-de-sac*, communique à la Mer de l'Ouest & du Sud de l'Isle par-dessous terre : il est à craindre que quelques violentes secousses de tremblement de terre ne détachent cette partie.

La prédiction, quoiqu'ancienne, a pensé être vérifiée le 3 Juin 1770, jour de la *Pentecôte*, où l'on en essuya un à *S. Domingue* beaucoup plus violent que celui qui avoit détruit *Lisbonne*; au rapport des personnes qui les ont ressenti tous deux.

Quand l'Oracle menteur, éclairci par Calchas ;  
De sa fille innocente ourdissoit le trépas.

C'ÉTOIT là des Zémès l'un des dignes ouvrages,  
Ils avoient soulevé la plupart des Sauvages,  
Pendant que leur Cacique & Colomb, de concert,  
Promenoient le vrai bien à ces Peuples offert ;  
Qu'ils répandoient par-tout la divine sagesse  
Dont ils sentoient en eux la douce & sainte ivresse,  
Ces Démons, enragés du progrès des Chrétiens,  
Cherchent à la révolte un Chef & des soutiens :  
Ils ne furent pas loin. La noire ingratitude  
Eut bientôt mis un terme à leur inquiétude,  
La horde de brigands secondés des Enfers,  
Usa de perfidie en ce triste revers,  
Où les temps, devenus calmes & pacifiques,  
Sembloient même enchaîner jusques aux fanatiques,  
Mais, parmi nous, souvent de solempnels traités,  
Quand l'intérêt le veut, sont-ils mieux respectés !

Tout le monde observoit l'Amiral en silence.  
D'un endroit si funeste il s'approche, il s'avance :  
Quelle vue !... On lisoit, sur tous les fronts écrits,  
Les divers mouvements inspirés à ses cris.  
Caonabo masquoit, sous sa feinte ordinaire,  
Les sentiments secrets de son ame vulgaire ;  
Il n'en étoit touché, qu'autant qu'il le falloit  
Pour cacher aux regards ce qu'il dissimuloit,  
Le plaisir dont son cœur ressentoit les atteintes,  
Mais il l'accompagnoit de troubles & de craintes :

Au départ qu'il desiré , un pareil accident  
 Ne devoit-il point être un obstacle évident ?  
 Voilà ce qui s'oppose à sa joie inquiète.

LA Princesse eut long-temps une douleur muette ;  
 Mais enfin ses regrets éclatant à propos,  
 Elle voulut en vain consoler son Héros.

LE reste de l'armée, ignorant l'art de feindre,  
 Contre l'auteur du mal ne pouvoit se contraindre ;  
 Colomb étoit chéri : le respect & l'amour,  
 Dans ces cœurs bons & francs , agissoient tour-à-tour,

CE fort, ce triste fort n'est plus qu'un tas de cendre !  
 Est-ce le feu du Ciel ?... Mais qui l'a vu descendre ?  
 Des ossements humains à demi-consumés !...  
 Sont-ce là des projets que les Cieux aient tramés ?  
 Colomb ne put tenir à cette horrible vue ;  
 Écoutant les transports de son ame éperdue,  
 Au doux Goacanaric il adressa ces mots ,  
 Souvent interrompus de pleurs & de sanglots :

Tu ne peux ignorer , quelle est la main hardie  
 Qui s'est abandonnée à tant de perfidie ?  
 Je n'en puis accuser que les tiens ou que toi.  
 J'avois trop écouté ta feinte bonne-foi ,  
 Inhumain ! ne crois pas échapper ma vengeance,  
 Ni celle de ce Dieu que ta fureur offense ?  
 Il ne permet jamais ces desseins criminels ,  
 Que pour en perdre mieux les coupables mortels ;

Et c'est par-tout ainsi que sa justice éclate.  
 D'aucune impunité, que ton cœur ne se flatte.  
 Son bras levé sur toi m'annonce son courroux,  
 Rien ne peut ici-bas en suspendre les coups :  
 Tremble, perfide, tremble ; à la foi violée,  
 Ta vie est sur le point de se voir immolée. —

○ L'ÉQUITABLE Cacique, innocent & surpris,  
 Dont le cœur gémissoit à ces affreux débris,  
 Incapable du trait dont l'Amiral l'accuse,  
 Répondit, sans user de détour ni de ruse : —  
 Je te jure, Étranger, que je n'ai nulle part  
 Au crime qui pourra retarder ton départ ;  
 Plus que toi, je souhaite en tirer la vengeance.  
 Mon frere a commandé durant ma longue absence ;  
 Je saurai tout de lui : s'il est coupable, ou non ;  
 Son sang effacera sa lâche trahison.  
 Mon équité toujours veut que je le punisse ;  
 Soit qu'il en ait été l'artisan, le complice,  
 Ou que, faute d'avoir veillé sur mes sujets,  
 Il n'ait pu prévenir de si fâcheux objets.  
 C'est ainsi que je pense en ma colere extrême ;  
 Par-là je prouverai, si je hais, ou si j'aime.  
 Hâtons-nous d'arriver : suspends tes noirs chagrins :  
 Le mal, peut-être, est-il moins grand que tu le crains. —

C'ÉTOIT avec raison qu'il parloit de la sorte.  
 On marche encor long-temps avec la même escorte.  
 Ces gens, quoiqu'ennemis assez peu patients,  
 Ne paroissent entr'eux, ni fiers, ni défiants :

Nos Espagnols sembloient avoir fait ce miracle.  
 Réunis pour en voir l'original spectacle,  
 Et différents d'esprits, de tailles, & de mœurs,  
 Tous ces Peuples divers enchaînoient leurs humeurs.  
 Caonabo lui-même, étouffant son murmure,  
 Du malheur qu'on craignoit faisoit sa propre injure,  
 Il promettoit, tout haut, d'en punir les auteurs.  
 Chacun se répandoit en plaintes, en clameurs.  
 Pour le sort d'Ilion jadis réduit en cendre,  
 Les malheureux Troyens en firent moins entendre.  
 On vit enfin cesser cet état douloureux,  
 A l'aspect des Vaisseaux rendus à tous les vœux :  
 Mouillés au même endroit, mais non sans défiance,  
 Leurs gardes attendoient avec impatience.

COLOMB, à cette vue oubliant sa douleur,  
 Sentit le doux espoir renaître dans son cœur.  
 Il n'est plus inquiet, que d'entendre l'histoire  
 Qu'un aussi noir tableau peignoit à sa mémoire :  
 La ruine du fort ne pouvoit être un jeu ;  
 On leur en fit le triste & lamentable aveu.  
 Le frere du Cacique, avançant d'un air sombre,  
 Leur dit quel sort fatal diminueoit le nombre  
 Des imprudents soldats confiés à ses soins,  
 Et, pour s'en disculper, produisit des témoins.

TEL fut, en abordant la troupe voyageuse,  
 Le récit singulier d'une action honteuse : —  
 Je viens, mon frere ; & toi, qui naquis en des lieux,  
 Où les hommes sont vains, fourbes & vicieux ;

Vous conter en détail les infâmes pratiques  
 Qu'exercent, sans pudeur, tous ces gens tyranniques,  
 Ne me reprochez point s'ils furent massacrés :  
 Ils ne respectent rien ; les droits les plus sacrés,  
 L'asyle qu'on accorde à leur misère extrême,  
 La bonne-foi, l'honneur, & la chasteté même,  
 Tout n'est rien à leurs yeux qu'un rempart impuissant,  
 Dont ils ont, plusieurs fois, franchi le pas glissant.  
 Ces lieux n'ont que trop vu leurs cruels brigandages  
 Enfanter les viols, les meurtres, les pillages !  
 J'ai fait ce que j'ai pu, pour arrêter le cours  
 De ces maux violents qui menaçoient leurs jours,  
 Et dont je prévoyois les effets déplorables :  
 J'ai long-temps contenu nos sujets misérables ;  
 Je retiendrois encor leur trop juste courroux ;  
 Sans l'accident qui vint précipiter leurs coups.  
 Je ne fais quel sujet de haine, ou de vengeance,  
 A tout armé contr'eux, mis tout d'intelligence ;  
 Mais un Cacique fier, plein d'un fougueux transport,  
 Le jeune GUARIONEX a pris en main leur mort,  
 Des nôtres & des siens il s'est mis à la tête,  
 A fait, à mon insu, gronder cette tempête  
 Que je n'ai pu savoir, apprendre que trop tard.  
 Je rassemble aussi-tôt mes gens de toute part,  
 Et volant au secours de ces hôtes perfides,  
 Je vois tout dévorer par les flammes avides.  
 Je n'ai pu sauver rien, en ce désastre affreux,  
 Mais je m'en suis vengé sur mille malheureux :  
 J'ai suivi ma colere ; & Guarionex lui-même  
 N'a pu se dérober à ma fureur extrême,

Avec d'autres gardé pour vous être remis,  
 Vous les pourrez traiter comme des ennemis. —  
 C'est par-là qu'acheva le frere du Cacique.

COLOMB, que surprend moins l'événement tragique,  
 Levant les mains au Ciel, s'écria dans l'instant : —  
 O Dieu ! j'admire ici ton pouvoir éclatant.  
 Je ne suis plus surpris d'un si cruel supplice :  
 Oui, c'est un châtement dicté par ta justice !  
 Apprenez, ô mortels ! que Dieu punit toujours ;  
 Heureux, quand il le fait à la fin de nos jours,  
 Et qu'on se reconnoît à la main qui nous frappe !  
 Jamais rien à ses yeux ne passe ni n'échappe. —

ON entre dans le Bourg, pendant cet entretien  
 Où parla l'Amiral en vrai héros Chrétien,  
 Enseignant, répandant sa sublime Doctrine,  
 Et ne prêchant à tous que la Bonté divine.  
 Son rival dangereux, de Peuple environné,  
 Fut avec les Captifs sur le champ amené.  
 Le désespoir, la honte, allumoient son visage :  
 On y voyoit dépeints tous les traits de la rage.

Dès qu'il put approcher du célèbre Héros,  
 Sa bouche s'exprima dans ces terribles mots : —  
 Quoi ! je me revois donc encor en ta présence ?  
 Faudra-t-il que je sois toujours en ta puissance ?  
 Les destins ennemis, courroucés contre moi,  
 Voudroient-ils m'obliger à plier sous ta loi ?  
 Moi qui ne hais rien tant, te déteste, t'abhorre,

Qui voudrois te vouer à la mort que j'implore!  
 J'aime mieux périr, que me voir condamné  
 A vivre sous ton joug, heureux & fortuné.  
 Altéré de ton sang, j'aurois voulu le boire;  
 Je le ferois encor, si l'on m'en vouloit croire:  
 N'ayant pu contenter, assouvir mes desirs,  
 J'ai, dans le sang des tiens, goûté d'autres plaisirs.  
 Que ne puis-je arracher, à tous tant que vous êtes,  
 Ce cœur, ce lâche cœur qui menace nos têtes!  
 Aveuglés, ces gens-ci vous croyoient immortels (1);  
 Mais je leur ai fait voir que vous n'étiez point tels:  
 Et, quand de leur salut j'entreprends la défense,  
 Que je venge avec eux notre commune offense,  
 La terreur les reprend, ils me tournent le dos;  
 J'en suis saisi, jeté dans de profonds cachots.  
 Si vous n'ouvrez les yeux, oisive populace,  
 Ces cruels étrangers éteindront votre race:  
 Attendez-vous en paix, pour vous donner la mort,  
 Qu'ils aillent se chercher du soutien, du renfort?  
 Mettez en liberté mon sinistre courage,  
 Je vous réponds alors de finir notre ouvrage;  
 N'appréhendez ici, ni leurs bras, ni leurs feux:  
 Ne serions-nous donc pas des hommes tout comme eux? —

---

(1) Les Américains ont eu quelque temps cette opinion des Européens.  
 C'est dans l'Isle de Porto-Rico, qu'ils en furent désabusés; un Sauvage  
 se baignant avec un Espagnol, le tint long-temps sous l'eau innocem-  
 ment où il expira. Cet événement, dû au hasard, fut un trait de lumière  
 pour des gens si grossiers,

CE farouche discours ne fit rien dans l'armée;  
 La vertu de Colomb y fut trop confirmée:  
 Après qu'il eut parlé, tout le monde admira  
 La modération où son cœur s'égara. —

EST-CE ainsi, répondit le Héros maritime,  
 Avec une douceur qui lui gagna l'estime  
 De ceux même séduits par son fougueux rival; —  
 Est-ce ainsi pour le bien, que tu me rends le mal?  
 Quel sujet, ou plutôt quel Démon t'y convie!  
 J'ai pu t'en empêcher, j'ai pu t'ôter la vie;  
 Et je n'en ai rien fait! tu le fais?... Mais je veux  
 Conserver, malgré toi, des jours si dangereux:  
 Je veux plus: te montrer notre tendre Patrie:  
 Peut-être, y perdras-tu toute ta barbarie,  
 Et te ramènerai-je en ton climat natal,  
 Sage, judicieux, moins traître, & moins brutal?  
 Quand envers toi mon ame au pardon s'abandonne,  
 Il est plus juste encor qu'à tous elle pardonne. —  
 Pour lors, intercédant auprès des Généraux,  
 Qui vouloient assommer ces rigides bourreaux,  
 Il charma l'Assemblée, en obtenant leur grace,  
 Et fut même en leurs cœurs se frayer une place.

MAIS Guarionex partit, vit l'Espagne en effet,  
 Et de plus, en revint Chrétien & satisfait:  
 Il changea sur Colomb d'idée & de système;  
 Ce fut lui qui le tint sur les Fonts de Baptême.  
 C'est le Prince HENRI, qui, sous ce nom nouveau (1),

---

(1) On peut lire dans les Historiens Espagnols, & même dans leur

De la guerre long-temps alluma le flambeau ;  
 Qui, pour venger Colomb de chagrins domestiques,  
 Contre ses ennemis fit des exploits uniques.

*Fin du vingt-deuxième Chant.*

copiste le P. Charlevoix, combien ce Prince Henri suscita d'affaires aux Espagnols de S. Domingue. Retiré dans les montagnes, avec les braves gens qui venoient s'y joindre à lui, il ne cessa de harceler cette première Colonie, jusqu'à ce qu'elle eût reconnu son indépendance. Si les Conquérants du Nouveau-Monde eussent rencontré beaucoup d'hommes de cette trempe, ils ne fussent pas si facilement devenus les Maîtres de la plus considérable partie de l'Univers.



Mais Étonnez-vous, vif l'Épique en effet,  
 Et de plus, en votre Étonnement & admiration,  
 Il change sur Colomb d'idée & de système ;  
 Ce fut lui qui le tira sur les bords de l'Atlantique  
 C'est le Prince Henri, qui, sous ce nom nouveau (1),

(1) Ce fut lui dans les histoires Espagnoles & même dans les


 ARGUMENT

DU

## VINGT-TROISIEME CHANT.

**O**N se prépare au départ. Carene donnée auparavant aux Vaisseaux. Adieux que fait l'Amiral. On leve l'ancre par le plus beau temps. Concert entre les matelots & les perroquets qu'ils embarquerent. L'Enfer joue de son reste ; il excite un ouragan furieux : vœu que font les équipages. Le Ciel protege toujours Colomb. Satan, par un dernier effort, empêche les matelots de manœuvrer, hâtant en eux les progrès du venin qu'ils portent en Europe. Le Ciel arrête encor l'effet de ce malheur. Une Isle déserte se présente à l'Amiral, des courants l'y conduisent. Il descend à terre & la parcourt : prodige qu'il y voit : vision dont il est favorisé. Il y est entretenu par la Vérité, la Religion & la Justice. Détail des entretiens qu'il eut avec elles. La Religion lui indique de quoi guérir ses gens ; ensuite la Vérité, par ordre du Très-Haut, lui montre dans son miroir toute l'Histoire de l'Amérique.




 CHANT XXXIII.

TOUT fut en peu de jours disposé pour partir.  
 L'Amiral ne vit rien qui pût l'en divertir ;  
 Et, pour ne pas manquer à la prudence humaine,  
 Aux Vaisseaux, par son ordre, on donna la carene,  
 Les vivres furent faits avec profusion :  
 La Mer plus que la Terre en fut l'occasion.  
 Au défaut du doux jus exprimé de la vigne,  
 On n'épargna point l'eau naturelle & bénigne ;  
 Jamais cette boisson utile à la santé,  
 N'auroit dû le céder à ce jus tant vanté ;  
 Mais l'homme est envieux de ce qui lui peut nuire !  
 A combien de poisons se laisse-t-il séduire ?  
 Colomb, plus défiant qu'il n'a jamais été,  
 Qui connoît le Sauvage & sa méchanceté,  
 Afin de prévenir la dernière infortune,  
 Exclut de ses Vaisseaux leur présence importune :  
 C'étoit un parti sage, ami de la raison.  
 On embarque bientôt la riche cargaison ;  
 A quoi l'on ajouta tout ce qui parut rare,  
 Propre à faire estimer un Pays si barbare :  
 Tel en use toujours le Voyageur prudent ;  
 Pour ce qui vient de loin, on n'est que trop ardent !  
 C'est en vain qu'aujourd'hui l'Europe en tout excelle ;  
 La Chine a plus de droit d'exciter notre zèle :  
 Ses chefs-d'œuvre, il est vrai, bizarres, languissants,

Y semblent être faits en dépit du bon sens ;  
 Solidité, dessein, prix excessif, tout gronde :  
 N'importe ; ils ont touché l'extrémité du Monde !  
 Ne guérirons-nous point de l'étrange travers  
 Qui veut que , pour nous seuls , soit né tout l'Univers ?  
 Laissons cette folie à des Peuples bizarres ,  
 Peut-être moins sensés & presque aussi barbares ,  
 Quoique crus si chéris du Maître des humains ,  
 Que tous ces malheureux nommés Américains.

ENSUITE on embarqua le prisonnier atroce ,  
 Qu'il fallut enchaîner comme bête féroce :  
 Ses gens, pris avec lui , vouloient suivre son sort ;  
 Le Barbare aisément se dévoue à la mort ,  
 Et telle est pour ses Chefs son aveugle tendresse ,  
 Qu'il descend avec eux au tombeau sans tristesse :  
 Exemple moins d'amour que de fort préjugé ,  
 Par la longue habitude en devoir érigé !  
 Colomb en choisit trois , tant pour servir leur Maître ,  
 Qu'à la Cour d'Arragon pour les faire paroître.  
 Rien ne l'arrêtant plus , le Héros glorieux  
 Donne quelques moments à ses derniers adieux :  
 Le seul Goacanaric , pour lui toujours le même ,  
 Y répond devant tous par un regret extrême.  
 Caonabo , voulant imiter sa douleur ,  
 N'en montra que l'écorce & la fausse couleur ;  
 Mais sa fille sincère , en offrant ses alarmes ,  
 Répandoit dans son sein de véritables larmes :  
 Amante désolée , inquiète , sans poulx ,  
 Du plus vif désespoir elle sent tous les coups.

L'Amiral, dans le cas où fut jadis Énée,  
 Mieux que lui se tira d'une telle journée;  
 Grace à la fermeté dont le Ciel lui fit don,  
 Sans voir mouiller ses yeux il quitta sa Didon.

LES Vaisseaux n'attendoient qu'après son arrivée,  
 Pour profiter du vent, de la Mer soulevée:  
 Mille & mille zéphyrs se jouoient sur son eau,  
 Paroissoient de Thétis annoncer le tableau.  
 L'air étoit dégagé de ces épais nuages,  
 Avant-coureurs certains des plus tristes orages:  
 On leve l'ancre; on part, aux acclamations  
 De ces Peuples formés de tant de Nations,  
 Qui, bordant le rivage, élevoient jusqu'aux nues  
 Des sons aussi confus que leurs voix inconnues.  
 Les Vaisseaux pavoisés, couverts de pavillons,  
 Charmoient tous les regards; heureux échantillons  
 Des succès réservés aux Races Espagnoles,  
 Tant qu'on verra flotter leurs seules banderolles!  
 Quand de hardis voisins y porteront les leurs,  
 Que les yeux y seront frappés d'autres couleurs,  
 Alors tous ces progrès iront en décadence;  
 Ainsi l'a décidé la juste Providence.

A ce bruyant éclat dont s'étonnent les airs,  
 Se mêlerent aussi de moins rudes concerts;  
 Nombre de Castillans, mariant la guitare  
 Aux accords dont leur voix ne fut jamais avare,  
 Chantoient le doux bonheur dont ils alloient jouir;  
 Mais des oiseaux sembloient se plaisir à les ouïr,

Et puis, faisant *chorus* de leurs féconds ramages,  
 Ils en étourdissent les joyeux équipages,  
 Le plumage charmant de ces rares oiseaux,  
 En avoit fait charger nos deux riches Vaisseaux:  
 Mais du rouge & du verd l'agréable mélange  
 N'est point ce qui les rend plus dignes de louange;  
 Leur babil éternel ne se peut égaler,  
 Et l'homme, comme lui, leur apprend à parler,  
 Oiseau tant célébré, Perroquet de Corine,  
 Étois-tu différent; ou de même origine,  
 Toi qui servois d'écho pour ses folles amours (1)?

CET innocent plaisir dure encor quelques jours,  
 Mais l'ennemi secret du surprenant mystère,  
 Le voyant s'accomplir, ramasse sa colere,  
 Tous les traits rassemblés de l'inferral courroux  
 Produisirent soudain les plus funestes coups:  
 Plus il est indigné d'avoir manqué sa proie,  
 Plus en de nouveaux tours sa rage se déploie,  
 C'est ainsi que se montre un taureau furieux,  
 Qu'on provoque au combat pour le plaisir des yeux:  
 Il s'élançe, il écume, il s'épuise en adresse,  
 Dès que son ennemi le fatigue ou le presse;  
 Il repousse la ruse & s'en sert à son tour;  
 Il remplit de ses cris tous les lieux d'alentour;

---

(1) Lisez ce qu'en dit *Ovide*. Les *Perroquets* de l'*Amérique*, quoique diversifiés entr'eux, different cependant de ceux des autres Contrées; les *Perroquets* de *S. Domingue* sont d'une seule espèce, tous verts & rouges, mais grands babillards.

Et, saisissant enfin le moment qu'il souhaite,  
 Force son adversaire à gagner sa retraite.  
 Satan n'en usa pas avec moins de fureur :  
 Il tire tous les vents de leur séjour d'horreur  
 Et, sans avoir besoin de Junon ni d'Éole (1),  
 Livre un combat horrible à la Flotte Espagnole.  
 Ce ne sont plus des vents, mais d'affreux tourbillons,  
 Pires qu'en voit le Nord sous le nom d'Aquilons ;  
 L'air de tous les côtés ne présente qu'orages ;  
 On en sentit fort loin les terribles ravages ;  
 Dans tout cet Archipel les arbres arrachés,  
 Des masses de rochers de leur lieu détachés,  
 Les hommes, les oiseaux, ne sachant où se mettre,  
 N'étoient qu'essais du mal que l'Enfer peut commettre (2).  
 La Mer n'est plus de l'eau, c'est un gouffre de feux  
 Où vont être engloutis ces Marins malheureux ;  
 La fatigue déjà les trouble, les énerve :  
 Qui les garantira, si Dieu ne les conserve ?  
 Voi, mortel insensé, les périls où tu cours,  
 Et combien, pour des riens, tu prodigues tes jours !  
 Le liquide élément ne fut point fait pour l'homme.

(1) La colere de Junon & les secours qu'elle tire d'Éole sont les grands ressorts mis en œuvre par Virgile, Poète Chrétien, je n'ai pas eu les mêmes ressources.

(2) J'ai voulu dépeindre les ouragans particuliers à l'Amérique, qui font souvent d'affreux ravages : les vents font en un clin-d'œil le tour du compas, renversent & détruisent tout ce qu'ils rencontrent sur leur passage ; il y a eu des Navires tout chargés, enlevés & jetés fort loin dans les terres. La Guadalupe est très-sujette à ces tempêtes.

L'ESPRIT de l'Amiral en travail se consume ;  
Il ne peut plus suffire à le porter par-tout ,  
Et craint de ne pouvoir venir enfin à bout  
De tenir long-temps tête à la fougue indomptable ;  
Du vent qui le poursuit , de la Mer qui l'accable.  
Ses voiles dans les airs sont le jouet des vents ,  
Il ne sauroit dompter leurs souffles inconstans ;  
Ses ponts sont engagés sous l'Onde mutinée ,  
Et son unique espoir est dans la destinée :  
Le Ciel jusqu'à cette heure a-t-il conduit son sort ;  
Pour le faire périr à l'approche du port ?  
Il n'en peut rien penser ; c'est ce qui le console ;  
Et lui fait au Très-Haut adresser la parole : —  
Dieu Puissant ! lui dit-il , se jetant à genoux ;  
Me suis-je donc encor attiré ton courroux ?  
Regarde , par pitié , notre affreuse misere ,  
Et reviens un instant de ta juste colere.  
Sois propice à nos maux ; rends le calme à la Mer ;  
Chasse ces vents fougueux enracinés dans l'air.  
Votre protection me fut si secourable ;  
En manquerois-je ici le secours favorable !  
Daignez , Dieu juste & bon , miséricordieux ,  
Nous sauver d'une mort si prochaine à nos yeux ;  
Mais , si vous le voulez , recevez-en l'offrande ? —  
Ses gens n'attendent point , que le Chef leur commande  
D'implorer en commun la céleste Bonté :  
C'étoit terreur en eux , mais en lui piété :  
Le danger est pressant quand le Matelot prie ,  
Autrement on ne peut voir son ame attendrie.  
Tous , en levant au Ciel & leurs yeux & leurs mains ,

Foibles , découragés , invoquoient tous les Saints ;  
Ils firent même un vœu , dont l'effet ordinaire  
N'est jamais d'opérer un repentir sincere.

C'est en se corrigeant qu'il faut toucher le Ciel :  
Qu'a-t-il besoin de cœurs qui s'abreuvent de fiel !

Pense-t-on le tromper par de vaines prieres ?

Dieu n'apperçoit-il pas nos actions entieres ?

Il a toujours sondé jusqu'aux replis du cœur ;

Et sa main , dès l'instant , puniroit le pécheur ,

S'il n'étoit retenu par ses miséricordes.

LES Vaisseaux ballotés n'étoient qu'à mâts & cordes.  
Nos Marins attendoient la mort à tout moment ,

Lorsque le Ciel fit faire un subit changement :

Plus de vent , plus de mer , & le beau temps succede ;

Le Soleil reparoit : ils n'en avoient eu l'aide ,

Depuis plus de huit jours que duroit un brouillard

Qui les faisoit ainsi naviguer au hasard.

Mais Dieu veilloit sur eux ; permettant ces épreuves ,

Pour les accoutumer à des Mers alors neuves.

L'ENFER leur réservoit un trait de son courroux ,  
Qui devoit l'emporter sur tous ses autres coups.

O Ciel ! faudra-t-il donc que sa noire malice

Toujours à ta Bonté donne de l'exercice ?

L'Amiral , en Pilote instruit & vigilant ,

Veilloit seul sur le pont ; exerçant son talent ,

Cherchant , dans ce désordre utile & nécessaire ,

Un moyen pour sortir heureusement d'affaire.

Il savoit trop que l'homme aide à s'intimider ,

Lorsqu'en priant les Cieux il doit encor s'aider ;  
 Colomb , dans le péril , ne perdoit point la tête,  
 Il vit de loin venir la fin de la tempête ;  
 Aussi-tôt appellant ses gens pour manœuvrer,  
 Malgré tous ses avis il n'en put rien tirer.  
 Sur leurs lits la plupart étendus , mais sans force,  
 Avec le sentiment sembloient faire divorce (1) :  
 Les autres , abattus sous le poids de leurs maux ,  
 N'étoient d'aucun secours aux deux tristes Vaisseaux :  
 Hélas ! ils étoient presque à côté l'un de l'autre ;  
 On entendoit crier :  *votre état est le nôtre :  
 Nous sommes tous perclus !* en cette extrémité ,  
 Que faire ? L'Amiral , de ce soin agité ,  
 Invoque encor du Ciel la grace singulière ,  
 Et ses yeux moins fermés , ouverts à la lumière ,  
 Découvrent sur le champ un objet enchanteur ,  
 Qui lui fit retrouver l'espoir cher à son cœur.

C'EST une terre , à quoi l'on n'avoit pas pris garde ,  
 Colomb , durant long-temps la lorgne & la regarde :  
 Elle n'étoit pas loin. Mais , comment arriver !  
 Son esprit étonné ne cesse de rêver.  
 Mene-t-on des Vaisseaux qui n'ont ni bras ni volles ?  
 Enfin il s'apperçoit que , sans l'aide des toiles ,  
 Sans rames , sans qu'il fût besoin de gouverner ,  
 Un courant violent venoit les entraîner.

---

(1) On fait que le *mal* , que je crois avoir exposé sans choquer l'honnêteté publique , se déclare ordinairement par un engourdissement dans les membres : cette vérité physique m'a fourni l'idée de ce coup de théâtre , sans blesser la vraisemblance.

Quelle joie ! Il ne fait, en son ardeur extrême,  
 S'il doit s'abandonner à la faveur suprême,  
 Qu'il ne peut méconnoître en ce pressant besoin ;  
 Si tout entier aux Cieux il laissera ce soin.  
 Mais il sent de nouveau réveiller sa prudence ;  
 Son ame reconnoît la divine assistance :  
 Il saute au gouvernail, crie à l'autre Vaisseau,  
 D'en faire autant, de suivre, & d'aller dans son eau.  
 Il évita par-là nombre infini de roches,  
 Dont il se garantit des terribles approches.  
 A la fin, il se voit en toute sûreté  
 Dans une anse où l'on est par la quille arrêté :  
 C'étoit un fonds de vase, & mêlé d'un sable  
 Aussi doux qu'il est fin, transparent, mou, friable ;  
 Un bien si peu commun surpasant son souhait,  
 Colomb rendit à Dieu grace d'un tel bienfait.

Lui seul, menant l'esquif, mit presque tout à terre.  
 Mais quel est donc ce trait d'une incroyable guerre,  
 Dont Satan a frappé d'illustres malheureux  
 Qui tombent, tout-à-coup, dans un état affreux ?  
 Souffla-t-il sur leurs corps ces rudes maladies,  
 Par où nos facultés deviennent engourdis ?  
 Non : il réveille en eux & hâte le venin  
 Qu'ils avoient contracté sous ce climat malin,  
 En prenant des plaisirs où l'Amour nous égare ;  
 Poison alors, pour nous, aussi nouveau que rare !  
 Mais, hélas, aujourd'hui devenu si commun,  
 Que nous n'en faisons plus un mystère importun !  
 Quelle condition ! fâcheuse découverte,

Tu conduis à grands pas l'Univers à sa perte!

L'AMIRAL, se livrant à son humanité,  
 Visite tous ses gens dont il est infecté :  
 Ils se plaignent par-tout des douleurs les plus vives,  
 Qui jusques dans leurs os ne sont que trop actives ;  
 Ils jettent les hauts cris : la douceur du sommeil  
 Ne suspend point leur mal , au moins jusqu'au réveil.  
 Les remedes n'ont rien qui calme sa furie.  
 Ce n'est pas sans raison qu'il craignoit pour leur vie,  
 Colomb étoit le seul jouissant de santé,  
 Le prix de ses vertus & de sa chasteté.  
 Les Cieux voulurent mettre une fin à ses peines,  
 Et retirer son cœur de si fatales chaînes.

CETTE terre est une Isle. Il la veut parcourir.  
 Peut-être , à ses desirs quelqu'un viendra s'offrir ?  
 Il se met en chemin dans cette incertitude.  
 Il fit bientôt le tour de cette solitude,  
 Sans y rien découvrir, qu'un pays si désert,  
 Qu'il n'étoit qu'un refuge aux habitants de l'air,  
 Mais, dans l'intérieur de lieux aussi sauvages,  
 Il crut appercevoir d'assez jolis bocages,  
 Qui fixerent d'abord son esprit incertain ;  
 Il y fut , malgré lui , mené par le destin.  
 Il s'enfonce au milieu d'une forêt épaisse,  
 Sans guide, sans secours, que sa seule tristesse :  
 Il lui sembla trouver un sentier pratiqué,  
 Il le suit ; mais il croit l'avoir perdu , manqué,  
 Par des murs naturels, rochers inaccessibles,

Il se voit arrêté dans ces déserts pénibles  
 Où, ne sachant enfin par où tourner ses pas,  
 Il s'assied sans murmure, étonné, mais plus las.  
 Son ame ne peut perdre une douce espérance.

Il contemploit ces murs, d'une hauteur immense,  
 En admiroit le roc artistement taillé :  
 Le meilleur ouvrier l'eût moins bien travaillé ;  
 Le marbre de Paros n'est pas plus magnifique.  
 Mais quel étonnement ! Est-ce vertu magique ?  
 Il voit se séparer, sans fracas & sans bruit,  
 Ce roc si surprenant dont l'obstacle lui nuit,  
 Et le plus beau pays présenter à sa vue  
 De cent objets divers la faveur imprévue.  
 Le plus frappant pour lui fut un riche Palais,  
 Qui, dans un grand lointain, offroit tous ses attraits :  
 En dôme façonné, présentant un portique ;  
 De colonnes en rond, à la maniere antique,  
 Paroissant revêtu pour soutenir un toit  
 Couvert de lames d'or que son œil apperçoit ;  
 Les rayons du Soleil réfléchissant sur elles,  
 Se prêtoient à l'éclat de ces tuiles nouvelles.  
 Pour s'y rendre, Colomb ne sauroit balancer :  
 Il se leve ; & bientôt il ose s'avancer.  
 Mais à peine a-t-il mis le pied dans cette enceinte,  
 Que, sans en ressentir la plus légère crainte,  
 Il vit se refermer, tout comme auparavant,  
 Ces murs dont il reçoit un secours décevant.  
 Il promene ses yeux au gré de leurs caprices,  
 Et ne voit que beautés dans ce lieu de délices.

Chargés également, & de fruits, & de fleurs,  
 Les arbres y portoient de suaves odeurs:  
 L'air étoit embaumé. Ce jardin agréable,  
 Aux plus célèbres lieux eût été préférable:  
 Flore n'habite point un si brillant séjour,  
 Quoiqu'en dise la Fable; & l'Isle de l'Amour,  
 Cet endroit qu'elle vante encor à nos oreilles,  
 Ne renferma jamais de si grandes merveilles.  
 La Nature rassemble, en ce lieu plein d'appas,  
 Ce qu'elle a de plus beau dans les divers climats.

NOTRE Amiral surpris par un autre miracle,  
 Est forcé de céder au plus rare spectacle:  
 En approchant plus près de l'auguste Maison,  
 Un objet assaillit, étouffa sa raison;  
*Que vois-je ?* cria-t-il: *un groupe de Déeses!*  
 Il ne put un moment secouer ses foiblesses,  
 Qui prenant le dessus, dérangerant son esprit,  
 Reprirent sur ses sens leur ancien crédit.  
 Il voulut adorer ces Beautés immortelles,  
 Sans songer que c'est Dieu qu'il adoroit en elles:  
 Attributs, en effet, de la Divinité,  
 Elles en font toujours l'essence & l'unité.  
 Dieu brûle & se repaît de leurs célestes flammes,  
 Qu'il voudroit vainement voir entrer dans nos ames;  
 L'homme, depuis long-temps, en a perdu les droits!

Sous un berceau de fleurs, elles n'étoient que trois.  
 Sur l'une, il vit briller les dons de la jeunesse;  
 Son teint frais & vermeil éclatoit sans rudesse;

Une gaze légère, attachée avec soin,  
 La lui fit croire nue en la voyant de loin;  
 Elle avoit à la main une superbe glace,  
 Où tout se reproduit & jamais ne s'efface.  
 La seconde brilloit par tant de majesté,  
 Que jusques à son nom, tout en est respecté;  
 Femme d'un certain âge, & d'un voile couverte,  
 Son visage annonçoit, soit quelque grande perte,  
 Soit un revers sensible à son cœur affligé;  
 On voyoit que son corps en étoit négligé:  
 Modeste en ses habits, modeste en son langage,  
 Tout paroissoit en elle aussi simple que sage:  
 Un livre couvert d'or se monroit sous son bras,  
 Et lui faisoit souvent prononcer des hélas!  
 Ses yeux fixés sur lui l'envisageoient sans cesse,  
 Il sembloit arracher, posséder sa tendresse.  
 L'autre, d'un air sévère, un bandeau sur les yeux,  
 Détournoit, confondoit les regards curieux;  
 On lisoit aisément sur son visage austère,  
 Que l'innocence même a de quoi lui déplaire,  
 Et qu'il faut être pur, comme son chaste sein,  
 Pour lui faire avouer qu'on est & droit & sain.  
 Son bras levoit à peine une énorme balance.

LA première rompit un assez long silence: —  
 Mortel favorisé des hommes & de Dieu,  
 Le seul qui dût franchir ce redoutable lieu,  
 Ainsi que l'ont prescrit les fûtes destinées,  
 Mets ce bonheur au rang de tes belles journées.  
 Je suis LA VÉRITÉ. Reconnois-tu mes traits?

Celle que vous fuyez , & qui ne ment jamais ?  
 D'habiter parmi vous je fus enfin lassée :  
 De la Cour de vos Rois premièrement chassée ,  
 Quelque temps , par amour , le Peuple m'accueillit ,  
 Chez lui-même bientôt mon empire vieillit .  
 Mais , trop persécutée , errante & poursuivie ,  
 Je n'y tins pas long-temps ; j'en passai mon envie .  
 Et vins dans ces climats aux vôtres inconnus ,  
 Pensant y rencontrer des cœurs vrais , ingénus .  
 Comme ailleurs je trouvai des hommes mercenaires ,  
 Fourbes , vains , orgueilleux , adonnés aux chimères :  
 En m'exilant ici je les oubliai tous ;  
 On ne me verra plus résider avec vous . —

LA deuxième , prenant aussi-tôt la parole ,  
 Dit au Héros Chrétien : que ce qui la console ,  
 C'étoit de voir encor un mortel généreux ,  
 Résister au torrent & brûler de ses feux :  
 Qu'elle a long-temps douté de la métamorphose ;  
 Mais que Colomb si bien a pris en main sa cause ,  
 Que rien n'effacera ce service important ,  
 Sous peu récompensé d'un bienfait éclatant . —  
 Ce n'est pas que j'ignore , ajouta l'Éternelle ,  
 O mortel fortuné ! que , malgré tout ton zèle ,  
 A mon solide honneur on ne porte des coups ,  
 Sous ce climat un jour l'objet de mon courroux .  
 Je fais que l'intérêt y va prendre ma place ,  
 Et qu'on ne m'offrira qu'une vaine grimace ;  
 Que mes Prêtres seront les premiers à trahir  
 La Foi qu'ils vont prêcher , au lieu de m'obéir :

Mais ton devoir rempli, dont tu fais une étude  
 Jusqu'à présent suivie avec exactitude,  
 Me fait plus de plaisir, que je n'aurai de maux.  
 Je suis accoutumée, hommes, à vos défauts !  
 Vous le devez savoir ? & toutes vos histoires  
 N'en font que trop, hélas ! de sinistres mémoires ;  
 La naissance du Monde a vu mon nom servir  
 A prophaner mon culte, à le faire ravir :  
 Plusieurs Religions se virent établies ;  
 Bientôt l'homme encensa jusques à ses folies.  
 Je ne peux être qu'une, & serai toujours moi ;  
 Malheur ! à qui me trompe ou méconnoît ma loi. —

LA troisième parla, mais sur un autre style. —  
 Sans doute que tu crus ma faveur inutile ?  
 Lui dit-elle, en brusquant & son geste & son ton.  
 Connois-moi donc enfin : LA JUSTICE est mon nom,  
 Mes deux sœurs t'ont loué, je te louois encore,  
 Si tu n'avois éteint le feu qui me dévore,  
 Et dont il faut brûler pour être un vrai Héros.  
 En me considérant qui peut vivre en repos !  
 Je ne flatte jamais les foiblesses des hommes ;  
 Et sans sortir, Colomb, de l'exemple où nous sommes,  
 Te crois-tu bien tranquille avec tant de trésors,  
 Pris, ou plutôt pillés, sur d'imbécilles bords ?  
 Je fais que Dieu, pour prix de ton ardeur constante,  
 Permet qu'à cet égard ton ame se contente :  
 Crois-tu n'avoir, dès-là, rien à te reprocher ?  
 Regarde contre toi ma balance pencher ;  
 Elle pèse toujours au poids du Sanctuaire.

Vos Justes ont raison de craindre ma colere ;  
 J'en trouve rarement de purs, d'assez parfaits,  
 Pour penser qu'ils vivront, & qu'ils mourront en paix.  
 Ce qui n'est entre vous que des fautes légers,  
 Des écarts innocents, des lueurs passagères,  
 Change de nom pour moi, qui me couvre les yeux  
 Afin de fuir l'éclat d'un jour insidieux :  
 Pour de pareils sujets je me suis exilée,  
 De tous vos tribunaux je me suis envolée.  
 Vous me représentez un glaive dans les mains ;  
 Seroit-ce pour punir vos Juges inhumains,  
 Ceux qui, faisant trafic de vos honteux hommages,  
 Vendent au plus offrant leurs voix & leurs suffrages,  
 Absolvent le coupable & chargent l'innocent ?  
 Seroit-ce pour celui qui, tendre & caressant  
 Oubliant ses devoirs, son état, son étude,  
 De corrompre les cœurs fait son inquiétude ?  
 Ou pour ces ignorants, légèrement admis  
 Dans un poste où jamais je ne les eusse mis,  
 Qui font, sans le vouloir, mille & mille injustices ?  
 Heureux, quand ce n'est point le doux fruit de leurs vices !  
 De ces derniers, les lieux que tu vas établir,  
 Colomb, ne se verront que trop souvent remplir !  
 Est-ce enfin, pour couper cette tête prophane,  
 Que vous célébrez tant, sous le nom de CHICANE ;  
 Qui jouit de mes droits, usurpe mon bandeau,  
 Et qui de mon absence est le juste fléau ? —

COLOMB, plus mort que vif après cette semonce,  
 N'y faisoit qu'en pleurant une sage réponse.

Mais la Religion, le voyant si contrit,  
 Pleure de son côté, s'émeut & s'attendrit : —  
 Vous le voyez, ma sœur, dit-elle à la Justice ;  
 Ce n'est point un mortel que le crime enhardisse ?  
 Voyez son repentir, & jugez de son cœur.  
 Rendez-vous à mes vœux ; pardonnez-lui, ma sœur.  
 Il a tout fait pour moi, je dois le satisfaire ;  
 Souffrez que je désarme un courroux trop sévère.  
 Le Ciel n'ignora pas ses avides transports,  
 Il s'est pourtant servi de ses heureux efforts :  
 Seriez-vous plus rigide ? Accordez-moi sa grace.  
 Quel humain sur la terre eut jamais moins d'audace ! —

L'AIMABLE Vérité, pour calmer cette aigreur,  
 Voulut parler aussi, s'étendre en sa faveur ;  
 De cet air vif, léger, qui fait son caractère,  
 Que l'on devoit chérir, mais qui ne peut nous plaire ;  
 A sa sœur la Justice elle tint ce discours : —  
 Aux vœux de notre sœur j'ajoute mon secours ;  
 De ce rare mortel nous ne pouvons, je pense,  
 Qu'admirer la vertu, que louer la constance.  
 S'il a fait quelque faute, il la réparera ;  
 Le Ciel qui le soutient, à coup sûr l'aidera.  
 L'infailibilité, que si fort on renomme,  
 A-t-elle été jamais l'appanage de l'homme ?  
 Selon vous, le plus juste est le moins criminel :  
 Vous l'avez dit, ma sœur, en ce jour solennel ;  
 On peut en appeler à vos expériences,  
 Vous qui fouillez les cœurs, scrutez les consciences.  
 S'il est si difficile aux hommes d'être vrais,

Que celui-ci soit mis au rang des plus parfaits. —

QUE dites-vous, mes sœurs! répondit l'Ennemie  
De tout ce qui ressent le crime ou l'infamie;  
Ignoreriez-vous donc, que je ne puis en rien  
Flatter, autoriser ce qui n'est pas le bien?  
Puis-je, sans perdre ici mon attribut auguste,  
Cesser un seul instant de détester l'injuste?  
J'accorde à ce mortel les dons qu'on vante en lui,  
Et je fais que le Ciel fut toujours son appui:  
J'ai même en ses vertus toute la confiance,  
Que doit encor donner la divine alliance;  
Mais il n'a point assez réprimé dans son cœur;  
Le funeste levain qui nuit à la candeur.  
Rien n'excuse envers moi la moindre des foiblesses;  
Je ne peux rien changer à mes délicatesses,  
Mes sœurs, vous le savez? Elles font un devoir  
Qui sert de fondement à tout notre pouvoir;  
Et, sans cette équité qu'en nous le Ciel exige,  
Qui le conduit lui-même, & dans tout le dirige;  
Nous nous verrions en butte aux fragiles mortels,  
Qui nous insulteroient jusqu'aux pieds des autels.  
La crainte les retient. Suis-je donc la Justice  
Pour me laisser fléchir selon notre caprice!  
Le destin a déjà prononcé; c'en est fait:  
Lui-même fait son fort. J'ajoute à ce qu'il fait;  
Qu'il ne sera puni qu'ici-bas, dans ce Monde,  
Dont il reconnoitra la misère profonde. —  
C'est ainsi que finit celle qui fait les Rois.

ALORS parla Colomb pour la première fois, —

O Dieu ! s'écria-t-il , satisfaites mon ame ;  
 Exaucez , dès ce jour , le desir qui l'enflamme,  
 J'adore vos décrets , j'en bénis la rigueur ;  
 Accordez-moi , Dieu juste , une sainte vigueur.  
 Je me soumetts à tout , pour expier des crimes ,  
 Hélas ! que j'avois cru permis & légitimes.  
 Ah , que l'homme est aveugle en son débile esprit !  
 L'apparence le trompe , & l'erreur lui sourit.  
 J'étois , sans m'en douter , au fond du précipice,  
 Je sens que j'ai suivi la farouche avarice ,  
 Que j'ai trop écouté des desirs séducteurs ;  
 Oui , je mérite enfin vos sentimens vengeurs.  
 Je m'en repends sans cesse ; & veux , s'il est possible ,  
 Réparer le désordre où mon ame est sensible.  
 Souffrez que je retourne aux lieux que j'ai quittés ,  
 Et bientôt mes travers y seront acquittés ;  
 J'y ferai plus de bien , par des présents solides ,  
 Que je n'ai fait de mal , par des transports fardides.

JUSTICE , dont j'éprouve aujourd'hui la candeur ,  
 Vous me traitez encor avec trop de douceur :  
 Vos droits furent lésés ; j'en conviens , & me blâme  
 D'avoir osé brûler d'une coupable flamme ;  
 D'un cœur , dont vous voyez la vive affliction ,  
 Je vous en fais ici la satisfaction.

VÉRITÉ , qui connoît le fond de ma tristesse ,  
 Vous venez de montrer un excès de tendresse  
 Dont rougit à vos yeux un impudent mortel ,  
 Qui vous a mise en proie à son cœur criminel.

RELIGION sacrée, ô vous que rien n'égale,  
 Qui nous soufflez toujours la plus pure morale;  
 Je l'ai prêchée en vain, je ne la suivois pas,  
 Mes lâches actions trahissoient vos appas.  
 Pourquoi votre bonté, surpassant mon attente,  
 Me fait-elle sentir sa faveur éclatante?  
 J'aurois dû, bien plutôt, allumer un courroux,  
 Que de moindres péchés ont attiré sur nous! —

VA, reprit celle en qui le sage se confie,  
 Cette Religion, hélas! si mal servie,  
 Qu'on respecte en tous lieux, qu'on ne suit en aucun;  
 Et dont on semble fuir le regard importun:  
 Va, Colomb, sois tranquille, & deviens plus fidèle  
 Aux devoirs dont je veux que tu sois le modèle.  
 Ton repentir suffit pour te justifier.  
 Aux hommes sur ce point on ne peut se fier;  
 Mais je te connois trop, pour avoir rien à craindre.  
 Nous savons toutes trois que tes maux sont à plaindre:  
 Et, pour en terminer le déplorable cours,  
 Reçois de notre main cet utile secours. —

L'IMMORTELLE aussi-tôt, sans lui dire autre chose;  
 Retirant un papier qui dans son sein repose,  
 Le remit au Héros, d'un maintien circonspect,  
 Qui le lui fit serrer avec plus de respect.

POUR lors la Vérité, d'un air bien moins modeste,  
 Dit au triste Colomb. Mortel, il ne nous reste,  
 En suivant du Très-Haut les ordres souverains,

Qu'à te montrer les fruits de tes nobles desseins,  
 Elle lui présenta l'ineffaçable glace,  
 Où se peint l'Univers & tout ce qui s'y passe.  
 Approche, ajouta-t-elle, & vois dans ce miroir,  
 Ce que jusqu'à ce jour nul vivant n'a dû voir:  
 Passé, présent, futur, mieux que dans votre histoire,  
 S'y conservent entiers, ouverts à la mémoire;  
 Et ce verre jamais n'a flatté les objets:  
 Fixes-y tes regards sur cent fameux sujets,  
 Sans doute intéressants pour ton ame attendrie,  
 Puisqu'ils seront des faits de ta rare industrie.

COMMENCE à voir ce Peuple errant & vagabond,  
 Qui quitte son Pays, en cherche un plus fécond;  
 A son visage orné d'une affreuse peinture,  
 Ou plutôt qu'un tel goût, & gâte, & défigure,  
 Reconnois-tu les mœurs du Scythe furieux (1)?  
 C'est lui qui va peupler tous ces immenses lieux:  
 Mais, partagé bientôt en diverses peuplades,  
 Un jour il oubliera ses premières bourgades,  
 Presque tous deviendront si différents entr'eux,  
 Qu'ils seront ennemis acharnés, dangereux,  
 Et que ne s'y voyant qu'afin de se combattre,  
 Ils ne travailleront constamment qu'à s'abattre.  
 Regarde ce qui naît d'un si mauvais accord,  
 Le foible fuit, s'éloigne, & peuple un autre bord;

---

(1) C'est l'opinion la plus vraisemblable, celle par conséquent que  
 j'ai cru devoir adopter : on pense que c'est par le Nord-Ouest que  
 l'Amérique se sera peuplée.

Les uns dans des esquifs, les autres à la nage,  
 Certains par les forêts, se mettent en voyage.  
 Du reste de la terre, inconnus, séparés,  
 La plupart quelque temps y seront ignorés.  
 Toutes ces Régions, plus vastes que les vôtres,  
 Ne forment point de corps avec nulle des autres (1).  
 Votre globe en fera désormais agrandi,  
 Et ne doit qu'à toi seul un projet si hardi:  
 Mais voi de l'avenir l'injustice criante,  
 Il va jusqu'à t'ôter cette gloire attrayante (2) !  
 Voi tes Vaisseaux en Mer, tristes jouets des flots,  
 L'Enfer & ses Démonz souffler tes Matelots :  
 Voi ton abord dans l'Isle où tu vins, la première,  
 Et vois-y de Satan l'inférieure bannière  
 En place de la Croix due à ta piété ;  
 Lucifer, la voyant, en pâlit irrité,  
 Et sur ce Peuple vil qu'il attache à sa gloire,  
 Fit une impression qui hâta ta victoire :  
 Car l'Enfer y devoit combattre tes efforts,  
 Faire jouer encor mille nouveaux ressorts.  
 Examine à loisir ta grande Isle Espagnole ;  
 Aux pieds du fol amour vois l'honneur qui s'envole ;

---

(1) On prétend, & c'est le plus commun sentiment, que l'Amérique ne tient à aucune des autres parties de l'Univers, mais qu'elle n'est séparée du Nord de l'Asie que par un bras de Mer fort étroit. Les découvertes des Russes commencent à le faire croire.

(2) De tout temps on a cherché à ôter le mérite de cette découverte à Colomb ; je me souviens d'avoir lu dans le Journal étranger, qu'un certain Baron Allemand avoit découvert l'Amérique avant lui : ne cessera-t-on de rendre tout problématique ? La Fable débitée sur ce Baron, & sa prétendue découverte, sont de vraies extravagances.

C'est le tien : mais tes gens, cent fois plus malheureux ;  
 Vont consumer leurs corps dans d'impudiques feux ;  
 Les vois-tu t'abuser, tromper ta vigilance ?  
 Mais quel sera le prix de leur extravagance !  
 Dans un sang noir, impur, affreusement pervers,  
 Ils goûtent des plaisirs que paiera l'Univers :  
 C'est la cause des maux où tu les vois en butte,  
 Et dont l'Enfer jaloux précipite la chute.  
 Dans cette Ile fameuse, ouverte à tes succès,  
 Voi, combien on s'y porte à d'horribles excès ?  
 Les Espagnols cherchant sans cesse à s'y détruire,  
 Ne s'occupant en tout qu'à ce qui leur peut nuire,  
 Prodiges de leur sang, avarés de leur or,  
 Ils ont enfin tari cet immense trésor !  
 Forcés de s'en tenir à tes soins charitables,  
 Moins riches, ils vont être un peu moins misérables ;  
 Trop heureux, s'ils savoient jouir encor long-temps,  
 D'un bonheur si parfait, de ces soins importants !  
 Mais, à leurs passions dont ils sont idolâtres,  
 Combien va-t-il s'ouvrir de funestes théâtres ?

Voi ce second rideau, qui nous laisse entrevoir  
 Un jeune homme cherchant à flatter son espoir,  
 Qui de loin étudie, à son aise concerte  
 Un projet délicat qui le rend plus alerte :  
 Le connois-tu ? Réponds. *Oui*, dit notre Héros ;  
*Je crois que c'est Cortez ! Pour sortir du repos,*  
*Ce jeune homme eut toujours des ardeurs infinies (1).*

(1) Fernand Cortez fut de l'une des expéditions de Colomb : Ser-

Hé bien, il fondera de riches Colonies,  
 Dit la fille du Ciel; & tous ses coups d'effais  
 Ont, comme tu le vois, les plus heureux succès.  
 Il soumet maintenant l'Empire du Mexique,  
 Celui dont t'a parlé le plus sage Cacique,  
 Goacanaric, le seul qui te soit convenu;  
 C'est où vint aborder son Sauvage ingénu.  
 Cet Empire, fondé par des gens moins barbares,  
 Est réglé par des loix, quoique souvent bizarres;  
 Mais celles de l'Europe ont-elles moins été  
 Le sujet du caprice & de l'iniquité?  
 Ses Peuples sont nombreux, & beaucoup moins sauvages  
 Que tu n'en as trouvé sur les autres rivages:  
 Et de la Terre-ferme il habite un côté (1):  
 Son premier caractere est la férocité.  
 Sa Ville principale excite la surprise;  
 Bâtie au fond d'un Lac, c'est une autre Venise:  
 Le Palais de ses Rois enchante les regards,  
 L'or le mieux ouvragé s'y voit de toutes parts;  
 La Ville & le Palais sont une des merveilles,

---

crétaire ensuite du Gouverneur de l'Isle de Cuba, il le desservit, & bâtit sa fortune sur la ruine de celle de son Maître. Il passa à la Terre-ferme, où il soumit la Nation redoutée des Mexiquains.

(1) Le Mexique étoit, selon l'idée que les Historiens du temps en ont laissée à la postérité, un Empire formidable, auquel obéissoit presque tout le Nord de l'Amérique, ou plutôt le Nord-Ouest. Il est situé entre la Louisiane & la Nouvelle-Espagne; on le divise en vieux & en nouveau: ses richesses étoient immenses, le pays bien policé, mais ses Peuples trop cruels. Ils sacrifioient des victimes à leur Divinité, qui étoit une idole effroyable.

Dont le récit plaît tant à vos folles oreilles,  
 Mais le jeune Vainqueur aura bientôt soumis  
 Des Peuples redoutés de tous leurs ennemis ;  
 Déjà je l'apperçois, au milieu du carnage ,  
 Sur son coursier monté, dont l'aspect décourage (1),  
 Mettre en fuite une Armée innombrable à ses yeux ;  
 Sur les eaux de leur Lac il les combattra mieux (2) :  
 C'en est fait ; il met fin à ce superbe Empire ,  
 Les Sujets sont vaincus, & le Monarque expire...

AN, ma sœur ! quel écart ! dit, en l'interrompant,  
 Celle qui pour le crime a le coup-d'œil frappant,  
 La Justice, en un mot. — Vous souillez votre gloire,  
 En fêtant le Héros d'une telle victoire ?  
 Si vous voulez parler de ses faits glorieux,  
 Mettez donc à côté ce qu'ils ont d'odieux :  
 Vous ne pouvez, ma sœur, vous dispenser de dire  
 Ce que fera ce monstre en un si bel Empire,  
 Et la flamme & le fer de toute part portés,  
 Les pillages, les vols, toutes ses cruautés ;

---

(1) C'est le premier Cheval qui ait paru dans l'Amérique ; aussi épouvanta-t-il si fort les *Naturels*, qu'à sa vue ils s'enfuirent honteusement. Il ne faut pas tout-à-fait ajouter foi à ce que raconte *Solis*, & beaucoup d'autres Ecrivains Espagnols, du brillant de cette expédition plus romanesque qu'historique.

(2) Les *Mexiquains*, après avoir lâché le pied sur la terre, voulurent défendre l'abord de leur Ville placée au milieu d'un Lac d'une grande étendue : ils n'y gagnèrent rien ; *Cortez* fit construire des barques avec du canon, qui mirent bientôt en déroute les fragiles canots de ces Peuples. *Mexico* est encore dans la même position, quoique bâtie à l'Européenne & très-magnifique.

Des Chefs, des Souverains, massacrés par caprice (1),  
 Ne pouvant assouvir une infame avarice;  
 Des enfants égorgés, pour éteindre en leur flanc  
 La soif qu'un tel Vainqueur paroît avoir du sang.  
 Voilà quelles seront les histoires funebres,  
 Qui vous rendent déjà ses actions célèbres! —

Je le fais, répondit l'auguste Vérité;  
 Ainsi que vous, ma sœur, je l'aurois maltraité:  
 J'ai commencé d'abord par lui rendre justice;  
 J'eusse ensuite repris cet exécration vice,  
 Qui l'a poussé souvent à commettre des maux,  
 Où son cœur affamé n'a que trop de rivaux. —

*QUE vois-je, dit Colomb ? & quel lointain rivage  
 Reçoit en ce moment un grave Personnage ?  
 Je crois, à ses habits, qu'il est Italien !  
 Son projet seroit-il le même que le mien ?*

OUI; dit la Vérité: c'est à la Terre-ferme  
 Qu'en veut ce Voyageur qui la prend pour son terme;  
 Il a su deviner, au bruit de tes récits,  
 Qu'il devoit être encor de plus vastes Pays,  
 Et que cet Archipel annonçoit une terre,  
 Qu'en tirant vers le Sud on ne manqueroit guere.

---

(1) Le malheureux Guatimozin a été le dernier Souverain des Mexicains; il fut pendu avec la plus grande partie de la Famille Royale & les Ministres, à la suite des cruautés inouïes qu'on leur avoit fait essuyer pour savoir où ils cachotent leurs richesses. Il faut convenir que les Espagnols de ces temps-là se sont justement fait abhorrer!

Il aborde au Brésil pour le franc Portugais  
 Qui de son armement vient de faire les frais.  
 Ce Marin, comme toi sorti de l'Italie,  
 Est un Pilote expert, vanté pour le Génie:  
 Il se nomme VESPUCE (1). Au gré de son renom,  
 Tous ces Pays nouveaux vont en prendre le nom;  
 Et, bientôt d'AMÉRIC, surnom heureux, unique,  
 L'Europe de concert formera l'AMÉRIQUE.  
 Je sens que cette gloire excite tes douleurs;  
 Je vois même, Colomb, déjà, couler des pleurs:  
 Seche-les; à ce mot le caprice préside,  
 Et la postérité saura qu'en toi réside  
 Le véritable honneur d'avoir fait un tel don,  
 D'où vient n'avois-tu pas cet étrange surnom?  
 Pour t'en dédommager, le Ciel met ta famille,  
 Parmi le Sang Royal où tu la vois qui brille  
 D'un lustre qui doit être agréable à tes yeux,  
 Puisqu'il naît de toi-même, & non de tes aïeux.

PASSONS à des exploits qui n'ont pas moins d'audace,  
 Vois-tu ces Espagnols, méprisant la menace  
 De tant de Naturels armés pour s'opposer  
 A ce que plus avant ils osent avancer?  
 Ils entrent dans un Fleuve (2), où des femmes guerrières

---

(1) *Améric Vespuce*, Florentin. Il fut long-temps au service de l'Espagne, & passa ensuite à celui du Portugal. En 1497, il découvrit le Brésil. Cette nouvelle fit encore plus de bruit que celle de Colomb; son nom fut si heureux, que l'Europe appella cette quatrième partie du Monde, l'Amérique.

(2) La Rivière des *Amazones*. On ne fait trop ce qui a pu contri-

Leur rappellent le nom de celles qui, si fieres,  
 Ont étonné long-temps toute l'Antiquité,  
 Dont les Héros n'ont pu vaincre la vanité.  
 Un même goût les tient : dans leur séjour tranquille,  
 Ne voulant qu'aucun homme habite cet asyle ;  
 Quand il leur faut céder à d'amoureux desseins,  
 Elles nē vont qu'alors rechercher leurs voisins.  
 Admirons en tous lieux cette bizarrerie,  
 Que met dans vos esprits la nature flétrie !  
 Ne reconnois-tu pas , à des traits si marqués,  
 Que des mêmes travers vous êtes attaqués ?  
 Mais où , dans leurs canots faits pour la découverte,  
 Volent donc ces mortels ? courent-ils à leur perte ?  
 Que d'obstacles à vaincre ! Ils ont sur les deux bords,  
 Mille Peuples guerriers repoussant leurs efforts :  
 Il en est de si fiers de leur énorme taille,  
 Qu'ils comptent, à coup sûr, leur livrer la bataille,  
 Se faire de leur chair un plantureux festin ;  
 Malheureux Espagnols, quel est votre destin !....  
 Ils ont déjà trompé la faim de ces Sauvages,  
 Que l'on surnomméra du nom d'*Antropophages* (1),

---

buer à lui faire donner ce nom : l'opinion vulgaire, que j'emploie, paroît suspecte.

(1) Cette Rivière dont le cours est prodigieux, ayant plus de 1200 lieues, est bordée des deux côtés d'une infinité de Nations, dont quelques-unes sont accusées de manger de la chair humaine. Le fait est douteux ; on peut assurer que nulle Nation sur la terre ne mange de la chair humaine par goût. On en trouve seulement qui dévorent leurs ennemis en guerre. La haine, ou la faim, ne nous a-t-elle pas portés quelquefois à des excès plus noirs ?

Pires & plus cruels que tous les animaux,  
 Qui n'ont point pour les leurs ces horribles défauts,  
 C'est de ces Nations, entr'elles différentes,  
 Éparses en cent lieux, de tous côtés errantes,  
 Que sort Caonabo fuyant ses ennemis;  
 Il a passé la Mer dans des projets hardis:  
 D'autres ont cru devoir peupler cet amas d'Isles,  
 Qui porteront le nom de petites Antilles;  
 Caraïbes fameux, tous nés indépendants,  
 Ils étoient craints alors & réputés vaillants.  
 Mais que sont devenus, sur ce Fleuve rapide,  
 Des gens si courageux, & que l'intérêt guidé  
 Ils naviguent toujours au milieu de cette eau;  
 Y vont-ils à la fin rencontrer leur tombeau!  
 Ce Fleuve les doit-il mener au bout du Monde?  
 Ils n'en peuvent finir la course vagabonde.

UN jour, dit en riant & regardant ses sœurs,  
 L'aimable Vérité qui lit dans tous les cœurs,  
 Nous verrons un Français, d'une ame moins commune,  
 Sur ce Fleuve inconnu tenter même fortune;  
 Non pour chercher de l'or, mais comme curieux,  
 Qui ne veut simplement que connoître ces lieux;  
 Il les saura dépeindre avec autant d'adresse,  
 Que lui, ses compagnons auront mis de justesse  
 Dans d'utiles calculs tracés sous l'Équateur,  
 Et dont il leur faudra mesurer la hauteur:  
 Entreprise célèbre à jamais pour la France,  
 Qui montre son amour, son goût pour la science (1) !

(1) Les Astronomes envoyés par Louis XV à Quiso, ville du Pérou.

Pingré, dit-elle aussi, pour observer Venus  
 Sur des points cardinaux qui ne sont pas connus,  
 Ira, dans l'Espagnole, assurer une étude  
 D'où naîtra quelque jour l'exacte longitude.

ELLE continua: les voilà donc enfin,  
 Après bien des travaux, au but de leur dessein!  
 Un Peuple assez nombreux se présente à la vue,  
 Et ne paroît rien moins que crainte leur venue:  
 Ils en sont bien reçus; il ne dépend que d'eux,  
 De vivre avec ce Peuple aussi sage qu'heureux.  
 Mais l'or est trop commun sous un climat si riche!  
 L'obligeant Péruvien ne leur en est point chiche;  
 Ils veulent tout avoir: &, pour se contenter,  
 Aux plus affreux excès ils iront se porter.  
 Empire infortuné, que ton sort est à plaindre!  
 Ces cruels étrangers ne songent qu'à t'éteindre:  
 Sous leurs moindres efforts je te vois succomber;  
 Triste ATABALIPA, quel coup te fait tomber (1) ?... —

MA sœur, interrompit la Religion sainte ;

pour y mesurer un degré de l'Equateur. L'un de ces Savants, *M. La Condamine*, revint de ce voyage par la Rivière des *Amazones*, dont il a donné la plus exacte description qui en eût encore été faite.

(1) *Pizaro*, Conquérant du *Perou*, est celui qui, par une politique détestable, fit sacrifier le malheureux Souverain de ces Contrées: il se servit pour cela des insinuations d'un Religieux Dominiquain, qui, ayant présenté son Bréviaire à ce Prince qui le jeta par terre après l'avoir feuilleté, n'y comprenant rien, anima les *Espagnols* contre lui; ils le poignarderent sous ce léger prétexte, mais après lui avoir fait souffrir toutes sortes de cruautés, suivant leur coutume.

Faut-il donc que je serve & de ruse & de feinte  
 Aux humains insensés qui vivent sous ma loi?  
 Ceux-ci m'outragent plus, que n'avoit fait de Roi.  
 Le prétexte si vain de m'avoir méprisée,  
 Retourne entier contr'eux qui m'ont tant offensée:  
 Il ignoroit encor ce qu'on vouloit de lui,  
 Au lieu que mon flambeau ne leur a que trop lui.  
 Des Chrétiens tous les jours, j'entends le plus grand  
 nombre  
 Se flatter de m'avoir, mais ils n'ont que mon ombre.  
 La superstition me déshonore plus,  
 Qu'ils ne croient m'honorer par de fausses vertus.  
 Je veux un encens pur, sans un grain d'alliage;  
 Mais ont-ils su jamais en faire le triage!

LA Vérité reprit: ma sœur, consolez-vous;  
 Si la vie est pour eux, la mort sera pour nous:  
 Notre sœur la Justice acquittera leurs dettes,  
 Et nous nous trouverons toutes trois satisfaites.

MAIS reportons les yeux sur ce honteux tableau,  
 Ces gens sont-ils du Ciel le plus rude fléau?  
 Voyez-les donc, par-tout, élever des tempêtes;  
 Infortunés Yncas, vous n'avez plus de têtes!  
 Regardons-leur piller ce Temple du Soleil,  
 Qui, dans tout l'Univers, n'avoit point de pareil:  
 Ce n'est point par respect du véritable Culte,  
 Qu'ils osent se porter à cette vive insulte;  
 Ils n'en feroient pas moins au Temple du vrai Dieu,  
 S'ils en rencontroient un aussi riche en ce lieu.

L'Éternel va bientôt, lassé de leurs rapines,  
 En écraser plusieurs sous ces vastes ruines.  
 Un Peuple plus altier, les féroces Chiliens  
 Vengeront dans l'instant les foibles Péruviens :  
 Voi déjà se montrer leurs nombreuses Armées ;  
 Contre ces fiers Vainqueurs, sans en être alarmées,  
 Elles vont employer de redoutables coups :  
 On ne pourra jamais arrêter leur courroux.  
 A l'abri de leurs monts, dont ils osent descendre,  
 Que de sang Espagnol leur verra-t-on répandre !  
 Les Vainqueurs harcelés ne seront satisfaits,  
 Que quand avec ces gens ils auront fait la paix :  
 Traité honteux, pour qui ne faisoit point de grâce  
 A quiconque n'usoit de guerre ni d'audace ;  
 Qui pour le recevoit, au-devant de ses pas  
 Portoit mille douceurs en place du trépas !  
 Ces gens-ci réputés plus fiers & plus barbares,  
 Par ceux qui les voudroient de leur or moins avarés,  
 Reconnoissant le goût de tous ces étrangers,  
 Ne leur en donneront qu'après bien des dangers.  
 Envisage, Colomb, ce singulier Sauvage,  
 Qui de son or fondu fait un plaisant usage ;  
 Dans la bouche d'un Chef dont il est le Vainqueur,  
 Il y verse à grands flots cet or cher à son cœur ;  
 Voici ce qu'il lui dit en sa juste colere :  
*Bois, étanche ta soif, sans être sanguinaire,*  
*Contente donc enfin tes avides desirs ;*  
*Tu le peux, sans causer d'extrêmes déplaisirs (1).*

---

(1) Ce trait d'histoire est rapporté par divers Auteurs. Un Espagnol,

CE tableau va changer. Une Reine d'Europe,  
 Dont l'ame noble & fiere en tout se développe,  
 Qui des plus grands Héros a le ton & les airs,  
 Veut jouir de l'honneur de connoître ces Mers,  
 Au plus fameux Marin, qu'ait produit l'Angleterre,  
 Elle donne le soin de voir toute la Terre,  
 D'en parcourir les bords, & d'en faire le tour.  
 L'heureux Drack part, revient, se prépare au retour (1).  
 Nombre d'autres Marins, que son exemple étonne,  
 Veulent de cet Anglais partager la Couronne.  
 Des Mers qui ne voyoient que poissons & qu'oiseaux,  
 Se couvrent désormais d'intrepides Vaisseaux:  
 Vois-les, Colomb, voler de l'un à l'autre Pole:  
 Ils n'appréhendent plus la valeur Espagnole,  
 Elle tire à sa fin; & ses premiers Vainqueurs  
 Périrent sans laisser de dignes successeurs.

nommé *Baldyia*, qui a fondé une Ville de son nom sur les confins du Chili & du Pérou, ayant été pris par un Chef de cette redoutable Nation des *Chiliens*, fut puni de la tyrannie qu'il avoit exercée pour s'approprier tout l'or du pays en le faisant périr par ce genre de supplice. Je craindrois beaucoup que ce trait ne fût copié de l'Antiquité, qui rapporte que *Cræsus*, & même *Cyrus le Grand*, moururent de la sorte. Ou il faut avouer que les Barbares ne different nulle part ! Toutes ces guerres du Chili ont fourni le sujet du Poème intitulé l'*Araucana*, composé sur les lieux par un Seigneur Espagnol qui a commandé lui-même les troupes de la Nation.

(1) Cet habile & intrépide Marin est le premier Européen qui ait entrepris de faire le tour du Monde, & qui l'a fait effectivement. A peine arrivé, il recommença & acheva trois fois cette pénible course : ce qui le fit parvenir aux premiers honneurs de la Marine Anglaise.

Voi ce nouvel Anglais aux bords de la Guiane ,  
 Se bercer d'un espoir que la raison condamne ,  
 Raleigh , qui compte trop sur des avis trompeurs ,  
 Nourrit son cœur long-temps des plus folles ardeurs ;  
 Il en est par deux fois la risible victime :  
 Il cherche en vain un Lac qui se nomme Parime ,  
 Et cette Ville où l'or se perd de toute part ;  
 Ce qui n'est qu'une fable inventée au hasard (1).  
 Les Cabot , que tu vois quitter cette carrière ,  
 Pour courir dans le Nord forcer l'autre barrière ,  
 Ouvrent un nouveau champ à de rares travaux ,  
 Et sont d'abord suivis par de nombreux rivaux (2).  
 La plus profonde nuit & les épaisses glaces  
 N'empêchent point d'aller au-delà de leurs traces ;

(1) Le Chevalier *Walter Raleigh* , Criminel d'Etat , célèbre en *Angleterre* , & qui y mourut sur un échafaud , entra deux fois dans la Rivière des *Amazones* pour y faire des découvertes. Esprit trop crédule quoique savant , & Auteur d'une Histoire du Monde , il se laissa tromper par des *Espagnols* & des *Sauvages* qu'il consulta. On lui fit accroire que sur les bords d'un Lac nommé *Parime* , il y avoit une Ville appelée *el Dorado* , la plus riche de l'Univers ; mais toutes ses tentatives pour y arriver n'aboutirent à rien : cependant il n'osa pas seulement douter de la vérité de ce fait , & il y seroit retourné s'il n'eût rebuté ses intérêts.

(2) *Cabot* , pere & fils , originaires de *Dieppe* , se mirent au service de l'*Angleterre* , & découvrirent une grande partie de l'*Amérique Septentrionale* , après avoir été aux gages de la *France*. Mais ils ne firent que voir , & ne prirent nulle possession : c'est pourtant là-dessus que se fondent les *Anglais* , pour prétendre que toutes ces vastes Contrées leur appartiennent. Ces Voyageurs avoient d'abord parcouru une partie de l'*Amérique Méridionale*.

Sans crainte des périls sur de si froides eaux,  
 On découvre à la fin les trapus Esquimaux,  
 Hommes disgraciés de la nature entière,  
 Qui ne connoissent rien, pas même la lumière (1).  
 Narborough & Dampier prennent d'autres chemins;  
 Ils courent, après Drack, affronter les destins;  
 Et traversant ce Cap si fécond en naufrages,  
 Méprisent avec fruit les vents & les orages (2).  
 Ce spectacle est fermé par l'Amiral Anson,  
 Qui, dans les Mers du Sud, mettra tout à rançon,  
 Fera trembler un jour l'Ibère trop timide,  
 Et reviendra couvert de l'honneur qui le guide (3).

(1) Les *Esquimaux* sont une Nation placée au Nord de *Quebec*. Ces Peuples vivent dans des cavernes sous terre, ne mangent que du poisson crud, ne boivent que de l'huile de Baleine, & ne jouissent guere plus du Soleil que les *Groëlandois*. Ils sont nains comme les *Samoïedes*.

(2) Le *Cap de Horne* au Sud de toute l'*Amérique*, que l'on étoit obligé de doubler avant qu'on eût découvert les passages qui sont en dedans des terres. *Narborough* & *Dampier* ont beaucoup voyagé dans ces Mers; en suivant la route de *Drack*, ils firent comme lui le tour du Monde. Ils en ont laissé des relations imprimées.

(3) Le *Commodore Anson*, qui ne fut fait Amiral qu'à son retour, avoit été chargé d'une expédition par l'Amirauté d'Angleterre, pendant la guerre avec l'Espagne en 1740, dont il s'acquitta glorieusement. Il alla croiser sur les Côtes du *Pérou*, y fit des descentes, fut à la rencontre du Gallion de *Manille*, qu'il prit, passa à la *Chine*, d'où il revint en *Europe*, ayant fait le tour du *Monde*; mais avec son seul vaisseau le *Centurion*, à quoi toute son Escadre se vit réduite. Il rapporta des richesses immenses, & une si prodigieuse quantité d'or & d'argent, que l'*Angleterre* a fait sonner haut cette entreprise.

C'EST en vain que l'Espagne entend se conserver  
 Des Pays où tu vois son orgueil s'élever :  
 Fiere de tes progrès , & de tant d'espérances  
 Qui grossiront dans peu l'état de ses finances,  
 Elle en voudra chasser les autres Conquérants ;  
 Mais elle y trouvera de braves concurrents.  
 Le Portugal commence : on recourt au S. Pere ;  
 Assez légèrement il regle cette affaire (1).  
 D'ailleurs, quelle Puissance a droit de retenir  
 Les autres Nations qui voudroient y venir ?  
 Bientôt on reconnut qu'il étoit impossible  
 De rendre de ces lieux l'abord inaccessible !  
 L'Espagnol commençoit à devenir Colon :'  
 Vois-le suivre un projet qui n'a rien que de bon ;  
 Mais, peu fait aujourd'hui pour cultiver la terre ,  
 Il n'adresse ses vœux qu'aux mines qu'elle enferme.  
 Pour remplir de son cœur l'extrême avidité,  
 Ces Peuples, selon lui, n'ont point de liberté,  
 Il les asservit tous sous le joug le plus rude ;  
 Vois-en des légions mourir en servitude (2).

(1) Quand les Portugais eurent découvert le Brésil en 1497, les Espagnols en devinrent jaloux ; il naquit delà, entre ces deux Peuples voisins, de vives & de fréquentes disputes. Pour y apporter du remede, on recourut au S. Pere, qui étoit pour lors Alexandre VI. Ce Pape, à qui l'on attribuoit un droit qu'il n'avoit point, tira une ligne sur la Carte, laquelle partageoit l'Amérique entre le Portugal & l'Espagne. Leurs démêlés ne finirent pas pour cela. Il fallut un second partage qui s'appella Démarcation, mais que ne respectèrent, ni les Parties intéressées, ni les autres Puissances.

(2) Tous ces tableaux historiques ne se rapportent qu'au temps

Dieu ne souffrira point ces actes inhumains,  
Et tu vas voir sortir, naître des assassins.

*Fin du vingt-troisième Chant.*

voisin des premières découvertes, & sont décrits par divers Historiens, même *Espagnols*. Personne n'ignore que l'Evêque de *Chiapa*, le célèbre *Las-Casas*, en présenta un violent mémoire à l'Empereur *Charles V*, qui fit adoucir le sort de ces malheureux, aujourd'hui tranquilles & Sujets soumis de *S. M. Cath.* dont ils chérissent la domination. Il en faut cependant excepter la portion nommée *Indios bravos*, que l'on n'a jamais pu réduire, parce qu'ils sont répandus dans des Pays difficiles & peu fréquentés, où leur population n'est guere nombreuse. Les *Flibustiers*, qu'on a toujours regardés comme leurs vengeurs, ont pris alliance avec quelques-uns d'eux, aux environs du Golphe de *Darien*.





## ARGUMENT

D U

### VINGT-QUATRIEME CHANT.

*LA Vérité continue d'instruire Colomb des établissemens qu'il occasionnera dans l'Amérique. Elle lui a parlé des Colonies Espagnoles, dans le dernier Chant; dans celui-ci, elle parle des Colonies Françaises; de la Flibuste, suscitée par la vengeance divine pour punir les Espagnols de leurs cruautés. Colonies Anglaises: histoire de leurs démêlés avec les Français. Colonies Danoises. Projet du Roi de Prusse, afin d'établir l'Isle de Tabago, à quoi les Anglais s'opposent. Colonies Portugaises. Monarchie du Paragui; à ce sujet, la Vérité est interrompue par la Religion. Portrait des Mœurs Américaines. Plantes qui doivent produire du revenu, & Plantes qui serviront à la Médecine. Tous ces grands tableaux disparaissent pour Colomb, qui est congédié. Il retourne vers ses gens, qu'il guérit avec le secours qui lui a été indiqué. Oiseau d'une beauté admirable, qui le lui procure. Il fait provision de ce Dictame, & remet à la voile. Il donne le nom de Désirade à l'Isle qu'il quitte. Erreur de la Bouffole, qu'il observe. Relâche en Portugal, où l'on complotte de l'arrêter; il l'évite, en partant à propos. Son arrivée en Espagne; jojs*

qu'il y répand : elle se dépeuple pour habiter ces  
nouvelles Contrées. Honneurs singuliers qu'il reçoit ;  
Ferdinand & Isabelle le font placer entr'eux sur  
leur trône.



CHANT XXIV.

LES Français, à leur tour, paroissent sur la scène.  
De leurs voisins heureux l'exemple les entraîne.  
L'État ne peut d'abord adopter des projets,  
Qu'il laisse exécuter à de hardis sujets :  
Villegaignon & Gourgue (1), appuis d'une hérésie  
Qui défolera tout dans l'Europe obscurcie,  
Passeront des premiers pour différents motifs ;  
L'un voudra de Calvin suivre les pas actifs,

---

(1) *Villegaignon*, Gentilhomme attaché à l'Amiral de Coligny, passa par son ordre au Brésil, afin d'y fonder une Colonie de Calvinistes ; elle ne subsista pas long-temps, la division s'étant mise parmi les Chefs.

*Gourgue*, Gentilhomme Gascon, ayant entendu le récit des cruautés que les Espagnols avoient commises dans la Floride contre une Colonie naissante de Français, fit un armement à ses frais, & partit de la Rochelle : il en tira une vengeance complete, mais qui pensa le faire punir à son retour, au lieu des justes éloges & de la récompense qu'il méritoit ; la Cour d'Espagne, au commencement de la Ligue, avoit tout crédit à la Cour de France, où on la craignoit.  
*Vid. M. de Thou.*

Et planter sous ce Ciel sa bannière suspecte,  
 Mais nous l'en chasserons, en divisant sa secte;  
 L'autre y sera conduit par son humanité,  
 Viendra des Espagnols punir la cruauté,  
 Son exemple suivi dérangera l'Ibère:  
 On verra décliner sa brillante chimère;  
 Contraint d'en agrandir les étonnants ressorts,  
 Il va manquer une ame à cet énorme corps,

MAIS regarde passer cette affreuse milice,  
 Qui s'est faite une loi de l'exacte police:  
 Du cruel Espagnol, ce sont là les bourreaux;  
 Ils viennent dans son sang étouffer tous les maux  
 Dont il a dépeuplé ces fertiles Contrées,  
 Des Princes de l'Europe aujourd'hui désirées.  
 ▲ genoux devant eux voi l'Espagnol soumis:  
 Ce n'est plus là pour lui de simples ennemis,  
 Qui fuyoient au seul bruit de sa poudre enflammée,  
 Et dont, sans rien risquer, il dissipoit l'armée;  
 Ce sont de vrais soldats, plus courageux que lui,  
 Contre qui sa valeur fournit un foible appui.  
 Par les Cieux suscités, sous le nom de FLIBUSTE,  
 Ces gens sont pour venger la cause la plus juste.  
 Le Très-Haut n'a jamais laissé rien d'impuni!  
 On ne croit point assez son pouvoir infini;  
 Pour le crime toujours il est sans indulgence.  
 A leur tour, ces méchants sentiront sa vengeance.  
 Mais l'Europe en profite, & fondera ses droits (1)

---

(1) Il est certain que les *Flibustiers* , composés de diverses Nations

Sur ce qui lui revient de leurs communs exploits,  
 Toutes ses Nations en recrutent les forces.  
 Le plus riche butin sert de vives amorces.  
 Leurs téméraires Chefs, en méprisant la mort,  
 Au sentier de la gloire arrivent sans effort (1).  
 Le pétit le plus grand n'a rien qui les étonne;  
 Jamais dans le danger leur ame ne frissonne.  
 Un Ministre, sous main, aiguise leur ardeur,  
 La France tient de lui sa plus haute splendeur;  
 C'est Richelieu: Prélat que Rome défavoue,  
 Mais que la politique admire, estime & loue:  
 De la Maison d'Autriche ennemi déclaré,  
 Pour le Sang des Bourbons si craint, si révééré,  
 Jusques dans ces climats il fait agir son zele,  
 Et l'Espagne en reçoit une injure nouvelle (2).

LE Français est déjà résidant sur ces bords,  
 Où la nature étale un surcroît de trésors:  
 Et la Chasse & la Pêche, où tu vois qu'on s'exerce,  
 Vont bientôt élargir, étendre le commerce.

---

*Européens*, sont les vrais auteurs des établissemens que les Français, les Anglais & les Hollandais ont faits dans l'Amérique.

(1) Ces Chefs sont assez connus, de même que leur intrépidité: les principaux étoient *Morgan*, Anglais; l'*Olonais*, natif des Sables-d'Olonné en Bas-Poitou; de *Grass*, gentilhomme Hollandais, connu sous le nom de *Laurencillo*; de qui descend une famille noble de S. Domingue; & plusieurs autres qu'il seroit trop long de nommer.

(2) Sans l'appui secret de ce redoutable Ministre, ces gens ne se seroient jamais soutenus contre toutes les forces de l'Espagne dans l'Amérique; malgré leur bravoure presque surnaturelle.

Sous un Roi que la France aura droit d'adorer (1),  
 Et qui du nom de GRAND se verra décorer,  
 Ses forces par Colbert y feront réunies,  
 Et donneront naissance aux rares Colonies  
 Par où ce bel État, toujours si florissant,  
 A coup sûr deviendra plus riche & plus puissant.  
 C'est sous le petit-fils de ce Roi magnanime,  
 Prince lui-même grand, digne de notre estime,  
 Et que nous comblons de nos dons précieux,  
 Dont un jour il fera l'usage glorieux;  
 C'est sous ce rejeton d'une immortelle race,  
 Que ces Pays lointains doivent changer de face.  
 Voi ses Colons Français s'enrichir à leur gré,  
 Voi comme chacun d'eux est brillant & paré:  
 Combien est opulent un Royaume semblable,  
 Où tout Sujet jouit d'une aisance admirable.  
 La fortune des Rois consiste en ces objets;  
 Et malheur à quiconque appauvrit ses Sujets!  
 La France a sur ce point les plus sages maximes:  
 Les siens ne sont jamais d'innocentes victimes,  
 Qu'on sacrifie au but, au lustre d'une Cour (2);

(1) Nos Colonies n'ont pris figure que sous le regne long & mémorable de *Louis XIV*; mais elles ne sont parvenues à leur plus grand éclat, que sous celui de *Louis XV*, son arrière-petit-fils, aujourd'hui régnant.

(2) Cela est relatif à la conduite que tenoit autrefois l'*Espagne*; elle paroïssoit s'embarasser peu de ses Sujets, pourvu que les Grands de l'Etat se fussent enrichis: tout s'y rapportoit, par une fausse politique, à soutenir & décorer les anciennes Maisons, sans penser que la richesse du Peuple fait celle de l'Etat.

Aussi, pour tous leurs Rois, quel est leur tendre amour !  
 Mais passons en revue ici leurs Colonies ;  
 En ressources, Colomb, elles sont infinies.

Vois ton Isle Espagnole en son plus bel état :  
 A ces fiers Rodomonts doit-elle cet éclat ?  
 Ils sont ensevelis dans leur misère extrême,  
 Manquant le plus souvent du nécessaire même ;  
 Tandis que leurs voisins, & moins bien partagés,  
 Des dons de leurs travaux jouissent surchargés.  
 Entre ces Nations vois quel est le contraste.  
 Peut-être le Français n'a-t-il que trop de faste !  
 Mais, enfin, pour l'État il en sort mille biens,  
 Dont l'heureux avantage est d'être ses soutiens.  
 Cette possession à l'Espagne onéreuse (1),  
 Est en tout pour la France utile, avantageuse :  
 L'un de ses Gouverneurs génie entreprenant,  
 L'ami des Arts, de l'ordre, & se multipliant,  
 Du Pays Delphinal passé dans ces Contrées (2),  
 Trouvera le secret d'accroître les denrées.  
 Tout prendra sous sa main un air de dignité.

---

(1) Ce n'est ni un paradoxe, ni une exagération poétique : non seulement la Cour d'Espagne ne retire rien de l'Isle de *S. Domingue*, mais elle est encore forcée de faire passer de la Terre-ferme, des fonds pour payer les Officiers qu'elle y entretient à son service ; & la partie française fournit à un commerce annuel de plus de 150 millions, d'importation & d'exportation.

(2) Il s'agit du Marquis de *Larnage*, dont l'éloge n'est rien moins qu'exagéré, & à qui notre Colonie de *S. Domingue* a les plus grandes obligations.

Il ne s'occupera que de prospérité :  
Négligeant l'intérêt, de vos cœurs si fort maître,  
De l'État, du Colon, il fera le bien-être :  
La Justice, les mœurs auront un droit égal  
A des soins dirigés au physique, au moral ;  
Mais, terminant enfin la plus belle carrière,  
A peine laisse-t-il de quoi payer sa biere.  
O gloire de la terre ! est-ce là votre prix ?  
Méritez-vous, mortels, d'être si bien servis ?  
On oubliera sous peu ses loix, ses conseils sages,  
Colons & successeurs détruiront ses ouvrages ;  
Il faudra que la Cour choisisse des Sujets  
Qui, munis d'un grand nom, y ramènent la paix.  
Un d'eux, couvert d'honneurs que la naissance donne,  
Dont jadis les aïeux ont porté la couronne,  
Que l'esprit, la valeur, distinguent encor plus,  
Verra pour tout calmer ses efforts superflus :  
En vain il emploiera la douceur & l'adresse,  
La générosité dont s'aide la noblesse  
Qui transmet dans ses fils un germe précieux,  
Rien ne pourra gagner des esprits factieux ;  
Il en arrêtera l'imprudente tempête,  
En tenant, sans frapper, la foudre toujours prête.  
Admire ce concours d'hommes & de vaisseaux,  
Qui couvrent en tout temps la surface des eaux ;  
C'est le rare produit de cette Colonie,  
Des talents du Français, le fruit de son génie :  
Rien ne peut échapper à sa sagacité.  
D'où vient, par l'Espagnol, n'est-il point imité ?

Voi briller presque autant toutes ces autres Isles,

Aux mains des Espagnols alors plus qu'inutiles (1) :  
 Par-tout où les Français auront porté leurs pas,  
 On verra ce que peut la faveur de leurs bras,  
 Et combien la nature, empressée à les suivre,  
 A leurs nombreux efforts & se prête & se livre :  
 Ils ne se bornent point ; & des succès nouveaux  
 Accompagnent toujours leurs rapides travaux.

CE Peuple, dont l'esprit est fait pour l'industrie,  
 Jusqu'en la Terre-ferme étendra son génie.  
 Voi les climats divers qu'habitent ses Colons.  
 Des Sauvages nombreux gardent ses pavillons (2),  
 Tandis qu'en d'autres lieux, où son adresse perce,  
 Il court porter son nom, & fonder un commerce.  
 Plus sensé que l'Ibère, il ménage des gens  
 Dont on enchaîne ainsi les défauts outrageants,  
 Qui ne pardonnent point, quand on veut leur déplaire,  
 Et dont le cœur pour lors est enclin à mal faire.  
 Il en saura tirer des secours importants ;  
 Le Sauvage à l'envi sert tous ses habitants.  
 Voi dans le Canada ces Nations altières,  
 Réduites à servir ses passions entières :

(1) Toutes les *Isles du Vent*, dont les Français & d'autres Nations ont retiré & retirent encore de si grandes richesses, n'ont jamais servi de rien aux Espagnols, à qui elles ont même été à charge ; car c'est par où les *Flibustiers* commencerent leurs courses.

(2) La première Colonie que la France établit, fut le *Canada* ; elle y gagna d'abord l'amitié des Naturels, qui devenus ses alliés, la mirent à même de pousser ses établissemens plusieurs centaines de lieues plus loin.

L'Algonkin, le Huron, farouches & cruels,  
 Verront qu'il est enfin des besoins mutuels;  
 Presque civilisés, ou du moins serviables,  
 Par de légers tributs il les rendra traitables.  
 L'Espagnol, moins liant, n'en connoît pas le prix;  
 Long-temps il s'en fera de fâcheux ennemis,  
 Toujours prêts à noyer, dans un sang si funeste,  
 Le souvenir des maux que tant de haine atteste.  
 Les Peuples de l'Europe en viendront profiter,  
 Et chacun aura soin de ne point l'imiter.  
 Le Français établit cette froide Contrée (1),  
 Où regne trop souvent l'impétueux Borée,  
 Où le plus long hiver entassant ses glaçons,  
 Sembleroit ne laisser nul espoir aux moissons;  
 Mais l'actif Laboureur, expert en sa culture,  
 A donner deux fois l'an contraindra la nature,  
 Endurcis au travail, les Canadiens adroits  
 Iront faire la guerre aux habitants des bois,  
 Et, dépouillant leurs corps des plus chaudes fourrures,  
 Apprendront bientôt l'art d'en faire des patures.  
 Ce trafic vaudra mieux que ni l'argent ni l'or,  
 En quoi des Espagnols consiste le trésor (2).

(1) C'est des terres encore plus Septentrionales que *Quebec*, dont il est ici question; les habitants de cette Colonie se sont étendus partout où ils ont trouvé des Nations sauvages, dont ce Pays est rempli.

(2) Ce n'est plus maintenant une opinion douteuse, que les Européans qui cultivent la terre dans l'Amérique, ou s'y occupent de la *chasse* & de la *pêche*, sont beaucoup plus riches que ceux qui se sont fixés aux *Mines*.

Où vont ces Canadiens, la Salle, d'Hyberville (1) ?  
 Ils cherchent une terre encore plus fertile.  
 Sous un climat moins dur, tempéré même, beau,  
 Le premier par les siens, y trouve son tombeau.  
 Hé quoi donc! faudra-t-il que, sous des mains barbares,  
 Qui devraient de son sang être encor plus avarés,  
 Victime d'un complot & du plus noir transport,  
 Périsse ce mortel digne d'un meilleur sort ?  
 Regrettons-le, Colomb; il mérite de l'être :  
 Parmi ses compagnons je connois plus d'un traître.  
 Ceux que vous appelez de ces noms inhumains,  
 Dans le sang innocent ne trempent point leurs mains.  
 Ce Pays retrouvé forme une Colonie,  
 D'où l'on verra d'abord la fortune bannie ;  
 Mais, malgré son absence, un Prince ingénieux (2)  
 Sur cet objet connu fascina les yeux,  
 Et, pour diminuer les dettes de la France,  
 Il aura le secret d'en tirer la finance :

(1) Deux freres : le premier pénétra, en compagnie de quelques autres Canadiens, ses camarades, dans le vaste Pays arrosé par la riviere du *Mississipi*, où il parvint en faisant plus de 1200 lieues par terre, au travers de chemins que des Canadiens seuls pouvoient franchir ; mais il y fut assassiné par ceux-mêmes de sa troupe.

Le deuxieme chercha l'entrée de ce Pays par Mer, & la trouva ; cette découverte, ensuite perdue, n'a été retrouvée qu'au commencement du regne de *Louis XV*.

(2) *Philippe d'Orléans*, Régent de France, le plus grand génie qu'ait eu l'Europe : on fait que les actions qu'il imagina de fonder sur la découverte du *Mississipi*, servirent quelque temps de ressource au trop fameux système des *Billets de Banque*, qui a ruiné la plupart des familles du Royaume.

Les Français, pour gagner de chimériques biens,  
 Voudront être à l'envi Seigneurs Mississipiens ;  
 Flatrés de ce doux nom, après quoi chacun vole,  
 Ils verront un matin renverser leur idole :  
 Exemple familier des choses d'ici-bas,  
 Où l'homme toujours pris ne se reconnoît pas !  
 Des Ministres fameux, nés d'une tige illustre,  
 Pontchartrain, Maurepas, augmenteront leur lustre,  
 En portant sur ces lieux un utile regard ;  
 Enfin Rouillé, Machault, auront le même égard :  
 Et les soins réunis de ces hommes habiles  
 Peupleront des Pays trop long-temps inutiles.  
 Tu les vois habités par tant de Nations,  
 Qu'on les croiroit sujets à des divisions :  
 Le Français, comme ailleurs, les contiendra sans peine,  
 Deux Peuples seulement le tiendront en haleine ;  
 Le belliqueux Natchez, l'insolent Chicachas,  
 Feront pleuvoir sur lui l'horreur & le trépas :  
 Il en dispersera l'abominable engeance,  
 Et fera tout rentrer sous son obéissance (1).

---

(1) Rien n'étoit plus tranquille que les Français de la *Louisiane*, lorsque j'écrivois ceci : après avoir essuyé, dans les commencements, toute la furie de deux ou trois Nations barbares, qu'il n'avoit pu réduire par la douceur ; il se vit contraint de disperser les *Natchez*, Peuple féroce & guerrier, dont les restes furent envoyés en servitude à *S. Domingue*, & de forcer les *Chicachas*, Peuple souple & mutin, à prendre le parti de se retirer sur les Possessions Anglaises. On voit encore par-là combien il y a long-temps que cela est écrit ; il auroit été difficile de soupçonner pour lors, que la France céderoit la *Louisiane* à l'Espagne.

Du Nord passons au Sud. Vois par-tout des Français.  
 Aux bords de l'Amazone ils ont moins de succès ;  
 Mais, encor au bereau, leur foible Colonie,  
 Sur de meilleurs terrains se verra réunie :  
 C'est à la Terre-ferme, où doivent se fixer  
 Des Colons qu'en cette Isle on a tort de placer (1),  
 La France embrasse tout, dans ses projets utiles,  
 Et les plus épineux lui deviennent faciles.  
 Tous ses ports armeront pour ces Pays nouveaux,  
 Ils couvriront les Mers de leurs nombreux Vaisseaux ;  
 Méprisant les saisons & toutes leurs injures,  
 Fiers des riches produits de leurs Manufactures,  
 De l'Aurore au Couchant, & de l'Ourse au Midi,  
 Nul voyage pour eux ne sera trop hardi.  
 De leurs divers présents vont se charger ces hommes ;  
 Le rusé Neustrien y vendra cher ses pommes,  
 Le Gascon orgueilleux sa farine & ses vins ;  
 L'intéressé Breton suivra d'autres desseins (2) ;  
 Le droit, mais lourd Flamand, sur ces nouvelles Plages,  
 Viendra faire goûter son beurre & ses fromages ;

(1) L'Isle de Caienne est peu propre aux cultures, à quoi on l'emploie infructueusement : ce qui rend cette Colonie si pauvre & si misérable ; tandis que la Terre-ferme, dont elle n'est séparée que par une rivière (l'Orénoque), y offre un terroir gras & fertile, que ses habitants commencent à connoître. Les mauvais succès d'une entreprise mal concertée doivent-ils décourager ?

(2) Je dois éclaircir l'épithète d'intéressé que je donne aux Bretons, par une note qui me justifie ; tout le monde ne fait pas en quoi consiste le commerce que Nantes fait avec nos Colonies : le fret & le prêt à intérêt le composent presque tout entier. Voilà ce qui rend cette place si riche & si sûre.

L'inconstant Rochelais quittera ses erreurs ,  
 Pour remplir son esprit de plus douces fureurs ;  
 Le Provençal si mou s'armera de constance  
 Pour partager du gain la flatteuse espérance ;  
 Les Malouins , ardents & presque tous Césars ,  
 Affronteront encor de plus nobles hafards ,  
 Et ne se bornant point dans leurs pénibles courses ,  
 Sans peur du Patagon (1) franchiront les ressourcés :  
 L'Espagne , ayant perdu sa force & sa vigueur ,  
 De leurs hardis Vaisseaux emploiera la faveur ;  
 L'or & l'argent tirés des Mines du Potosé (2) ,  
 Déposés dans leur sein où la valeur repose ,  
 Passeront à Cadix , malgré tous les dangers ,  
 Où l'on enrichira ces mâles étrangers ,  
 En qui souvent la France , à ce besoin réduite ,  
 Trouvera du secours par leur sage conduite (3).

L'ANGLAIS sur ces Pays n'étend pas moins ses droits ;

---

(1) La Nation des *Patagons* , sauvages robustes & guerriers , est placée sur cette pointe qui avoisine & touche les détroits , par où l'on passe de la Mer du Nord en celle du Sud. Ils sont féroces & indomptables , hauts de taille , mais sans approcher des dix pieds que certaine relation anglaise veut nous faire croire.

(2) Le *Potosé* , ou *Potosi* , est un endroit montagneux dans le *Pérou* , d'où il s'est tiré & se tire encore une quantité prodigieuse de richesses ; mais ses *Mines* diminuent tous les jours. Voyez là-dessus un Mémoire curieux inséré dans l'*Esprit des Loix*.

(3) Personne n'ignore les voyages que *S. Malo* a long-temps entrepris pour la Mer du Sud , l'opulence que les Armateurs y ont acquise , non plus que les emprunts qui leur ont été faits par l'Etat dans des temps de détresses.

Mais ses Colons trop tard s'y fixent à la fois.  
 Le Français a déjà pris les meilleures terres,  
 Source long-temps entr'eux de discorde & de guerres,  
 Dans les Isles du vent, d'abord assez amis,  
 On les y verra vivre ensemble & réunis (1);  
 Les diverses humeurs, filles d'une autre enfance,  
 Établiront bientôt la méfintelligence :  
 Par-tout où se suivront des voisins si jaloux,  
 Naîtra, sans contredit, le plus mortel courroux ;  
 Ces Peuples de tout temps ont juré leur ruine.  
 L'Anglais mérite un sort que le Ciel lui destine (2),  
 Tout prêt à renoncer à sa Religion,  
 Qu'il craigne de périr sous trop d'ambition :  
 Dieu déjà l'abandonne à son ardeur fougueuse.  
 Le Sauvage connoît son amitié trompeuse.  
 Le long de la Floride où s'adressent ses pas (3),

(1) Les Français & les Anglais s'établirent d'abord ensemble, dans les Isles de *S. Christophle* & de *Sainte-Croix*, où ils vécurent quelque temps en assez bonne intelligence : la division s'étant mise entr'eux, les Français en furent chassés.

(2) Le Schisme de *Henri VIII* est postérieur à la découverte de l'Amérique.

(3) Les Anglais trouvant tout pris & occupé par les Français, qui avoient senti d'avance l'utilité qu'on retireroit de ces terres nouvelles, se jeterent sur les Côtes de la *Floride*, où ils eurent de longs & cruels démêlés à effiuyer avec les Sauvages : enfin ils parvinrent à s'emparer de toute cette Contrée, où ils ont fondé des établissemens plus nombreux que les trois Royaumes dont la Grande-Bretagne est composée ; on y compte un nombre de Villes & de Provinces que les Religionnaires fugitifs de France, après la révocation de l'Edit de Nantes, ont contribué à peupler.

Vois entr'eux se former mille & mille combats :  
 Mais le Barbare enfin doit céder à la force ;  
 Ce qui ne sera point sans un spectacle atroce ,  
 Sans qu'il en coûte cher aux nouveaux habitants ,  
 Que l'Anglais veut placer , en ces tristes instants !  
 Voi combien promptement il élève des Villes :  
 Elles se peupleront de sujets indociles :  
 La France en doit fournir la plupart de son sein ,  
 Dont elle chassera l'industriex essaim.  
 L'erreur en sera cause. Ils oublieront leurs freres ,  
 Et prendront des Anglais les mœurs & les manieres ,  
 Le Canada , voisin de leurs possessions ,  
 Éprouvera leur haine & leurs dissensions ;  
 Aux mains presque sans cesse avec les Catholiques ,  
 Ils leur susciteront des troubles domestiques (1) ,  
 Et , pour punir sur eux des revers mérités ,  
 Souleveront toujours les Anglais irrités.  
 La Couronne qui doit leur servir de retraite ,  
 Ne connoitra pas moins leur humeur inquiete ;  
 Ils en mépriseront les ordres impuissans ,  
 Et de Républicains auront tous les accents (2) :

---

(1) On ne savoit que trop au Canada , & aujourd'hui dans toute l'Europe , que les révoltes des Sauvages étoient excitées sous main par les habitants de la *Nouvelle-Angleterre* , presque tous Français réfugiés ; La guerre qui désola l'Europe , dès 1755 , fut encore l'ouvrage de leurs manœuvres.

(2) Il n'y a rien là qui ne soit vrai à la lettre : tous les jours la Cour d'Angleterre éprouve combien elle y est peu respectée ; le Chef d'Escadre *Knovvès* , lors de la guerre de 1744 , ayant voulu y prendre du monde pour une expédition projetée , pensa être assommé par le

Ces lâches déferteurs de la foi de leurs peres ,  
 Ne vivront jamais mieux avec leurs nouveaux freres ;  
 Le propre de l'erreux & de la déraison ,  
 Est toujours d'enfanter la noire trahison.

JETTE les yeux, Colomb, sur tant de pépinieres,  
 Où l'on ne suit par-tout que des erreurs grossieres :  
 Y faisant contraster une feinte douceur,  
 Voi, sous un maintien faux, le rustique trembleur ;  
 La plus profonde paix regne en sa Colonie,  
 De Pen, son fondateur, dite Pensylvanie (1).  
 Calviniste, Anglican, Quakre, Luthérien,  
 Toute Secte, en un mot ; on ne refuse rien :  
 Chacun peut à son gré s'en faire une nouvelle ;  
 On ne rejettera que le Romain fidele ;  
 Et l'irréligion soufflant sur ce climat,  
 Y levera long-temps la tête avec éclat :  
 Ces Peuples, sans rougir d'une telle infortune,  
 De cent Religions n'en voudront suivre aucune (2).

Peuple. Enfin, depuis que les Anglais sont en possession de tout le *Canada*, par une mauvaise politique dont la Métropole pourroit peut-être bien se repentir, on fait quels désordres sont survenus au sujet de l'introduction du *Timbre* ; peu s'en est fallu que la *Nouvelle-Angleterre* ne secouât le joug, & ne se rendit indépendante. Les papiers de la Nation en disent là-dessus bien davantage.

(1) *Guillaume Pen*, fils d'un des plus grands hommes d'Angleterre, donna tellement dans le travers, qu'il s'entêta de la Secte des *Quakers*, ou *Trembleurs* ; Sectaire puidant & zélé, il sollicita à la Cour de Londres la propriété de l'une des Provinces de la *Nouvelle-Angleterre*, pour y bâtir une Ville qui porte son nom & appartient au *Quakerisme*.

(2) Il n'est guere de Contrée dans l'Univers, où les idées sur la

CONSIDÉRE à loisir , en cet autre lointain ,  
 Une Isle où l'intérêt domine en souverain :  
 Le Matelot épris d'un espoir qui le flatte ,  
 Y vivra retiré sous le nom de Pirate ;  
 D'où courant pour piller les tranquilles Vaisseaux ,  
 Amis comme ennemis éprouveront ses maux (1).  
 Voi plus loin cette autre Isle , où l'habitant s'exerce  
 A faire avec l'Espagne un fructueux commerce ;  
 En vain , pour le défendre , oppose-t-on des loix :  
 L'Ibere expatrié n'en connoît plus la voix (2) ;  
 Rien ne peut retenir l'intérêt despotique !  
 Le plus riche entrepôt fera la Jamaïque ,  
 L'Angleterre en fera son plus beau magasin.  
 Regarde ses Vaisseaux mouillés dans ce bassin ;  
 Ils y sont pour venger la plus foible querelle ,  
 Que ses Marchands auront dans l'Espagne-Nouvelle ,

Religion soient aussi libres que dans la Nouvelle-Angleterre : mais en  
 quoi les opinions s'y accordent le mieux , c'est à en exclure la  
 Romaine , qui n'y a nulle ombre d'exercice soufferte ou tolérée.

(1) L'Isle de la *Providence* , à l'entrée du canal de *Bahama* , qui a si  
 long-temps servi de retraite aux *Forbans* ; on doit aux Vaisseaux de  
 guerre Anglais , la destruction de ces gens-là , qui troubloient tous  
 les commerces. Voyez l'histoire des *Pirates*.

(2) La Cour d'Espagne a beau faire tous les jours de nouvelles  
 défenses , pour que ses sujets de l'Amérique ne négocient avec  
 aucune Nation d'Europe ; ils ne cessent de les enfreindre , & s'expo-  
 sent à tout , plutôt que de manquer l'occasion de frauder. Il faut qu'ils  
 y trouvent de grands avantages : cela n'annonce-t-il point une faute  
 du gouvernement ? Il semble qu'on met trop d'entraves au commerce ;  
 s'il étoit libre , comme le nôtre , que tous les Sujets pussent y par-  
 ticiper , l'Etat n'y gagneroit peut-être que davantage , & se formeroit  
 à coup sûr une Marine redoutable.

Quiconque s'en dit Roi, n'est pas maître chez lui,  
 La force de l'Anglais consiste en cet appui ;  
 Le moindre des sujets peut prétendre à la gloire,  
 De voir pour lui l'État courir à la victoire.  
 Ainsi se gouvernoit certain Peuple autrefois,  
 Chez qui les Citoyens s'estimoient tous des Rois,  
 Pour un objet pareil, cette Flotte nombreuse  
 Croit enchaîner déjà la fortune douteuse :  
 Vernon qui la commande, attire tes regards (1)  
 Autour de Carthagene on voit ses étendards ;  
 Mais elle doit peu craindre une vaine tempête  
 Elle qui du Gaulois fut jadis la conquête (2).  
 La trop fiere Albion, écoutant ses sujets,  
 Avec tous ses voisins ne sauroit vivre en paix.  
 Les vaillants Canadiens, secondés des Sauvages,  
 De ce sang ennemi rougiront leurs rivages,  
 Et, d'exploits en exploits, malgré tant de frimats  
 Feront voir que la foudre est de tous les climats.  
 En voulant de Français dépeupler l'Amérique,  
 L'Anglais se berceroit d'un espoir chimérique.  
 Vois-tu cet Amiral, jeune & digne mortel (3),

---

(1) L'Amiral *Vernon*, issu d'une famille noble du Poitou, fut chargé en 1741 d'attaquer *Carthagene* d'Amérique, qu'il ne put prendre, quoiqu'avec des forces considérables. On a prétendu qu'il y fit mieux ses affaires que celles de la Nation.

(2) Les Français avoient pris cette Ville importante, sur la fin du précédent siècle, avec beaucoup moins de forces : ce fut le Baron de *Poinis*, soutenu des braves *Flibustiers*, qui s'en empara ; mais qui fit ensuite tort à sa gloire, en manquant de parole à ses vaillants seconds.

(3) *Lyng*, condamné à la mort pour s'être laissé battre par les

Victime dans Plymouth, d'un complot criminel ?  
Il n'est sacrifié qu'en haine de la France.  
On ne devra qu'au Peuple une telle vengeance !  
Un si noir sacrifice ouvrant bientôt les yeux ,  
La Nation plaindra ce mortel glorieux....  
Laissons au temps le soin de découvrir le reste....  
O France ! ton éclat te fut toujours funeste !  
C'est de ton propre sein que naissent tes malheurs ,  
Et la prospérité n'a pour toi que des pleurs !....  
Console-toi : ce pacte , où tu mettras ta gloire ,  
Qui doit de son Auteur conserver la mémoire ,  
Réunissant un jour Espagnols & Français ,  
Ramenera , par-tout , la douceur de la paix.

LE Batave , en suivant d'aussi sages maximes ,  
Ne se souillera point , ni de sang , ni de crimes ;  
Mais , pour être plus doux , il n'en fera pas moins  
Le cupide artisan du luxe & des besoins ,  
Son État sortira de cette dépendance ,  
Où le voudroient tenir l'Espagne & sa puissance ,  
Et , devenu soudain plus riche & plus puissant ,  
Il s'empressera trop à régner en naissant .  
Accoutumé toujours à vivre dans les glaces ,  
Il n'en suivra pas moins les périlleuses traces  
De l'Anglais indompté qui parcourt tous les bords ,  
Cù l'aveugle fortune étale ses trésors .

---

Français , sous le commandement du Comte de la Galissonnière , qui se rendirent ensuite maîtres de l'Isle-Minorque : comme si c'étoit un crime de ne pas vaincre ?

Voi le Maire (1) affranchit cet endroit navigable,  
 Qu'aucun, jusques à lui, n'avoit cru praticable,  
 Et qui, par un accord qu'inspire la raison,  
 À ce fameux Détroit fera porter son nom:  
 Avant lui Magellan, Portugais plein d'audace,  
 Aura de ces Détroits couru l'horrible espace,  
 Nommé les Patagons, qu'il croita monstrueux;  
 Mais le hasard tout seul le promene en ces lieux,  
 Souviens-toi qu'il est beau d'attacher de la gloire,  
 A ce qui doit un jour occuper la mémoire:  
 Sinon tous tes projets, dans les siècles futurs,  
 N'offriroient à l'esprit que des songes obscurs;  
 Et cette ambition que le Ciel autorise,  
 Est seule à désirer, est la seule permise.  
 Le Batave, arrêtant enfin ses pavillons,  
 Voudra dans ces Pays établir des Colons:  
 Mais, oubliant bientôt ce qu'il doit à la France,  
 Elle traversera cette vive espérance (2).

---

(1) On faisoit un long & dangereux circuit pour aller à la Mer du Sud, en doublant le *Cap de Horne*, lorsque le *Maire*, au service des Etats-Généraux trouva le *Détroit* qui porte son nom; les Hollandais ont fait beaucoup de découvertes dans cette partie de l'Amérique: mais on ne peut parler de tout, dans un ouvrage de la nature de celui-ci.

(2) Il faudroit n'avoir lu aucune de nos Histoires, pour ignorer que la fameuse révolution des *Pays-Bas* est due à cette Couronné, & leur indépendance encore plus peut-être au Cardinal de *Richelieu*, dont la politique n'étoit jamais endormie, quand il falloit nuire à l'Espagne. Après sa mort, & sous le regne de *Louis XIV*, la Hollande se ligu contre la France qui l'en fit repentir, en la chassant de toutes ses possessions dans l'Amérique.

En des temps plus heureux, le Batave content,  
 Sans relâche occupé de ce soin important,  
 Montrera son génie auprès de la Caienne,  
 Et s'y rendra célèbre à la race Indienne (1).  
 Aux yeux des Naturels d'un Pays submergé,  
 Par un travail dont l'art semble l'avoir chargé,  
 Il fera de ces lieux des plaines si fertiles,  
 Qu'elles dépeupleront & ses Bourgs & ses Villes.  
 Mais, sans fixer ses soins à cet unique objet,  
 On le verra remplir un utile projet;  
 Ces rochers (2), plus voisins de la Nouvelle-Espagne,  
 Ne lui vaudront pas moins que sa rare campagne.

A côté du Barave, admire le Danois  
 Mené par l'industrie au milieu de ces bois,  
 Où, sous un Ciel bruyant par les coups de tonnerre,  
 Il voudroit cultiver un petit coin de terre (3).

(1) Les Hollandais surprirent l'Isle de Caienne, mais ils en furent chassés, de même que d'autres endroits; ils s'établirent ensuite à *Berbice*, sur la Côte de la *Guiane* où ils fondèrent leur Colonie de *Surinam*, dans un terrain si aquatique, que les Indiens ne s'y retiroient que sur des arbres: enfin, à force de travaux tels que la Hollande en offre à l'admiration du Voyageur, ils sont parvenus à faire de très-bons établissemens.

(2) L'Isle de *S. Eustache* & celle de *Curacao*, qui ne sont que des entrepôts pour un commerce lucratif avec la Côte d'Espagne, & souvent avec nous; tous les Navires interlopes sont bien venus dans ces Isles.

(3) Le *Dannemarek*, à l'exemple de la Hollande, voulut aussi posséder quelque chose dans l'Amérique. Il acheta l'Isle *Sainte-Croix* de *Louis le Grand*, dont les Anglais étoient en possession, mais qui nous

Il n'enrichira point les États dont il sort :  
 Cependant ses Vaisseaux fréquenteront son port,  
 Et, retournant chargés de nouvelles denrées,  
 En iront faire montre aux Mers hyperborées.  
 Un Prince philosophe, un Monarque voisin,  
 Arbitre de l'Europe, ami du genre humain,  
 Que le savoir conduit, que la raison éclaire,  
 Qui voudra m'attirer sous cet autre hémisphère ;  
 Le fameux FRÉDÉRIC, recherchant tous les biens  
 Qui peuvent rendre heureux ses belliqueux Prussiens,  
 Jettera des regards sur l'une de ces Isles ;  
 Mais un Peuple rendra ses desseins inutiles.  
 Hé quoi ! lui suffit-il, ambitieux & fier,  
 De vouloir usurper l'Empire de la Mer ?  
 Tabago, ton bonheur passera comme un songe (1),

---

appartenait. Les Danois y ont joint depuis les petites Isles de *S. Thomas* & de *S. Jean*. Ces Colonies ont long-temps été dans l'inaction : elles n'apportoient pas grand profit à leur Métropole, sous une Compagnie qui ne manœuvroit pas mieux que toutes les nôtres. On espère que les choses vont y changer de face, le Roi faisant aujourd'hui gouverner ces Isles en son nom.

(1) Le bruit courut, durant mon séjour à l'Amérique où cet ouvrage a été conçu & fini, que le Chevalier de la Touche, Créole de la Martinique, avoit inspiré à S. M. Prussienne, le projet d'établir l'Isle de *Tabago*, l'une des *Petites-Antilles*, & que l'Angleterre s'y opposoit. Je ne garantis point le fait ; mais il m'a suffi du bruit qui couroit, afin de saisir l'occasion de placer cette anecdote intéressante. Quant à *Tabago*, il est certain que les Anglais, à qui elle n'appartenait point, n'y ont jamais voulu souffrir d'établissement, puisque le feu Maréchal Comte de Saxe a éprouvé des oppositions de leur part. Cette Isle étoit à la France par droit de conquête, ayant été prise sur les Hollandais par le Comte d'Etrées.

Et dans un deuil profond un tel revers nous plonge.  
 Climats, à quels malheurs êtes-vous destinés !  
 Nous eussions vu fleurir sur vos bords fortunés,  
 Les loix, les justes loix par ce Prince dictées (1):  
 La Chicane & ses sœurs en seroient écartées,  
 Nous y remplacerions leurs funestes abus.  
 A nous seules il veut payer tous ses tributs ;  
 Et d'avance, adoptant nos plus saines maximes,  
 Ce Roi s'indignera d'un livre plein de crimes,  
 Son esprit révolté qu'aidera la Raison,  
 En saura composer le sûr contre-poison (2).

REPASSONS au-delà de l'immense riviere  
 Qui loin dans l'Océan porte son onde altiere,  
 Où le sexe fragile, esclave de la peur,  
 A la bravoure ici fait consacrer son cœur.  
 Vois-y le Portugal éviter l'indolence,  
 Et tenir ses Colons au sein de l'opulence.  
 Rien ne doit égaler ses établissemens,  
 Dont la terre fournit l'or & les diamants (3).  
 Ses Flottes tous les jours exciteront l'envie  
 Des ennemis secrets de la Lusitanie,

(1) *Le Code Frédéric.*

(2) *L'Anti-Machiavel*, l'un des plus beaux ouvrages du Roi de Prusse. Ce passage sert aussi à vérifier combien il y a long-temps que l'Auteur écrivait ; c'étoit dans la première chaleur que ces deux ouvrages firent naître.

(3) C'est jusqu'à présent le seul canton de l'Amérique, où l'on ait découvert cette pierre la plus précieuse de toutes ; l'eau des diamants du Brésil est fort belle & très-nette, mais ils sont un peu

Des Espagnols cherchant à se l'assujettir ;  
 Mais qui pourroient , peut-être , un jour s'en repentir :  
 Aux Français il devra sa prompte délivrance.  
 Mais telle est l'infortune attachée à la France ,  
 Qu'elle ne sauroit pas obliger ses voisins ,  
 Sans que l'ingratitude arme ensuite leurs mains (1).  
 Ses Sujets oseront insulter sa bannière ;  
 Tu vas l'en voir tirer une vengeance entière :  
 Ce brave Malouin (2), dont les heureux Vaisseaux  
 Fendent si fièrement le moite sein des eaux ,  
 Part pour exécuter cette noble entreprise ,  
 Que l'on n'apprendra point sans beaucoup de surprise :  
 Il se montre ; & l'aspect de ses hardis pavois  
 Fait fuir les Portugais jusqu'au fond de leurs bois.  
 Il reviendra chargé d'honneurs & de richesse.... —

COLOMB , interrompant sa céleste maîtresse ,

---

tendres , par-là moins estimés que ceux de *Golconde* dans les *Indes Orientales*. Le *B Brésil* est situé par-delà la rive méridionale de la rivière des *Amazones* , & les Possessions Françaises & Hollandaises de la *Guyane* sont en-deçà de la rive septentrionale.

(1) La révolution si connue , qui enleva la Couronne de *Portugal* à l'Espagne , pour la restituer à la Maison de *Bragance* , à laquelle elle appartenait , fut aussi un de ces événements ménagés par le Cardinal de *Richelieu* , en faveur de la Maison de *Bourbon* contre celle d'*Autriche*. Le *Portugal* oublia bientôt ce service.

(2) Le sieur *Du Gué-Trouin* , l'un des meilleurs Officiers qu'ait eu la Marine de France , & qui a joui de toutes les distinctions que son mérite lui avoit attiré. En 1711 , il se proposa de punir les Portugais , non seulement d'avoir pris parti dans la guerre de 1700 où la France eut toute l'Europe sur les bras , mais d'en avoir usé inhu-

La pria d'éclairer son esprit étonné : —  
 Ce spectacle, où mon œil vient d'être abandonné,  
 Qui me paroît nouveau, l'effet de quelque songe,  
 N'est-ce point, lui dit-il, un impudent mensonge ?  
 J'en suis tout consterné. Quoi ! des Religieux,  
 Devenus Souverains, régneroient dans ces lieux,  
 Instruiraient des soldats, conduiroient des armées (1) ?  
 Leurs vertus doivent être en tout temps désarmées ! —

Tu vois juste... — arrêtez, dit la Religion ;  
 Ma sœur, je crains l'éclat de cette illusion :  
 Cet ordre me rendra, sous les plus chers auspices,  
 Ce que son Institut me devra de services ;  
 Il fournira par-tout, & franchira les Mers,  
 Pour me faire connoître, au mépris des Enfers.  
 S'il a quelques défauts, passons-les, je vous prie,

mainement contre des Officiers du Roi faits prisonniers au Brésil : il y passa, &, par un de ces coups de hardiesse qui caractérisent le véritable homme de guerre, prit *Rio-Janeiro*, & y fit un butin immense. Son retour fut un peu malheureux, à cause des tempêtes qu'il essuya ; deux des plus forts Vaisseaux du Roi, qui faisoient partie de son Escadre, firent naufrage, sans qu'on en ait jamais pu avoir de nouvelles.

(1) Entre le Pérou, le Chili, & le Brésil, au milieu de cette longue chaîne de montagnes les plus hautes, dit-on, du monde, & connues sous le nom de *Cordilleras*, se trouve une magnifique contrée nommée le *Paraguay* ; c'est là que les Jésuites, sous la protection de l'Espagne & du Portugal, qui s'en sont plaints depuis, avoient établi un Royaume riche & puissant. Je n'ai garde de décider, & je crois beaucoup de sagesse dans la manière dont ce fait est rendu, qu'il ne m'étoit guère possible d'oublier.

En faveur de celui qui m'aura tant chérie,  
 Vous ne l'ignorez point, combien son fondateur  
 Voudra dans l'Univers m'acquérir de grandeur,  
 Et que, des plus grands Saints outrant encor l'exemple,  
 Son but sera pour moi de n'ouvrir qu'un seul Temple? —

J'OBÉIRAI, ma sœur, reprit la Vérité :  
 Je sens déjà les traits de votre charité ;  
 Mais vous devez savoir que je ne puis rien taire,  
 Que vous seule pouvez me contraindre au mystère. —

LA glace s'obscurcit, dès le premier instant ;  
 Colomb n'y vit plus rien qu'un cahos effrayant :  
 Le miroir pour toujours perdit sa transparence.  
 Mais l'Agente divine, après quelque silence,  
 Lui voulut faire part des mœurs de ces Pays ;  
 Où leurs droits si sacrés alloient être trahis. —

DE tant d'heureux succès dont tu fraieras la route,  
 D'autres que toi, Colomb, s'applaudiroient sans doute.  
 Ne t'enorgueillis point d'un aussi faux honneur,  
 Mais gémis bien plutôt d'en devenir l'Auteur.  
 Les maux de toute espee y trouveront leur source,  
 Et, portés à leur comble, ils seront sans ressource.  
 Tu seras proprement l'indiscret curieux  
 Qui sur son déshonneur ose jeter les yeux ;  
 Ou, pour citer des faits que votre goût adore,  
 L'insensé qui rompit la boîte de Pandore.  
 L'intérêt, étendant ses droits sur tous les cœurs,  
 Ne remplira ces lieux que de crime & d'horreurs :  
 Rien n'en arrêtera la licence infinie.

Tout y doit ressentir l'affreuse zizanie.  
La Discorde, sur tous secouant son flambeau,  
De la seule vertu creusera le tombeau.  
Tu ne pourrois nombrer les troubles & les guerres;  
Que l'on fomentera sur ces fatales terres:  
Les habitants, au lieu d'y demander la paix,  
Fatigueront le Ciel de leurs honteux souhaits;  
De la soif d'acquérir, leur ame trop faisie  
Ne chassera jamais l'horrible jalousie,  
Et, Tantales nouveaux, sans pouvoir en jouir,  
Ils verront leurs travaux souvent s'évanouir.  
Tout leur deviendra bon, pourvu qu'ils s'enrichissent,  
Dans l'espoir d'entasser, de tels hommes blanchissent!  
Des jours si précieux, que le Ciel a compté,  
Sont toujours employés à la futilité!  
Ils ne négligeront nulle sorte d'adresses,  
Dont la moindre sera la ruse ou les bassesses,  
La noire perfidie au regard inhumain,  
Armera d'un poignard leur parricide main:  
Freres, parents, amis, du commun sacrifice  
Feront souvent les frais à l'injuste avarice.  
Les droits sacrés du sang sont de foibles liens,  
Pour qui veut, à tout reste, amasser de grands biens,  
Mais, pour mieux satisfaire un desir tyrannique,  
Leur avide transport dépeuplera l'Afrique:  
Les malheureux sujets de ce climat brûlant,  
Viendront ici subir le joug le plus sanglant:  
Pour s'ôter du remords la sourde inquiétude,  
On dira qu'ils sont nés pour vivre en servitude;  
Comme si l'Éternel, lorsqu'il fit l'Univers,

A ces Peuples brûlés eût destiné des fers (1) !  
 Que résultera-t-il du bizarre assemblage  
 De tant de gens livrés à leur penchant volage,  
 Quoique bien différents, en esprit, en humeurs ;  
 Ils vont se pervertir & corrompre leurs mœurs.  
 Jen vois sortir, Colomb, un mélange effroyable,  
 Des visages hideux, un sang plus méprisable ;  
 Mais tout le déshonneur dont tachera ce sang,  
 Ne l'interdira point à des gens de tout rang,  
 Ils s'en applaudiront dans leur libertinage....  
 La pudeur me défend d'en dire davantage,  
 Et d'un épais bandeau je dois voiler mon front.  
 Vois mes sœurs, comme moi, rougir à cet affront.  
 Ces Pays verront donc régner, avec le vice,  
 Tous les autres forfaits, la fraude, l'artifice,  
 L'iniquité sensible à des cœurs généreux,  
 Et l'injuste pouvoir qui fait les malheureux,  
 Dont on abusera contre tout homme sage  
 Obligé par le sort d'y montrer son visage,

---

(1) Il est constant que, selon le droit naturel, tout Peuple est né libre, & qu'on ne peut changer son état sans injustice, en le réduisant au triste sort d'esclave : mais combien y a-t-il de siècles que le droit politique de la guerre & du plus fort a dérogé aux principes naturels qui devoient guider tous les hommes entr'eux ? Une note ne permet guere de se livrer à cette discussion. J'observerai seulement, que s'il est un Peuple sur la terre fait pour la servitude, c'est assurément la Nation des Negres, qui conviennent eux-mêmes n'être point nés pour fournir une autre carrière. Ils sont si heureux avec nous, en travaillant beaucoup moins que les Paysans d'Europe, que le plus grand nombre refuseroit de retourner dans son pays.

AINSI, tant de bienfaits prodigués par le Ciel,  
 Ne doivent vous donner qu'amertume & que fiel !  
 L'homme empoisonne tout. La fertile nature  
 Va presque, en ces climats, enfanter sans culture,  
 Les besoins n'y pourront être seuls encensés ;  
 Il faudra que le luxe, aux humains insensés,  
 Introduisant aussi sa pompeuse manie,  
 Leur fasse déranger la plus juste harmonie.  
 Ce roseau, qui transpire une douce liqueur,  
 Plus agréable au goût, qu'elle ne l'est au cœur,  
 Dans des champs étendus, croîtra plein d'assurance,  
 De se faire acheter & d'enrichir la France :  
 Son sucre qu'autrefois à peine on connoissoit,  
 Et qu'aux portes du jour le besoin ramassoit,  
 Deviendra si commun dans l'Europe étonnée,  
 Que son utilité n'y fera point bornée.  
 L'Inde en pourra souffrir (1) ; mais son riche trafic  
 Dans vos États lésés en sera moins public.  
 Cette Plante si rare en vos Manufactures  
 Où la laine & la soie épuisent les teintures,  
 De son bleu ravissant extrait par maints apprêts,  
 Du Teinturier adroit diminuera les frais ;

---

(1) C'est des Indes Orientales dont venoit anciennement le peu de  
 sucre qui se consommoit en Europe : il n'y étoit même pas de *luxe*, ne  
 servant pour lors qu'à la *Médecine*. Quelques-uns mettent en problè-  
 me, si la *canne de sucre* est originaire ou non de l'Amérique ? On  
 en rencontre dans des pays où certainement elle n'a point été trans-  
 plantée ; mais il n'est pas moins constant que *Colomb* y en a trans-  
 porté des *Isles Canaries*.

L'Indigo fournira le plus grand avantage.  
Le Coton, plus utile, avec lui le partage:  
Il va multiplier le choix de vos habits,  
Aux pauvres renverra la laine des brebis.  
Cet arbre qui produit la feve nourrissante  
Dont on peut exprimer une liqueur charmante,  
Le Chocolat chez vous fera d'abord reçu ;  
Par la nouveauté même il se verra vaincu.  
Un nouvel arbrisseau, que Moka seul voit naître,  
Sous ce nouveau climat enfin osera craître,  
Et fera savourer son amere boisson,  
Où l'on ignorera long-temps encor son nom ;  
L'inutile Café se prendra par méthode,  
Et suivra, comme tout, l'empire de la mode.  
Cent goûts plus dépravés effaceront ceux-ci,  
Effets trop séduisants qu'enfante le souci !  
Chacun profitera des foibleffes des autres ;  
Vous le voyez, mortels, sans connoître les vôtres ;  
Mais le succès certain de ce commun travail  
Sera de prendre en gros & de rendre en détail :  
Le luxe est un impôt dont jamais rien n'exempte ;  
Le pauvre a d'en jouir sa façon différente,  
Et, se dédommageant du riche brillanté,  
Croit sous de beaux haillons cacher sa nudité.  
Misérable caprice, au repos si contraire,  
Et dont le plus prudent ne se corrige guere !  
Les hommes seront fous tant qu'ils existeront.  
Mais voi combien leur nuit ce qu'ils inventeront :  
Leur santé s'en altere, & leur bouche s'expose  
A blasphémer le Ciel qu'ils en feront la cause ;

Bien

Bien loin de châtier un tel emportement,  
Sa bonté l'intéresse à leur soulagement.

DANS ces mêmes climats, où naîtra l'infortune  
Qui leur rendra la vie étrangere, importune,  
Il fera croître aussi des remedes aux maux  
A quoi l'homme est sujet, anciens ou nouveaux:  
Il n'est à cet égard nulle Contrée au Monde,  
Où, plus qu'en celle-ci, cette richesse abonde.  
Vois-les, dans ce jardin, rassemblés avec soin;  
Apprends à les connoître, & t'en fers au besoin.  
Cet arbrisseau guérit la fièvre qui vous ronge (1),  
Détruit l'horrible état où son ardeur vous plonge;  
Dans sa plus fine écorce est sa propriété.  
Cet arbruste, du sang expulse l'âcreté (2),  
En jettant au dehors l'amas d'humeurs impures  
Dont vos corps tous les jours contractent les souillures;  
Sa fleur, qui nous paroît d'une vive couleur,  
N'a, non plus que son bois, cette utile faveur,  
Mais toute sa vertu réside en sa racine.  
Le bois de celui-ci porte encor médecine (3):

---

(1) Celui qui porte le *Quinquina*, particulier à l'Amérique, & qu'on ne retrouve point ailleurs: ce n'est qu'une espece de *Mangle* blanc de riviere, que l'on croit ne se rencontrer qu'au *Pérou*, lorsqu'il est commun en beaucoup d'autres endroits, même à *S. Domingue*; les *Mangles* rouges ont cette vertu.

(2) Le *Jalap*, fort & vigoureux purgatif, dont la meilleure espece vient du *Mexique*: cependant il croitroit ailleurs, & l'on en voit effectivement jusqu'en Europe. Ce n'est qu'une plante connue des *Fleuristes*.

(3) L'*Ipécacuanha*. Il est aussi particulier à l'Amérique. Il y a une

Excellent vomitif pour purger l'estomac,  
 Il en ira vider l'impénétrable sac.  
 Et, pour conclure enfin cette infallible liste,  
 Dans tout ce que tu vois quelque vertu consiste;  
 L'adresse & le besoin, soutenus du savoir,  
 Vous les feront trouver, vous les y feront voir.  
 Mais je t'arrête trop, mortel rempli de zèle,  
 Va, cours, vole au plus vite où ton devoir t'appelle. —

Dès que la Vérité, qui dit tout à propos,  
 Eut à peine achevé, fini ces derniers mots,  
 L'Amiral, malgré lui, sentit que ses paupières  
 Perdoient du jour qui luit les célestes lumières;  
 Et, tombant tout-à-coup dans un profond sommeil,  
 Il n'aperçut plus rien à son triste réveil.  
 Il en garda, pourtant, la mémoire flatteuse,  
 Le billet empêcha qu'elle ne fût douteuse;  
 L'ayant pris pour le lire, il y trouva transcrit,  
 En caractères d'or, ce salutaire écrit:

*POUR guérir de tes gens l'étrange maladie,  
 Que leur troupe puisa, dans le crime enhardie,  
 Au sein du noir Démon qu'adore le Géant  
 Dont tu n'as point assez reconnu le néant (1);*

---

quantité prodigieuse d'autres plantes médicinales, bois, gommes, baumes, simples, &c. que j'aurois pu décrire; mais ce détail ne convengoit guère à un ouvrage de la nature du mien.

(1) Soit que Colomb, comme étant Italien, fût frappé de goût pour le merveilleux, soit qu'il fût trompé par les tailles différentes des Sauvages qu'il rencontra, il distribua, arrivant en Europe, avoir vu des hommes d'une taille gigantesque.

*Suis le premier oiseau, dont l'élégant plumage  
 Au rouge le plus vif décerne son hommage,  
 Et l'arbre où tu verras qu'il se fera perché,  
 Est celui qui guérit les fruits de ce péché:  
 Son bois nommé Gayac (1), est réduit en tisanes,  
 En nettoyant le sang ouvrira leurs organes.  
 Mais tel est du Destin l'irrévocable arrêt;  
 Que l'Europe infectée, encor plus qu'elle n'est,  
 Sentira de ce mal les atteintes funestes,  
 Mis au rang, avant peu, des plus terribles pestes.*

COLOMB n'eut pas si-tôt retenu cet écrit,  
 Qu'une invisible main à ses yeux le reprit.  
 Il étoit au milieu d'une forêt épaisse:  
 En suivant un sentier où le hasard l'adresse,  
 Mais bien plutôt, l'Esprit dont il est inspiré!  
 Le plus superbe oiseau que l'œil ait admiré,  
 Dont le rouge éclatant vint blesser ses prunelles,  
 Étendoit au Soleil ses magnifiques ailes;  
 Il sembloit adorer cet Astre bienfaisant,  
 Et louer ses rayons d'un gosier ravissant.  
 Posé sur une branche aussi haute que verte,  
 Il chantoit la victoire à l'Amiral offerte.  
 Colomb, bientôt au pied de cet arbre divin,  
 En cueillit un rameau qu'il porta dans sa main:

---

(1) La vertu de ce bois pour guérir le mal en question est assez connue. C'est celui dont les premiers Insulaires de *S. Domingue* faisoient le plus d'usage. On s'en sert encore, mais on y a ajouté d'autres spécifiques plus prompts & plus efficaces.

Il voyoit devant lui promener l'oiseau leste,  
 Qui ne percha jamais que sur l'arbre céleste.  
 Il conduisoit ainsi le Héros triomphant,  
 Jusqu'auprès de l'endroit qu'il alloit recherchant.

Ses gens étoient campés sous de légères tentes.  
 La mort seule frappoit leurs âmes pénitentes ;  
 Ils n'avoient plus d'espoir qu'en la fin de leurs maux,  
 Quand leur Chef apparut & troubla leur repos :  
 Courage, enfans, dit-il ; le Ciel que je réclame,  
 Vient de me procurer ce bienheureux dictame :  
 Qui l'invoque humblement est sûr de son appui ;  
 Il va faire cesser notre commun ennui. —  
 A sa voix, en secret par les Cieux secondée,  
 Sa troupe, d'un tel bien parut persuadée.  
 La branche réussit à faire une boisson ;  
 Qui leur fit espérer l'entière guérison.  
 Ceux qui du sentiment avoient perdu l'usage ;  
 Sur le champ recouroient un si précieux gage  
 Du bonheur qu'à la vie attache l'Éternel ;  
 Sans quoi, plus que la mort, notre sort est cruel !  
 Tous ressentent déjà la faveur efficace,  
 D'avoir fléchi le Ciel, & mérité leur grace ;  
 L'espoir & la santé renaissent dans leur cœur,  
 Mais il est sûr qu'aucun n'en deviendra meilleur !  
 Les Vaisseaux, visités par les deux équipages,  
 A partir promptement excitoient leurs coutages :  
 Le prudent Amiral ne veut se rembarquer,  
 Que quand son ennemi ne pourra l'attaquer,  
 Et que, s'étant pourvu du puissant spécifique ;

Il pourra défier la langueur léthargique.  
 Un Chef ne manque à rien, qu'il ne voie aussi-tôt  
 Tout le reste échouer, son esprit en défaut.  
 Ses vœux furent remplis, & sa crainte épargnée :  
 L'Isle retentissoit sous les coups de cognée ;  
 On fit provision du salutaire bois,  
 Puis l'on remit en Mer pour la dernière fois.

L'AMIRAL surnomma cette Isle DESIRADE (1) ;  
 Et ce nom ne fut point un vain nom de parade ;  
 Les bienfaits signalés qu'il vient d'y recevoir,  
 A sa reconnoissance imposoient un devoir.  
 Son cœur reconnoissant, plein du feu qui l'anime,  
 S'acquittoit volontiers de ce droit légitime.  
 Protégé par le Ciel, comblé de ses faveurs,  
 Il ne redoute plus l'Enfer ni ses fureurs :  
 Le suprême pouvoir qui pour lui se déclare,  
 Avoit tout fait rentrer dans le fond du Tartare ;  
 Jusqu'à l'instant fatal, qu'il leur sera permis  
 De reprendre leurs droits sur de si chers Pays,  
 Zémès, Démons, Satan, tous ces Esprits funestes,  
 Gémirent accablés sous les ordres célestes.  
 Qu'un jour ils sauront bien nous le faire payer !  
 On y ressentira leur pouvoir tout entier.

---

(1) L'une des petites *Anilles* fut nommée de la sorte par *Colomb*, à l'un de ses autres voyages, parce qu'il ne pouvoit plus retrouver de terre, ayant pris une route différente de son premier voyage dans la vue de faire de nouvelles découvertes. Enfin, il découvrit les *Isles du Vent* ; ce qui lui fit donner ce nom à la première où il aborda.

Ainsi, des révoltés contre la tyrannie  
N'allument qu'encor plus sa rage & sa furie.

PAR le temps le mieux fait & le plus consolant,  
La Flotte alla chercher l'ancien Continent :  
Elle cingloit toujours sur ces humides plaines,  
Sans en connoître encor les routes incertaines,  
Que depuis abrégea le Pilote érudit  
En tenant un chemin à son savoir prédit.  
Par le travers de l'Est fut coupé le Tropicque,  
Sentier qui tire trop vers la brûlante Afrique (1).  
Colomb connut bientôt qu'il falloit arriver :  
Un peu plus dans le Nord cherchant à s'élever ;  
Il reconnut des Mers faites pour les orages ;  
Mais passa, sans péril, leurs dangereux parages.  
Les Autans enchaînés ne laissoient qu'aux zéphyr,  
Le soin de contenter d'impatiens desirs :  
Le Ciel veilloit, sans cesse, aux progrès d'un voyage,  
Inspiré pour fonder son immortel ouvrage,  
Et répandre en tous lieux ses augustes desseins ;  
Sa loi devoit un jour luire à tous les humains,  
Servir à condamner, d'une juste maniere,  
Ceux qui ne croiront point, en voyant sa lumiere :

---

(1) On ignoroit encore les diverses routes qu'il faut tenir, pour aller & retourner d'Europe en Amérique. Les Vents Alisés qui regnent entre les Tropiques, rendent la même route longue & difficile par le Sud, soufflant presque toujours de la part de l'Est ; c'est ce qui a fait imaginer de prendre par le Nord pour le retour ; ce qui rend maintenant les traversées beaucoup plus courtes. On arrive donc aux Antilles par l'Est, & l'on s'en retourne par le Nord.

L'AMIRAL, éclairé par la droite raison,  
 Vit le premier effet de la Déclinaison (1),  
 Qui, compagne depuis des vents & des orages,  
 A produit sur les Mers tant d'imprévus naufrages.  
 Cet instrument à qui nous nous confions tous,  
 N'est pas toujours si sûr, qu'il n'éclate sur nous,  
 Et ne fasse sentir aux plus habiles maîtres,  
 Que nos meilleurs amis ne sont souvent que traîtres.  
 Cette heureuse Bouffole, inventée à propos  
 Pour guider les Marins sur l'empire des flots,  
 Qui, sur la terre aussi n'est guere moins utile,  
 Par des ressorts cachés incline son aiguille;  
 Elle qui, vers le pole ardente à s'y tenir,  
 A la plus foible erreur ne devoit rien fournir.  
 Mais tels seront toujours les ouvrages des hommes !  
 Pour la rectifier, dans le siecle où nous sommes,  
 Combien a-t-il fallu de calculs & de soins ?  
 Son inconstance encor n'a que trop de témoins !  
 L'aimant qui la dirige, inconnu dans lui-même,  
 Peut-il faire oublier la Puissance suprême,  
 Qui seule nous conduit, & veille sur nos pas ?  
 Un moment d'abandon seroit notre trépas.

---

(1) Avant ces voyages de long cours, eût-on soupçonné que cet admirable instrument donneroit jamais lieu à des erreurs considérables ? Cependant il en occasionna sans cesse, mais moins dangereuses aujourd'hui que l'on fait de combien la Bouffole décline. Les Courants, qui varient souvent d'un moment à l'autre, causent aussi d'autres erreurs nuisibles à la Navigation ; enfin le Soleil au Zénith est encore fort préjudiciable.

COLOMB, se fiant trop à l'aiguille aimantée,  
 Vers le Septentrion eut sa Flotte emportée,  
 Lorsqu'il comptoit gagner, sur la foi du compas,  
 Une terre au Midi moins fertile en frimats:  
 Par son esprit d'abord l'erreur fut apperçue,  
 Et même réformée aussi-tôt que conçue;  
 Car les fautes que font les hommes à talents,  
 Les ont toujours rendus beaucoup plus surveillants.  
 Colomb parvint enfin, aux bords de l'Ibérie,  
 Et ses gens enchantés revirent leur Patrie.  
 Cependant son triomphe eût été moins entier,  
 S'il n'avoit point revu le Ministère altier  
 Qui l'avoit éconduit d'une manière étrange,  
 Et qui, pour s'en punir, lui doit une louange:  
 Sans doute que le Ciel approuvoit ce transport?  
 Il le força d'entrer dans cet orgueilleux port,  
 Où, trop fier des succès de l'Inde Orientale,  
 On n'avoit pu comprendre une Inde Occidentale (1),  
 Le Roi de Portugal, par politique ou non,  
 Avec joie écouta le récit de Colomb;  
 Mais, louant sa vertu sur cette découverte,  
 Il s'étoit proposé d'attenter à sa perte:  
 L'Amiral en eut vent, & partit à propos;

---

(1) Il seroit difficile de justifier la conduite du Portugal, à l'occasion du retour de Colomb: Il étoit à la solde d'une Couronne alors puissante, & qui certainement en auroit tiré une haute vengeance. Tandis qu'on délibéroit pour l'arrêter, il mit à la voile, & sortit de ce pas dangereux. La Maison de Bragance a depuis réparé cette conduite incompréhensible.

Il fut par-là se mettre à l'abri des complots.

Qui se figurera la publique allégresse  
 D'un retour qu'annonçoit l'espoir de la richesse ?  
 Tout le monde accourut afin d'en voir l'Auteur,  
 Et triomphe jamais n'eut rien d'aussi flatteur !  
 Il marchoit précédé des cent voix indiscrettes,  
 Par où la Renommée embouche ses trompettes :  
 Les Grands & les petits en foule le suivoient,  
 Et, de tous les côtés, les peuples arrivoient.  
 Enfin, de toutes parts au bruit de sa venue,  
 Le Laboureur séduit quittoit là sa charrue,  
 Le Marchand son comptoir, le Noble ses romans  
 Qui n'auront plus de part à ses égarements (1);  
 Le Prêtre ses autels, l'Artisan sa boutique.  
 L'Espagne en peu de jours devint si frénétique,  
 Qu'il fallut, malgré soi, lui tirer tout son sang,  
 Et que, bientôt déserte, elle n'eut plus de flanc.  
 Leurs Majestés debout attendoient sur un trône,  
 Le Héros qui venoit d'enrichir leur Couronne :  
 Sur ce trône, Colomb partagea des honneurs,  
 Qu'on lui fit acheter par d'inignes malheurs :

---

(1) La découverte d'un *Nouveau-Monde* tira la Noblesse Espagnole d'un singulier état où elle croupissoit. La Chevalerie avoit jusques-là fait sa principale occupation, & les romans l'entretenoient dans de si folles idées. C'est de cette extravagance dont s'est si agréablement moqué *Miguel de Cervantes*, Auteur de l'ingé-ieux *Don Quichotte de la Manche*, livre qui contient la critique de ce ridicule goût pour la Chevalerie errante, dont toute l'Espagne s'étoit entichée.

Il le sentit trop tard; de retour sur ces rives,  
 On voulut l'enchaîner pour les fêdte captives,  
 Il prédit qu'on verroit sous un Ciel si maudit,  
 Les vices honorés, les vertus sans crédit.

*Fin du vingt-quatrieme & dernier Chant.*

---

## A P P R O B A T I O N.

**J'**AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Manuscrit ayant pour titre : *Christophe Colomb, ou l'Amérique découverte, Poëme en vingt-quatre Chants* ; je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impression. Fait à Paris, le 10 Mars 1773. AMEILHON.

---

## P E R M I S S I O N,

**L**OUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenants-Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra ; SALUT. Notre amé le sieur MOUTARD, Libraire, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public *Christophe Colomb, ou l'Amérique découverte, Poëme*, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Permission pour ce nécessaires. A ces causes, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons, par ces Présentes, de faire imprimer ledit ouvrage, autant de fois que bon lui semblera ; & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de trois années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance. A la charge que ces Présentes seront enrégistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres ; que l'impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10

Avril 1725, à peine de déchéance de la présente Permission ; qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit ouvrage, sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, es mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier, Garde des Sceaux de France, le Sieur de MAUPEOU ; qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle dudit Sieur de MAUPEOU ; le tout à peine de nullité des Présentes : du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposé & ses ayants cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie des présentes qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit ouvrage, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier, ou Sergent sur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : Car tel est notre plaisir. Donné à Paris, le septieme jour du mois d'Avril, l'an mil sept cent soixante-treize, & de notre regne le cinquante-huitieme.

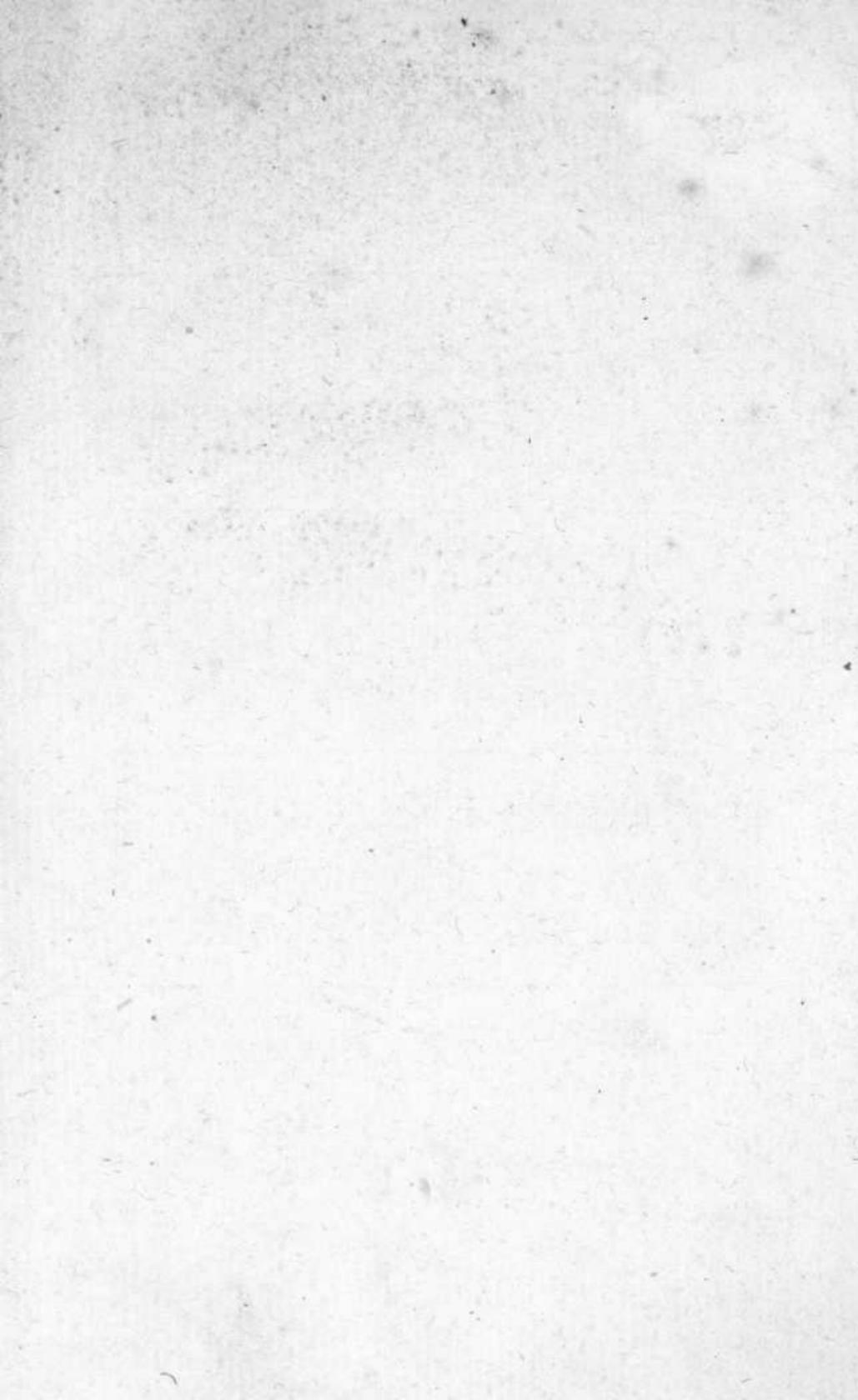
Signé, Par le Roi, en son Conseil.  
LE BEGUE.

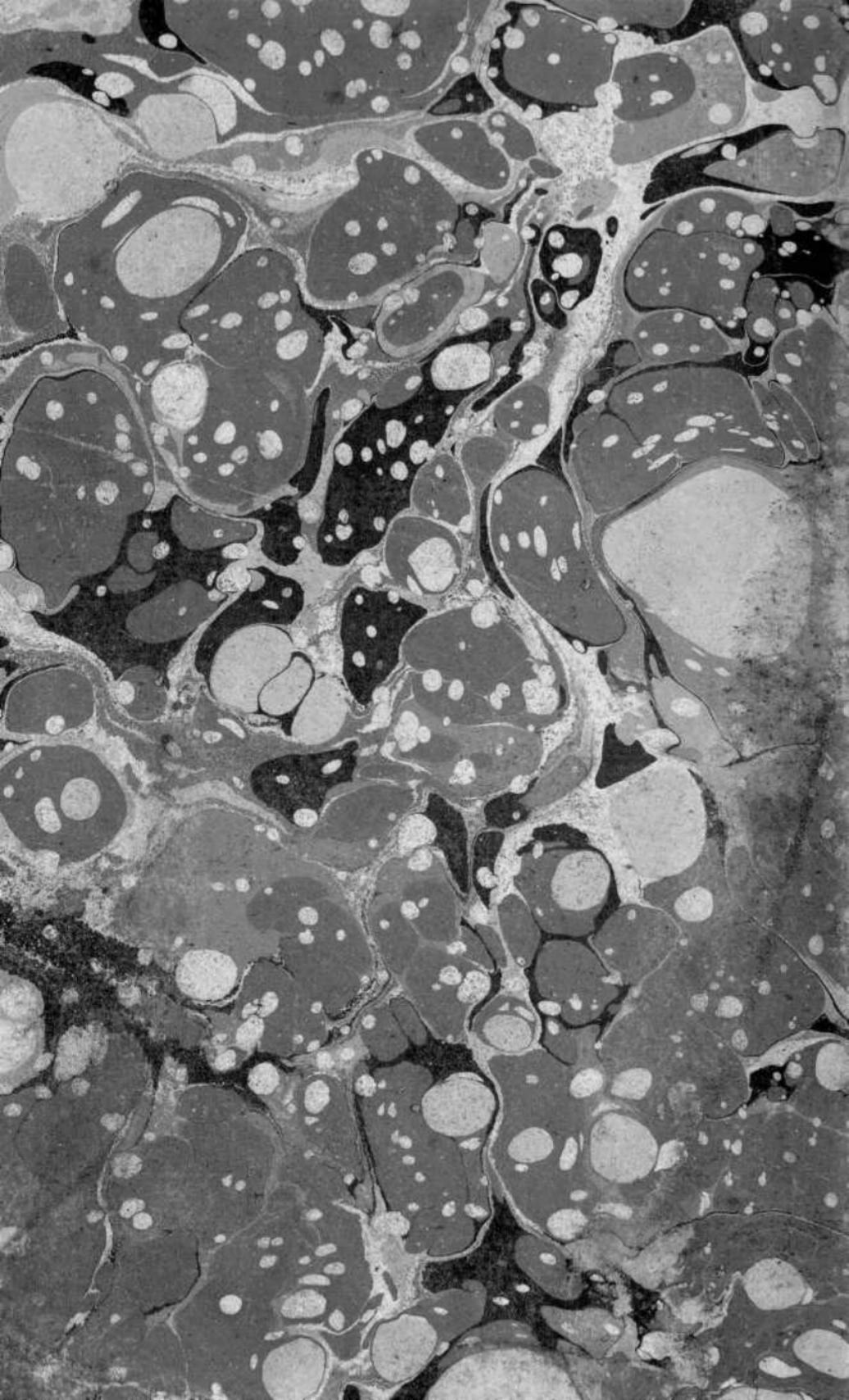
Registré sur le Registre XIX de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N<sup>o</sup>. 2473, fol. 76, conformément au Règlement de 1723. A Paris, le 27 Avril 1773.

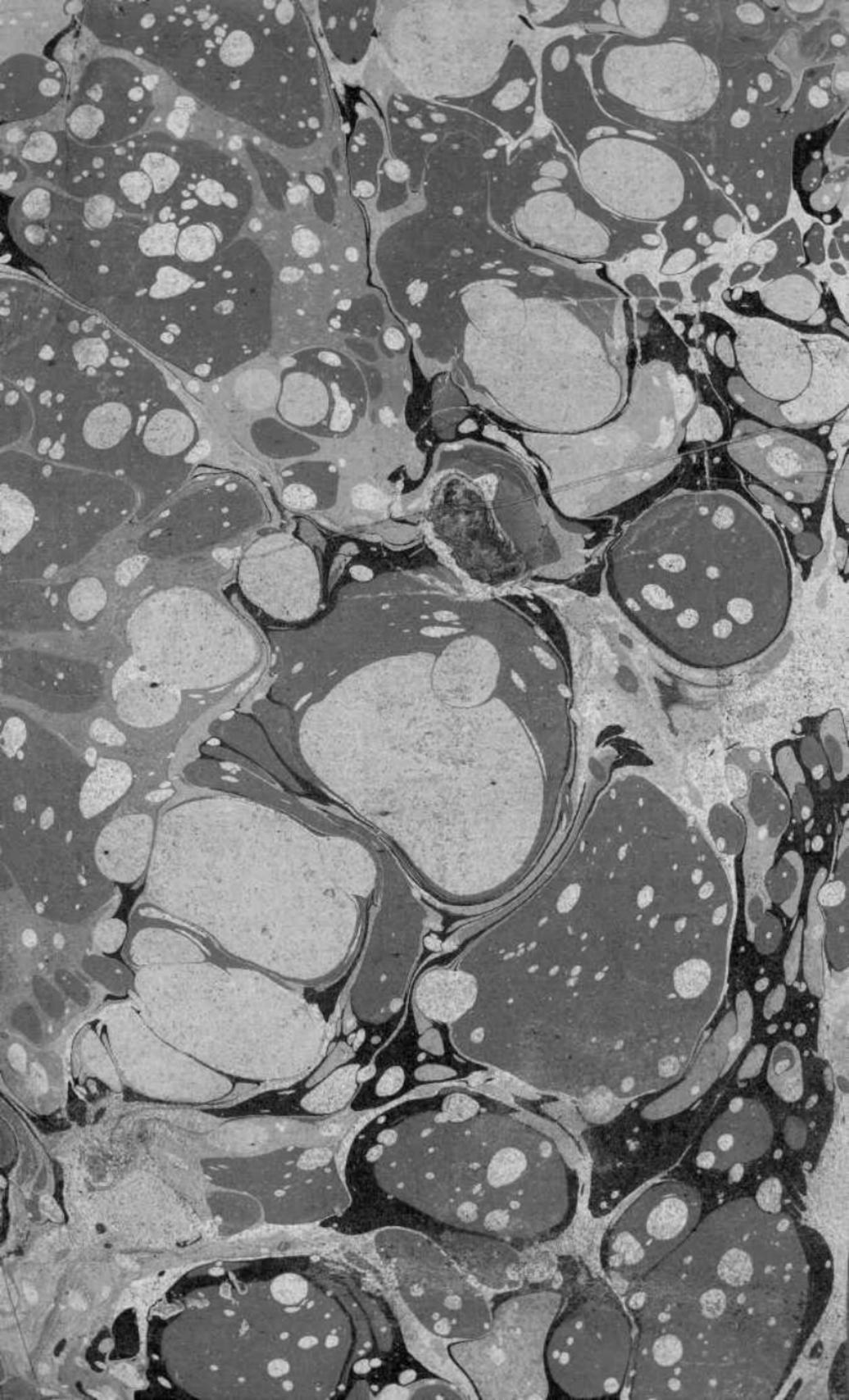
C. A. JOMBERT, Pere, Syndic.

---

De l'Imprimerie de LOUIS JORRY, Fils, rue de la Huchette,  
près du petit Châtelet. 1773.









CHRISTOPHER  
COLOMB

G-E 448